

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 14  
Montreal, 1er Septembre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



UN GAI TRIO.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>,  
Propriétaires.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1900

## NASALOGIE COMPARÉE



M. SMITH.



MME SMITH.



LE JEUNE SMITH.

## CAUSERIE

Quand une chaleur suffocante, épuisante nous arrive, je pense de suite aux malades cloués au lit, et puis aux tout petits: aux bébés. Le Dr Caradec, de Paris, qui a voué sa vie à ces chers petits êtres, craint les températures torrides pour eux parce que, tout d'abord, elles mettent dans un état de fermentation rapide tous les aliments, solides ou liquides — surtout le lait qui est le fond de la nourriture des enfants.

Le lait, traité le matin, pour peu qu'il soit exposé au soleil, commence à prondre du goût. Dès qu'on reçoit le lait, dit-il, il faut le verser dans un vase en verre préalablement nettoyé par de l'eau bouillante; puis on le mettra en dépôt dans l'endroit le plus frais de la maison, au nord si c'est possible, en veillant bien que le couvercle soit ajusté, afin que les poussières organiques et autres ne tombent pas dans le liquide. Il faut bien tenir compte de ce fait que les germes morbides, les microbes, comme on dit, des maladies contagieuses (rougeole, scarlatine, variole, érysipèle, etc.) pullulent dans l'atmosphère des grandes villes et qu'on ne saurait trop se défendre contre leur introduction dans nos aliments ou nos boissons.

Il faut veiller aussi à la propreté exacte, minutieuse, antiseptique, des bouteilles ou des biberons dans lesquels on transvase le lait pour l'usage.

On se rappellera toujours que le caoutchouc est l'ennemi, non pas seulement parce que lui-même fermentant est dangereux pour les lèvres qui s'y appliquent, mais aussi parce qu'il a ses pores, dans ses interstices, il développe des champignons qui sont cause et effet; effet, puisque c'est au contact de la caséine du lait qu'ils se sont formés; cause, puisqu'à leur tour ils agissent sur le lait le plus pur, le plus sain, pour le tourner.

Ce que le Dr Caradec dit du lait, il le dit aussi du bouillon qui s'aigrit d'autant plus vite que les récipients dans lesquels on le conserve sont d'une propreté moins minutieuse. On se préserve de cette altération en le faisant bouillir. Mieux vaut toutefois en préparer du frais, tous les deux ou trois jours, car ces bouillons qui ont été mijotés et remijotés sur le feu ne valent plus rien.

A côté de la question des aliments et boissons, il y a aussi celle des vêtements.

Certaines mères de famille continuent à couvrir beaucoup trop leurs bébés, en ce moment de l'année. Par cette manière de faire elle aboutissent à leur donner des sueurs abondantes qui les affaiblissent beaucoup.

Il y a, du reste, un moyen excellent de les fortifier, et il faut profiter de la belle saison pour le mettre en œuvre.

C'est l'eau froide.

Pour donner du ton et de l'endurance aux bébés d'origine délicate ou

affaiblis par les maladies, rien ne vaut l'éponge qu'on trempe dans de l'eau froide vinaigrée.

Une fois qu'on a commencé cette pratique, il faut avoir bien soin de ne pas l'abandonner en automne, ni surtout à l'entrée de l'hiver.

On est tout étonné de voir que des enfants qui, l'hiver précédent, avaient contracté rhume sur rhume, se sont merveilleusement fortifiés, ont acquis une superbe endurance.

Je voudrais bien dire, continue le docteur, quelques mots aussi des sorties. Ici, pas d'excès de zèle, je vous en prie. Je connais des mères de famille qui croient bien faire en mettant leurs bébés dehors toute la journée, en été. Ceci est bien quand on a sous la main une promenade ombragée, ou qu'on habite la campagne. Mais, dans les grandes villes, il serait souverainement imprudent d'agir ainsi et on exposerait tout simplement les enfants à des congestions cérébrales. Il faut se contenter de faire sortir les bébés de huit à onze heures, et les maintenir à la maison pendant les heures chaudes de la journée, soit de onze à trois heures.

De trois à six, il y a, du reste, une période exquise pendant laquelle les bébés se trouvent bien d'être mis à l'air.

A moins que les enfants aient dépassé deux ans, il ne faut pas les sortir le soir, même en été.

MISTIGRIS.

## DÉNOUEMENT IMPRÉVU

Le père.—Ah! la maîtresse d'école a osé dire que tu étais bien le fils de ton père? La vieille chipie... Qu'avais-tu fait?

Le fils.—J'étais arrivé premier de ma classe.

Le père.—Hum! oui... je comprends... Cette demoiselle est vraiment une institutrice supérieure. Il faudra que je demande aux commissaires d'augmenter son salaire.

## PEUT-ÊTRE POUR CELA

Tom.—J'ai murmuré mon amour à son oreille. La chère enfant est restée silencieuse, pensive, presque triste.

Fred.—On dit qu'elle est entièrement sourde d'une oreille. C'est peut-être à celle-là que tu as adressé tes aveux.

## PAS ÇA

L'étranger.—Vous extrayez les dents sans douleur?

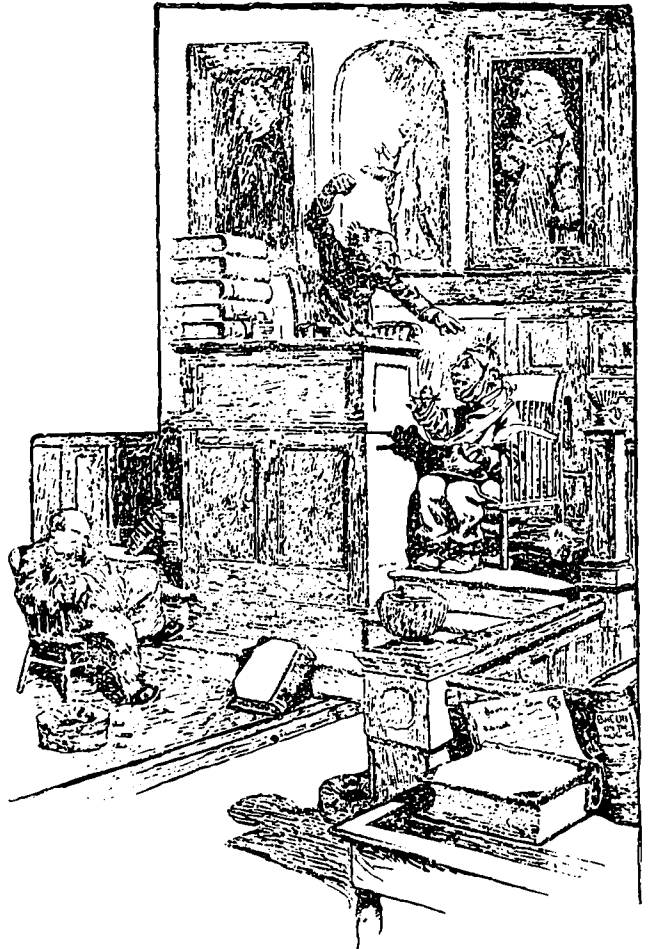
Le dentiste.—Tout comme s'il s'agissait de jeunes légumes en terre grasse.

L'étranger.—Ça ne fera pas. C'est ma belle mère qui a six dents à faire enlever.

## PERSONNEL

M. J. A. Laprés, de la maison Laprés et Lavergne, est de retour d'Europe où il a assisté au congrès des photographes qui a eu lieu au mois de juin dernier à l'Exposition de Paris.

## ÇA NE LE SAUVE PAS



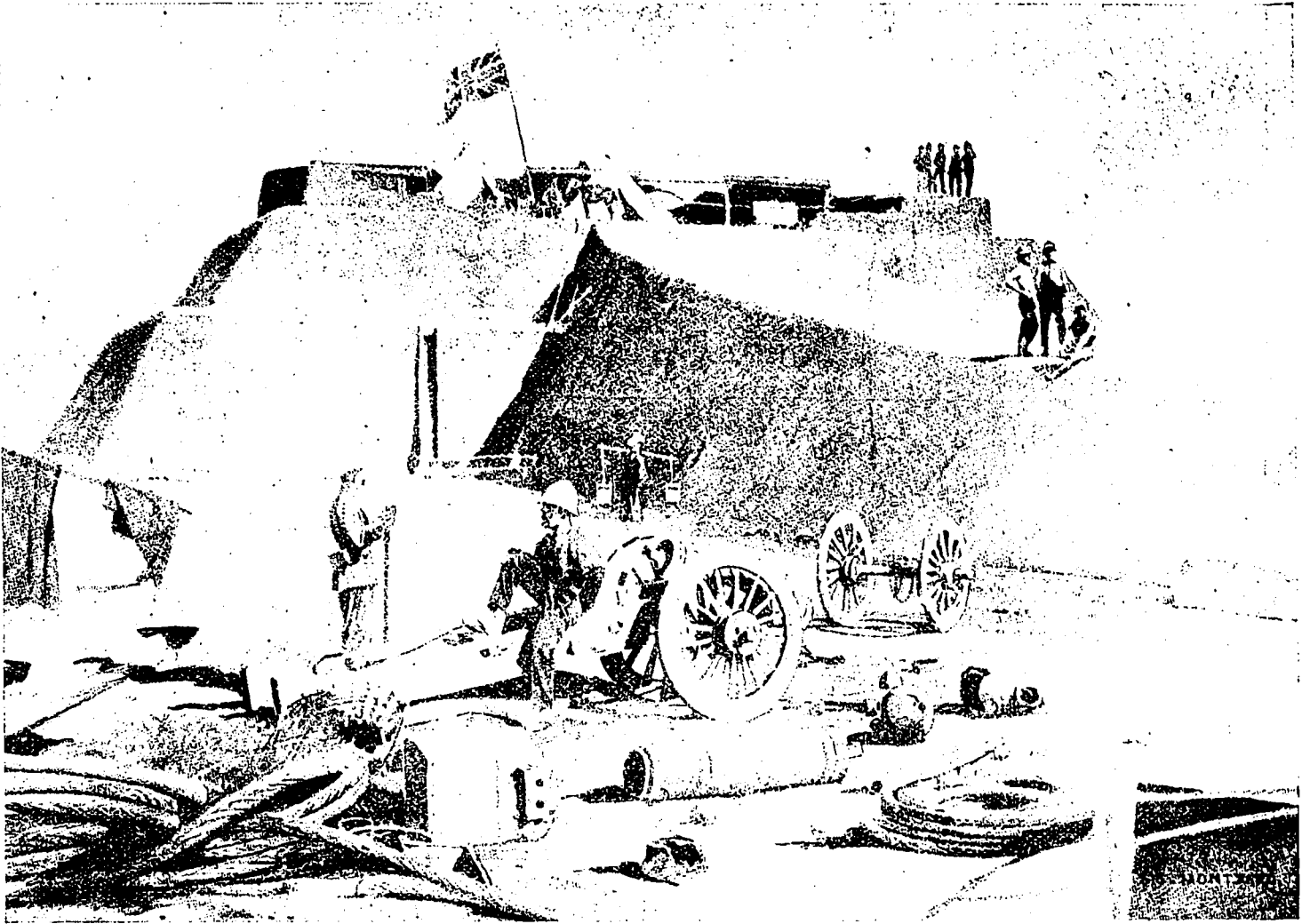
Le prisonnier.—J'ignorais la loi.

Le magistrat.—Êtes-vous avocat?

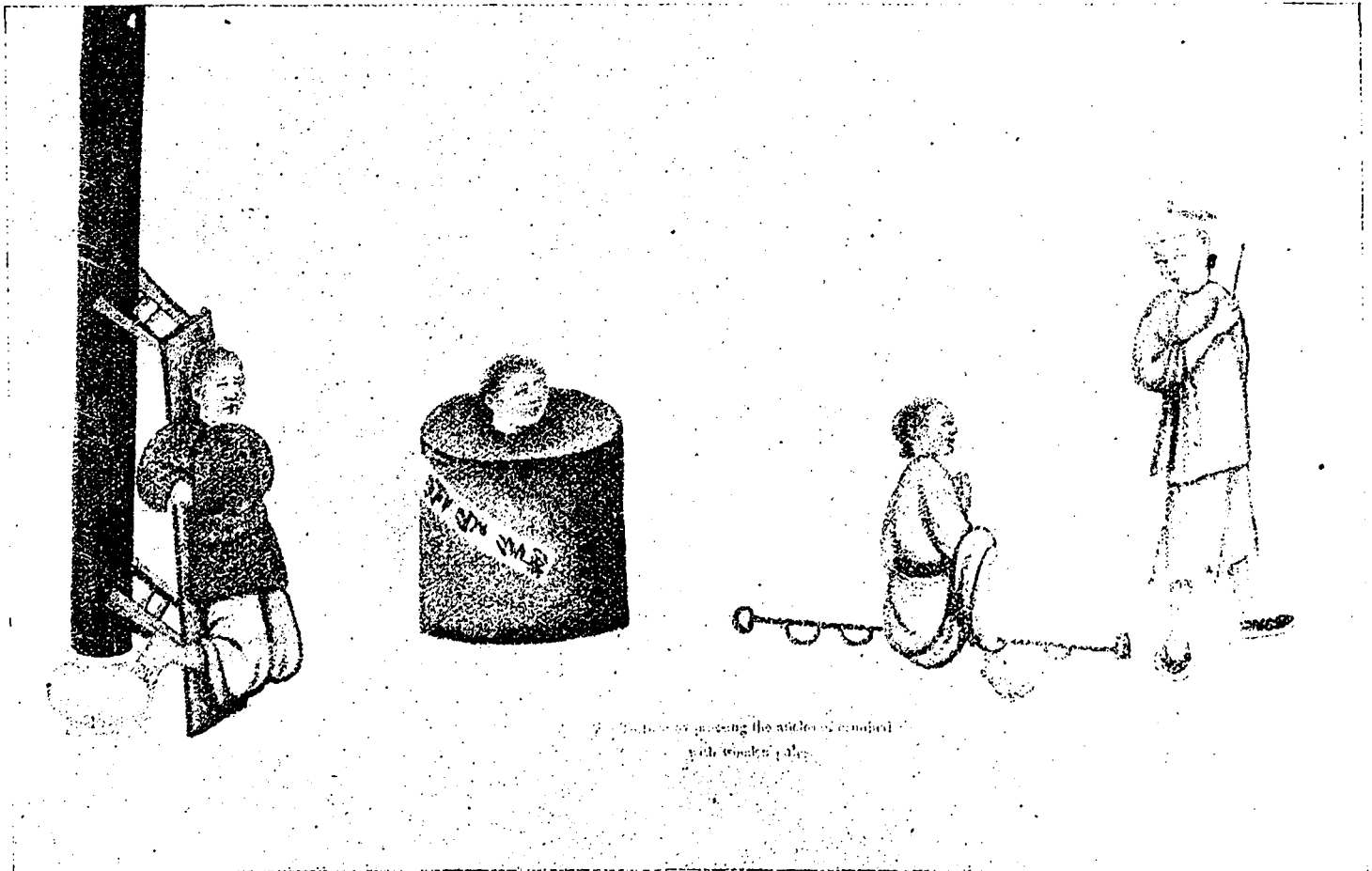
Le prisonnier.—Non, Votre Honneur.

Le magistrat.—Dans ce cas-là votre excuse n'est pas valable. Dix jours ou \$5.

LA CRISE EN CHINE



LE FORT PEITANG.



Les tortures infligées aux rebelles en Chine.

LA TORTURE EN CHINE.

## PREMIÈRE PIPE



I  
— Oh ! la bonne pipe ! ...



II  
... Quels beaux dessins ça fait, la fumée ! ...

## A " PAULE HYSSONNE "

Si nos communs efforts, vers une fin commune,  
Devraient se diriger : si la même fortune,  
Comblant notre désir,  
Voulait nous réunir,  
Que nous fussions tous deux fidèles l'un à l'autre,  
Que mon cœur se sentit attirer vers le vôtre,  
Le fait s'expliquerait,  
L'on ne s'étonnerait :  
De l'immense chaos Dieu déchira les voiles ;  
Il créa le soleil, la lune et les étoiles,  
Les poissons dans les eaux,  
Dans les airs, les oiseaux.  
Et, quand il eut tout fait, qu'il eut peuplé la terre,  
Il contempla son œuvre, et, la voulant parfaire,  
L'Éternel dit : " Faisons  
Maintenant " Paule Hyssonne."  
Mais, ne voulant se voir surpasser par personne,  
D'un coup de sa baguette, il créa " Paule Hyssonne ".

Montréal, 13 Juillet 1900.

PAUL HYSSONS.

## TROP DE SUCCES

La salle à manger-salon-fumoir-cabinet de travail de Dupont. Le maître de la maison est en proie à un accès d'inspiration littéraire, lequel se traduit par d'énergiques battues de ses doigts nerveux parmi les broussailles de sa longue chevelure, à la grande terreur des petits habitants de celle-ci. Soudain, un violent coup de sonnette. Puis, sitôt la porte ouverte, l'entrée sensationnelle, telle celle d'une trombe en gaieté, de Durand, le collaborateur de Dupont.

DURAND, après avoir, dans son exubérance, serré sans inquiétude la main crasseuse de son collaborateur, et arpentant la petite pièce où les longs pans de son pardessus-ridingote font tournoyer des mondes de poussière et leurs humanités de microbes épouvantés.— Ah ! mon cher ! quel triomphe ! c'est vertigineux !

DUPONT, dont la figure s'éclaire.— Tu as parlé de notre drame, le *Gratteur de Crânes* ?

DURAND.— Oui ! Oui ! ... Ton idée était excellente de tâter l'opinion publique sur notre œuvre avant de nous mettre à l'écrire. Au moins, comme ça, nous ne travaillerons qu'à coup sûr et nous ne risquerons pas de perdre inutilement du temps sur un sujet sans intérêt.

DUPONT.— Et puis, quand on jouera notre pièce, le public, le bon public, la connaissant d'avance, sera avec nous ! La critique aura beau faire, elle ne tarira pas ses larmes au bon public ; elle n'étouffera pas ses sanglots ; elle n'empêchera pas son cœur de battre avec le nôtre !

DURAND.— Non ! J'en ai la preuve, maintenant ! ... C'est à ma femme que j'ai d'abord parlé du *Gratteur de Crânes*, avant-hier, à déjeuner ! ... Naturellement, je ne lui ai pas dit que c'était une idée à nous, un drame que nous voulions écrire.

DUPONT.— Tu as bien fait ; elle aurait dit que c'était idiot !

DURAND.— Je lui ai présenté cela comme une histoire qui venait d'arriver ... Ah ! mon ami ! quand je lui ai raconté l'enlèvement de la petite Adrienne, tu sais, l'enfant de trois mois que le *Gratteur de crânes* emporte en s'enfuyant sur les toits, et que, se voyant serré de près, il dissimule dans une cheminée ...

DUPONT, s'exaltant.— Où il la reprend quand les poursuites ont cessé ... Même qu'en sortant de la maison il passa devant la mère avec l'enfant dans les bras ...

DURAND, de même.— La mère se précipite, regarde sa fille couverte de suie, et s'écrie désespérée : " Non ! ce n'est point mon enfant ! c'est un petit noir ! "

DUPONT, reprenant son récit.— Oui ! Eh bien ! ma femme a commencé à pleurer d'une telle force que ma belle-mère est accourue comme une furie et m'a flanqué une paire de gifles ! Elle croyait que j'avais battu sa fille !

DURAND.— Ah ! que ça me fait plaisir, ce que tu me dis là !

DUPONT.— Mais, quand je suis arrivé à la grande scène... tu sais... où le *Gratteur de crânes*, après avoir attaché ses victimes au pied de son lit ...

DURAND, frissonnant et suppliant.— Non, Dupont, je t'en prie... Ne me rappelle pas ça ! ... Ça beau être moi qui l'ai inventé, chaque fois que j'y pense, ça me flanque le cauchemar !

DUPONT.— Eh bien ! ma femme s'est évanouie sur sa chaise, ma belle-mère, dans son fauteuil, et la bonne derrière la porte ! La malheureuse écoutait par le trou de la serrure !

DURAND, emballé.— C'est admirable !

DUPONT, lui faisant signe d'attendre.— Ça n'est pas fini ! Quand elles sont revenues à elles, elles sont allées raconter l'histoire à la concierge, aux bonnes de la maison et aux fournisseurs ... Ah ! mon cher ! ça été terrible ! Voilà que tous ont été pris d'un trac affreux de rencontrer le *Gratteur de crânes*. La concierge a pris le facteur pour notre héros, et a eu une telle révolution qu'elle en fait une maladie ; les fournisseurs ne servent plus leurs pratiques qu'avec un revolver chargé dans un des plateaux de leurs balances, — celui où ils mettent les poids, — et voilà onze

bonnes, depuis hier, que leurs maîtresses mettent à la porte parce qu'elles refusent de descendre à la cave ... Dans les autres ménages, le patron descend pour elles.

DURAND, triomphant.— Ah ! quel effet ! quel effet ! — D'ailleurs moi aussi, j'en ai parlé un peu.

DUPONT.— Et ?

DURAND.— Une émotion considérable, mon vieux ! — C'est chez le coiffeur d'en face ...

DUPONT, étonné et contemplant la tête hirsute de son collaborateur.— Tu vas chez le coiffeur ?

DURAND, simplement.— Oui, prendre mes repas : je suis pensionnaire ... Alors, j'en profite pour passer un instant dans sa boutique après le déjeuner. — Depuis trois jours que j'ai commencé à parler du *Gratteur de crânes*, si tu voyais les figures des clients ... Ils ne sont plus reconnaissables !

DUPONT.— La peur ?

DURAND.— Non, les cicatrices ! Les garçons leur font trois coupures par centimètre carré !

DUPONT.— Et les clients ne se plaignent pas ?

DURAND.— Est-ce qu'ils le sentent ? Ils sont tellement émus ! D'ailleurs, ça ne saigne pas : le trac leur fige le sang dans les veines !

DUPONT.— C'est juste !

DURAND.— Chaque client en a causé chez lui, à son bureau, dans les cafés ... Si bien que maintenant, dans toutes les rues environnantes, on croise des groupes de gens inquiets qui parlent du *Gratteur de crânes*, tout bas, tout bas, avec des gestes de terreur ...

DUPONT, réfléchissant.— Nous avons peut-être été trop loin dans le cynisme et l'horreur en inventant notre personnage ?

DURAND.— Laisse donc ! Il faut ça pour intéresser le public ; tu vois bien l'effet que nous avons produit rien qu'en parlant !

DUPONT.— Qu'est-ce que ça va être quand la pièce sera écrite et jouée !

DURAND.— Elle fera cinq cents représentations, au moins ?

DUPONT.— Nous allons devenir millionnaires ...

A ce moment, dans la rue, deux voix discordantes, sraiguës, grossissant, se répondant d'un trottoir à l'autre :

" De-man-dez ! P " " Informé ! ", journal du soir ! La mystérieuse affaire du *Gratteur de crânes* ! Horribles détails ! Pour un sou ! De-man-dez !

Les deux collaborateurs se précipitent dans la rue, fendent les flots pressés de la foule qui entoure déjà les vendeurs de journaux, et remontent, émus et haletants, avec le bienheureux numéro, dont ils dévorent l'article sensationnel reproduisant les affreux détails de l'histoire colportée par eux.

DURAND, radieux.— Hein ! crois-tu ? La presse ! la presse elle-même en parle, de notre *Gratteur de Crânes* !

DUPONT, inquiet, relisant l'article.— Mais, c'est qu'ils donnent ça comme une chose arrivée ... Ils disent même que la préfecture de police a ouvert une enquête !

## PREMIÈRE PIPE — (Suite)



III  
... Tiens, les dessins qui changent ...



IV  
... Ça ressemble à de vilains serpents ...

PREMIERE PIPE — (Suite)



V

...Oh ! les monstres s'enroulent autour de moi...



VI

...Ils me serrent le cou, ils me font mal...

DURAND.—Bravo ! Pense donc à l'effet, quand on va savoir que c'est nous, encore inconnus, qui avons inventé le *Gratteur de Crânes* et ses aventures ! Nous sommes lancés du coup, et notre drame aussi !

DUPONT.—Mais comment faire connaître ?

DURAND.—C'est bien simple : une note au journal. (*Rédigeant :*) — Monsieur le rédacteur en chef. — C'est par erreur que l'on vous a donné le *Gratteur de crânes* comme un personnage existant réellement. C'est le héros d'un drame émouvant et superbe en onze actes et trente huit tableaux auquel nous travaillons en ce moment même, et dont une indiscretion que nous ne nous expliquons pas encore a révélé quelques-uns des principaux détails. Voilà ! Et maintenant, il va falloir nous y mettre, car, dès demain, les directeurs de théâtre vont venir se traîner à nos pieds :

DUPONT, poussant un cri terrible.—Ah !...

DURAND, effaré.—Qu'est-ce qu'il y a ?

DUPONT, déçuillant et lui tendant le journal.—Tiens ! lis !

DURAND, lisant.—COURRIER DES THÉÂTRES — L'affaire mystérieuse du *Gratteur de crânes*, qui passionne en ce moment tout Paris, pourrait tenter des auteurs dramatiques. Pour éviter une désillusion aux jeunes, prévenons-les que, dès maintenant, les pièces qu'ils feraient sur ce sujet n'ont aucune chance d'être jouées. Les maîtres du théâtre contemporain se sont emparés, comme c'était leur droit, de ce sujet d'actualité, et l'on annonce dès maintenant : un *Gratteur de Crânes* à grand spectacle, de M. Victorien Sardou ; un idem très émouvant, de M. Decourcelle ; un autre mis en opérette par M. Antony Mars ; une revue de M. Gavault sur le même sujet, ainsi qu'un grand roman de M. E. Lepelletier.

DUPONT et DURAND, désespérés, s'effondrant.—Eh bien ! mais... Et nous, alors ???

XANROF.

## LA MONTRE QUI S'ARRETE

Sans épouser dans son entier le raisonnement du prévenu que nous allons entendre, on peut aisément admettre le principe des bons procédés en toutes choses. Bien entendu, les exagérations sont toujours écartées des discussions sérieuses, et personne, par exemple, n'y introduira cette demande de procédés de Jean Hiroux au bourreau : Guillotinez-moi, mais avec des égards.

Il est malheureusement des cas où, si bien élevé et intentionné qu'on soit, il est impossible de se montrer gentilhomme, et, étant connue la clientèle ordinaire des violons de poste, on aurait trop beau jeu pour accuser les agents de manquer de procédés dans la mise sous clef de cette clientèle.

Trousseau, qui en fait partie environ deux fois par mois, est d'un avis contraire. Ne le contredisons pas, ce sera toujours un de ces procédés auxquels il tient si fort ; mais enfin, son opinion est discutable.

Il est prévenu de tapage nocturne et d'outrages aux agents, avec résistance et voies de fait.

M. LE PRÉSIDENT.—A deux heures du matin, vous faisiez un esclandre épouvantable à votre porte, parce que la concierge, que vous dérangez toutes les nuits, ne vous ouvrirait pas.

TROUSSEBEUF.—Une vieille rosse à qui j'ai encore donné quarante sous pour ses étrennes, et que pour ce qui est des heures, je m'y laisse toujours pincer. Je croyais qu'il était dix heures et demie, l'heure des honnêtes gens, c'est la faute de mon horloger.

M. LE PRÉSIDENT.—Votre horloger n'a rien à voir avec le tapage que vous faisiez.

TROUSSEBEUF.—Mais si ; voyons, quelle heure que vous avez, mon président ?... Ah ! vous dérangez pas, y a le coucou. (*Il regarde à l'œil de buff.*) Trois heures un quart ! (*Tirant sa montre*)... Tenez, dix heures et demie ! Qu'est-ce que je vous disais ! elle me fiche dedans tous les soirs.

M. LE PRÉSIDENT.—C'est une bien mauvaise raison que vous donnez là ; quand on a une montre qui ne va pas, on la fait réparer.

TROUSSEBEUF.—Pour aller, elle va, seulement, elle s'arrête à dix heures et demie ; je la secoue ; elle marche. J'ai

dit ça à l'horloger : il m'a répondu : ça vous coûte si peu de la secouer ! alors je la secoue ; seulement, à dix heures et demie, crac ! bonsoir la compagnie, elle fait dodo ; c'est pour ça que ma portière est une vieille rosse. (*Il secoue sa montre.*) La voilà repartie pour jusqu'à ce soir dix heures et demie.

M. LE PRÉSIDENT.—Attirés par le bruit que vous faisiez, des agents vous invitent à le cesser...

TROUSSEBEUF.—Elle est forte, celle-là ; mais je ne demandais que ça ; si ma portière avait tiré le cordon, ça aurait été fini.

M. LE PRÉSIDENT.—Enfin, vous les avez outragés.

TROUSSEBEUF.—Parce qu'il n'est pas permis de dire une bêtise, qu'elle était même pire que leurs pieds, qu'au contraire, ils auraient dû dire : voilà un bon citoyen qui veut rentrer se coucher, faut qui rentre ; qu'au lieu de ça, ils me fichent au poste et qu'ils auraient plutôt dû mettre le feu à la maison, que ma concierge est une vieille rosse ; parce que quand même que j'aurais su que c'était deux heures du matin, mais que c'est de la faute de l'horloger, personne m'attend à la maison, je suis libre

M. LE PRÉSIDENT.—Vous êtes célibataire ?

TROUSSEBEUF.—Mieux que ça, j'ai le grade de vovf, qui est un état encore plus libre, vu qu'un garçon est exposé à se marier, un veuf jamais !

M. LE PRÉSIDENT.—Enfin, vous reconnaissez avoir résisté aux agents, avec violence et voies de fait ?

TROUSSEBEUF.—Je ne vais pas à l'encontre pour la chose de résister comme vous dites ; mais ça vient que je n'ai pas l'habitude d'être conduit au poste sans le moindre procédé : on m'a fichu au violon peut-être... trente fois, quarante fois... peuh ! qu'est-ce que je dis ! plus de soixante-dix fois, soit emporté par les pieds et par la tête, soit traîné sur le derrière, mais toujours par des agents distingués dans leurs manières, tandis que par ces messieurs, c'était pas ça du tout et ça ne me va pas ; chacun a sa dignité.

Le Tribunal a condamné cet homme susceptible à quinze jours de prison et 16 francs d'amende.

TROUSSEBEUF.—Mon président, c'est embêtant pour moi, mais vous n'avez dit ça avec égards, je vous en suis sensible ; seulement, ma concierge est uno... (*On l'emmène.*)

JULES MOINAUX.

HUM !

Le rédacteur.—Avez-vous écrit ces farces-là vous-même ?

L'autre.—Oui, monsieur.

Le rédacteur.—Eh bien, vous devez être beaucoup plus âgé que vous n'en avez l'air.

C'EST CLAIR

Elle.—Comment vois-tu que l'auteur de ce livre est un homme ?

Lui.—Parce que le récit couvre une période de dix ans et l'héroïne ne change de toilette qu'une seule fois.

BIEN FÉMININ

Madame.—Puisque c'est comme cela, nous vivrons séparés. Je retourne chez ma mère.

Monsieur.—Très bien, voici l'argent pour ton voyage.

Madame.—Mais, sans cœur ! tu ne m'en donnes pas assez pour un billet de retour...

EN FLAGRANT DÉLIT

Ceci se passe près de Montréal.

L'habitant.—Et tu me jures que ce n'est qu'une branche cassée, que tu n'as pas grimpé dans l'arbre.

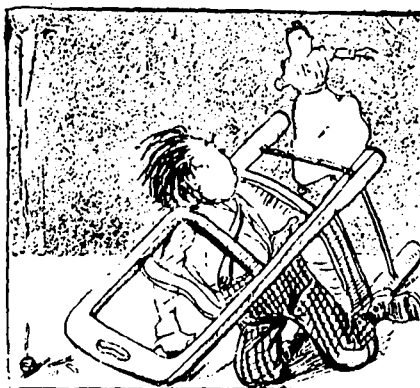
Toto.—Sûr, m'sieur, que c'est qu'une branche cassée... A preuve qu'elle a cassé pendant que j'étais dessus !

ÇA S'EXPLIQUE

Le voisin.—Ce qui m'étonne le plus, cher monsieur, c'est qu'habitant depuis trois ans la même maison, nous ne nous soyons jamais rencontrés...

Le cul-de-jatte.—C'est que j'habite sur le derrière.

PREMIERE PIPE — (Suite et fin)



VII

... Au secours ! maman ! maman !



VIII

La fin d'un rêve.

## CHRONIQUE

Les événements de l'Extrême-Occident remettent en mémoire ce que disait le philosophe allemand Von Hartmann sur le sort réservé, au 20<sup>ème</sup> siècle, aux différentes nations. Il signalait les nouvelles puissances qui, comme l'Australie, l'Amérique du Nord et le Japon, entrent en scène, tandis que d'autres se retirent peu à peu du théâtre, où elles ont assez brillé.

## LES MÉFAITS DE JEANNOT



I  
— C'est étonnant, je ne retrouve pas ma pipe de merisier...

puissance secondaire, et jouera un rôle analogue à celui de l'Espagne.

Déjà, dit le savant d'Outre-Rhin, se manifeste de plus en plus chez elle la tendance à renoncer à la lutte politique, commerciale et industrielle contre les peuples germaniques pour se livrer à la vie contemplative.

Relevant ces prédictions de l'Allemand, un publiciste français écrivant en Algérie, répond :

Bien que je reconnaisse avec quelle joie méchante il constate notre inévitable déchéance — ce qui me donne envie de réfuter ses arguments — la vérité doit passer avant tout, même avant le désir de convaincre d'erreur un adversaire, qui triomphe avec tant d'insolence.

Il est certain que la dépopulation constante de la France, mise en regard de l'accroissement non moins constant des populations qui nous entourent, placera bientôt notre pays dans un état d'infériorité, dont il ne lui sera possible de se relever que si un obstacle quelconque l'arrête sur la pente où il descend.

Quant à cette étrange conclusion que, dès à présent, la France, abandonnant tout ce qui exige un effort de la volonté, se réfugie dans la vie contemplative, je me demande sur quoi il s'appuie pour la formuler.

N'en déplaise au savant homme, qui nous a condamnés à mort, on ne peut pas dire sans phrases, mais sans preuves, l'activité de la race française se manifeste plus puissante que jamais, comme celle d'un convalescent qui se remet à vivre et qui trouve que la vie est bonne.

Certes, après la saignée de 1871, la France affaiblie a dû se recueillir pour réparer ses forces.

Mais aujourd'hui la santé est revenue avec le sang, qui allue plus ardent et plus généreux à son cœur.

La preuve en est, qu'elle a étendu son domaine colonial, bien plus loin que l'avaient fait ses rois, et que si nos chefs actuels avaient plus de confiance en ses forces, elle aurait obligé l'Angleterre à mettre un terme à la hideuse guerre contre les petites républiques sud-africaines.

Si, sur cette question, qui passionne même les enfants, elle n'a pu réaliser ses vœux clairement exprimés, c'est précisément la patrie de Von Hartmann qui en est cause, c'est le digne élève de Bismarck, l'Empereur Guillaume II, qui s'est mis bravement du côté du plus fort, et, malgré les sentiments de son peuple, lequel vaut mieux que ses gouvernants, a détourné la Russie, prête à se joindre à nous pour empêcher l'assassinat prémédité par Chamberlain.

Aujourd'hui, la vérité sur cette sombre affaire, qui sera la honte de notre époque, commence à se révéler.

M'est avis que, dans ses calculs, le philosophe allemand, dont j'ai rapulé les prédictions, a oublié de faire entrer quelques données, qui auraient tant soit peu modifié les conclusions auxquelles il a été si heureux d'arriver.

La France, a dit Prévost-Paradol, un écrivain qui, sans aucun doute, y voyait au moins aussi clair que Von Hartmann, a une chance suprême de multiplier rapidement le nombre des Français et de nous maintenir en quantité respectable sur la terre.

Cette chance s'appelle d'un nom, qui devrait être plus populaire en France, l'Algérie.

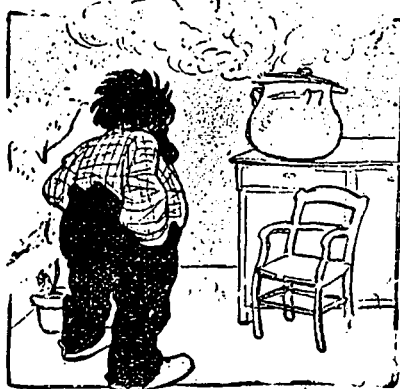
Prévost-Paradol était dans le vrai. Il se forme au Nord de l'Afrique

La Russie, vers la fin du siècle prochain, comptera, dit-il, plus de 200 millions d'habitants, de même les Etats-Unis.

A côté de ces énormes agglomérations, la Grande-Bretagne quelque instable que soit l'équilibre de son Empire, restera, tant qu'elle conservera son domaine colonial, la troisième grande puissance, et naturellement l'Allemagne sera la quatrième.

Toute population inférieure en population à la moitié de celle de ces Empires, ne pourra plus prétendre au rang de grande puissance.

La France, n'ayant, même avec le secours de l'immigration, qu'une cinquantaine de millions d'habitants, descendra définitivement au rang de



II  
... Pour une marmite qui n'est pas sur le feu, il me semble qu'elle fume bien fort...

un vaste Empire destiné à combler les vides, qui se produisent dans la vieille France, et qui n'ont pas échappé aux yeux clairvoyants de nos onnemis.

C'est cet Empire jeune et vigoureux qui doit permettre à notre pays d'occuper dans le monde le rang auquel il a droit. Voilà pourquoi les vrais patriotes ne cessent d'attirer les regards de la Métropole vers cette terre que la France a voulu arracher à la barbarie et qu'elle a fécondée de son sang.

L'Algérie est la France nouvelle appelée à produire, selon l'expression de Marchal, des moissons d'hommes qui seront la réserve de l'avenir.

Un seul danger est à craindre, c'est qu'on ne veuille aller trop vite dans l'assimilation à notre organisme d'éléments étrangers, que les contrées méditerranéennes nous expédient en quantité considérable.

Voilà pourquoi nous allirmons, depuis si longtemps, que la loi électorale, qui régit la France, n'est pas applicable à un pays, placé dans des conditions spéciales, et par suite ayant besoin d'une loi non moins spéciale que les dites conditions.

La travail d'assimilation se fera, comme toutes les créations de la nature, lentement, si l'on veut qu'il se fasse sûrement.

Accueillons les étrangers à bras ouverts, accordons leur la protection de nos lois ; ce sont des auxiliaires extrêmement utiles, dont l'Algérie française tirera profit, mais ce ne sont pour le moment que des auxiliaires.

Ce droit de cité, pour lequel les Boërs se font tuer, ne l'accordons aux étrangers qu'au bout d'un long stage, et quand ils l'auront demandé individuellement.

Leurs enfants, pénétrés de nos idées et animés de nos sentiments, seront français par la force des choses, et ainsi se constituera la réserve dont nous avons parlé, sans que nous soyons noyés par le flot montant de l'invasion étrangère.

Et les Von Hartmann seront obligés de recommencer leurs calculs, les premiers ayant donné des résultats absolument faux.

KODAK.

## UNE RECETTE

Esther avait épuisé tous les moyens polis pour se débarrasser du jeune Gatien, le plus insipide des insipides. Elle résolut d'employer un dernier... engin :

Esther.—A propos, pourriez-vous prononcer plusieurs fois sans arrêter :

*Dis-huit chemises fines !*

Gatien.—Je crois que non.

Esther.—Essayons-en un autre. Par exemple ceci : *Que fais-je ici ?*

Gatien.—Ah ! celui-là, par exemple... *Que fais-je ici... que fais-je ici... que fais-je ici... que...*

Esther.—Vous faites un imbécile de vous et voilà tout. Je regrette bien de vous le dire, mais puisque vous vous obstinez à me le demander...

## SUCCÈS COMPLET

Louis.—Et Georges qui faisait de la gravure à la teinture d'iode, qu'est-il devenu ?

Paul.—Il est correcteur dans une imprimerie ! il est sérieux maintenant.

Louis.—Ah ! bon ! les épreuves l'ont corrigé.

Paul.—Si bien que c'est lui maintenant qui corrige les épreuves !

## ÉLÉMENTS DE CONSOLATION

Lui.—J'ai rencontré hier ton ancien amoureux.

Elle.—J'espère que tu as fait ton possible pour le consoler.

Lui.—Sans doute. Je lui ai montré ma chemise à laquelle manquait un bouton, ainsi que la cravate que tu m'as achetée.

## A LA MALBAIE

Tom.—Je suis dans un profond embêtement. Après avoir acheté le jonc de fiançaille, elle me dit qu'elle ne peut me donner sa réponse avant une semaine.

Préd.—Eh bien ?

Tom.—Pour pouvoir rester encore une semaine à cet hôtel il me faudrait revendre le jonc. Tu vois la situation.

## PÉRIL À L'HORIZON

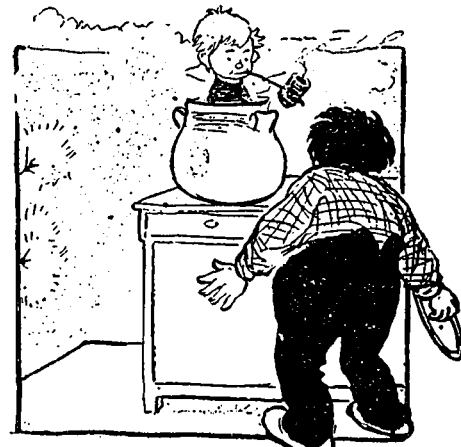
L'oncle.—Appartiens-tu à un cercle littéraire ?

Cécile.—Oui, mon oncle, mais je vais probablement être expulsée. On m'a surpris à parler d'une douzaine de livres que je n'avais pas lus.

## DIALOGUE RURAL

Mathurin.—Je crois vraiment que Colas n'est jamais allé à New-York.

Baptiste.—Tu te trompes : il m'a montré la brique.



III  
...!!!

LE SAMEDI  
LA CRISE EN CHINE

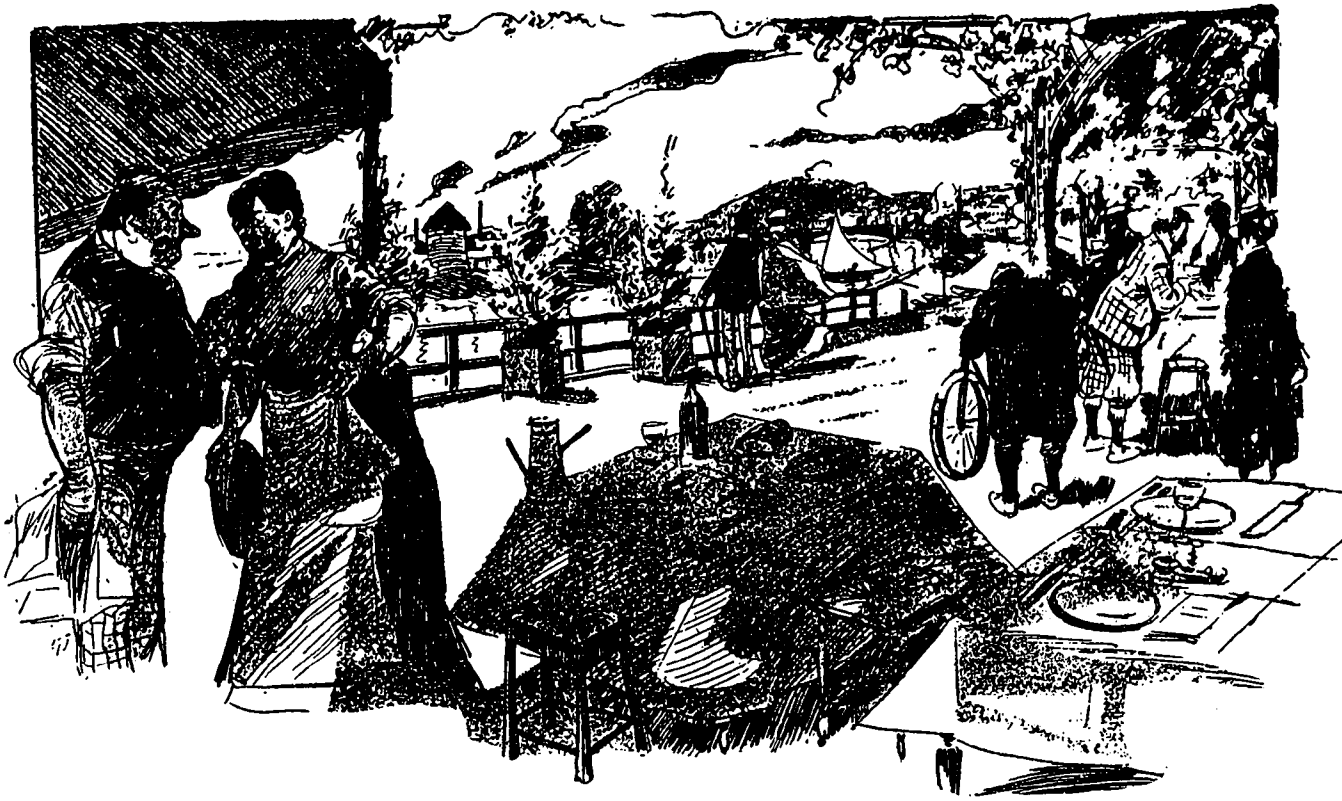


LE MARCHÉ A PÉKIN.



L'ARROSAGE PUBLIC A PÉKIN.

## UN VRAI COMBLE



La bonne.—C'est les clients, là-bas, qui trouvent le café mauvais.  
Le patron.—Le café mauvais ! Elle est forte, celle-là... il n'y en a pas un grain dedans !

## BÉBÉ, PRENDS GARDE !

(CHANSON)

Enfants, charmantes têtes blondes,  
Petits rois des squares en fleurs,  
Jouez, sautez, formez des routes,  
Dans les rayons, dans les couleurs,  
Mais—car ce serait un litige—  
Ne foulez pas le gazon vert  
Et laissez croître sur sa tige  
La fleur d'été, la fleur d'hiver !  
Bébé, prends garde,  
Voilà le garde !

Le garde est un croquemitaine,  
La terreur des petits garçons,  
Si vous profanez son domaine,  
Il vous punira, polissons !  
Vous croyez parfois qu'il sommeille  
Quand vous commettez vos méfaits...  
Du coin de l'œil il vous surveille,  
Car le garde ne dort jamais.  
Bébé, prends garde,  
Voilà le garde !

Vous riez, petite marmaille,  
Vous pensez que le garde est doux,  
Car, sous ses sourcils en broussaille,  
Un œil bieuveillant lui pour vous !...  
" Il n'a jamais fait peur aux gosses,  
" Dites-vous ; il joue avec eux :  
" Et nous bravons ses airs féroces..."  
Ne vous y fiez pas, morveux !  
Bébé, prends garde,  
Voilà le garde !

V. ROGER-LACASSAGNE.

## LE TRONC

Trouille passe en police correctionnelle sous l'inculpation de vol avec effraction dans une église.

LE PRÉSIDENT, sévèrement.—Vous n'êtes pas honteux, Trouille, de vous voir ici, parmi nous, assis sur ce banc d'infamie, vous qui êtes resté honnête jusqu'à l'âge de 45 ans ! ?

TROUILLE, qui pleure.—Ne continuez pas, monsieur le président, mon cœur va éclater.

LE PRÉSIDENT.—Pas d'attentat anarchiste ici, s'il vous plaît.

Pruneau, ami d'enfance de Trouille, cité comme témoin, vient donner quelques détails sur les antécédents de l'inculpé.

LE TÉMOIN.—Nous nous sommes connus tout jeunes. A l'âge de onze ans, il était déjà chapardeur. Un exemple va vous le prouver : sa grand-mère avait pris l'habitude de lui donner tous les dimanches une pièce de 50 centimes pour fuir le garçon, et comme la pauvre vieille était presbyte, elle le chargeait de lui apporter ses lunettes ; eh bien, figurez-vous que mon Trouille s'en était procuré une paire pour myope qu'il lui remettait ingénument à la place des autres, de sorte qu'aux yeux de la bonne dame, les pièces diminuant de format, elle le gratifiait chaque fois d'une pièce de quarante sous, croyant lui en donner une de dix. C'était un malin stratagème, vous en conviendrez.

TROUILLE, vivement.—C'est pas vrai.

LE TÉMOIN.—Je te dis quo si, Trouille.

La parole est à Mtro Rouflaquet, avocat de l'accusé.

MAITRE ROUFLAQUET.—" Messieurs. Il y a des êtres qui viennent au monde ailligés de fortunes écrasantes, contre-nature, si j'ose m'exprimer ainsi ; d'autres n'ayant pour tout bien que leurs yeux pour pleurer : mon client est de ceux-là. En outre, il est né dans un siècle qui sent le moyen

âge à plein nez étant donné que chaque jour amène un nouveau scandale ; complot, empoisonnement, conspiration, mort mystérieuse, intrigue, ligue, avec accompagnement de fausses barbes, nez en carton, lunettes bleues, etc... toute la lyre, quoi ! Malgré cela — circonstance atténuante essentielle — mon client est resté honnête, il exerce un métier honorable ; on peut le voir chaque matin, lorsque le temps est humide et pluvieux faire, dans les cimetières, sa petite récolte d'escargots, sur les tombes.

Eh ! bien, je déclare que les faits qu'on lui impute ont été considérablement dénaturés. Rétablissons-les exactement.

Mon client ayant appris que Saint-Antoine de Padoue veillait sur les objets perdus, entre un dimanche soir à l'église et s'adressant au bedeau :

— Pardon, monsieur,

voudriez-vous m'indiquer le tronc de St-Antoine de Padoue, s'il vous plaît ?

—Le voici, répond sèchement le bedeau en lui montrant du doigt une petite boîte cadennasée, scellée à la muraille.

—Eh ! bien, reprend Trouille, je vous prie de vouloir bien me l'ouvrir.

Sanglot d'attendrissement de Trouille.

—Et pour quelle raison ? répond le bedeau, sarcastique.

—Parce qu'il doit contenir ce que j'ai perdu cette après-midi

—Pas possible ? fait l'autre en haussant les épaules par pitié, vous êtes timbré mon ami. Puis là-dessus, il fait demi-tour et s'éloigne en riant, laissant Trouille ahuri.

Alors qu'a fait Trouille, il s'est révolté (Second sanglot de Trouille qui s' imagine positivement être la victime d'une erreur judiciaire), il a forcé le tronc, et en comptant la monnaie qu'il contenait, il s'est écrié joyeusement :

—On ne m'a pas trompé sur la valeur de Saint-Antoine de Padoue, voici exactement les 30 francs que j'ai perdus cette après-midi aux courses. J'ai de la veine de les avoir retrouvés.

Vous voyez donc, Messieurs, qu'il n'y avait aucune mauvaise intention de sa part. Au tribunal d'apprécier et de se montrer impartial.

Malgré ces explications plausibles, Trouille se voit infliger 15 jours de prison.

ALPHONSE CROZIERE.

## CE QUI NE MARCHE PAS ENSEMBLE

Madams.—Ça c'est fort ! Impossible de me rappeler où j'ai fourré mon chapeau bleu !

Monsieur.—Tu as si peu de tête et tant de chapeaux !

## CE QU'ON RESSENT

## IL L'AVAIT DEVINÉ

Philidor.—Tu ne me prêteras pas cinq piastres ?

Célestin.—Ça parle au diable... tu l'as deviné.

## PROPOS D'ABRUTIS

—La girafe a bien le droit d'en vouloir à la nature et aux hommes parce qu'on lui a monté le cou.

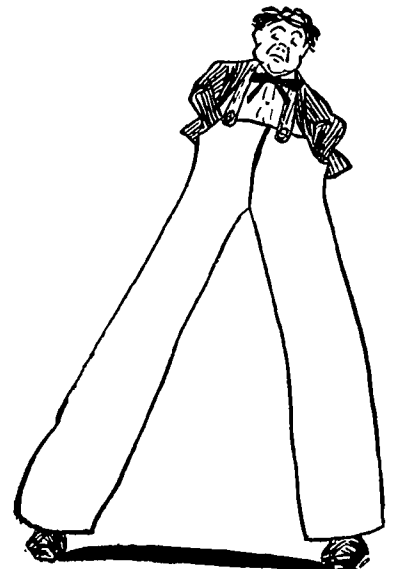
—L'éléphant aussi parce qu'on l'a trompé.

—Et le chien donc, parce qu'on lui a fait une niche.

## AU CLUB

Paul.—Ta jeune fille s'amuse-t-elle bien à Cacouna cette année ?

Pierre.—Pas gros. Elle m'écrivit qu'il y a là les mêmes hommes que l'an dernier.



Le premier pantalon.



## REPU



*Toto.* — Je mangerai pas de bouillie, ce matin. J'ai déjà avalé deux chevaux et un éléphant.

## NOTES D'UN OBSERVATEUR

Faisons ensemble une expérience simple, voulez-vous ?

Sortons, dans la rue, à n'importe quelle heure et regardons les passants ; je ne parle pas de vos amis ou de vos connaissances qui, à votre vue, esquissent un sourire : non, je ne veux regarder avec vous que les indifférents, ceux qui pour vous ne modifieront ni l'expression de leur visage, ni le naturel de leur attitude.

Ils sont, ainsi, pris sur le vif, sans qu'ils aient préparé une pose, ou combiné une posture.

Eh bien, regardez-les avec soin, ces êtres qui sont *eux-mêmes* ; savez-vous ce qui vous frappera chez tous ou presque tous ? C'est un air douloureux, un visage contracté, une attitude lassée, une physionomie dure, parfois même haineuse. Un pli vertical barre le front, et une série de sillons transversaux le plisse nerveusement ; les coins des lèvres retombent avec découragement, la poitrine est enfoncée, le dos courbé, la tête s'incline en avant comme sous le poids d'un malheur insupportable. Les yeux sont vides ou méchants, la démarche fatiguée ou nerveuse, les mouvements las ou saccadés, etc.

Je n'ai pas besoin de prolonger ma description ; l'examen que je vous recommande suffira à vous la montrer maintes fois ; vous aurez le loisir d'observer mille détails menus que j'ometts.

Et ceci, vous le remarquerez non seulement chez les besogneux, épuisés par la lutte quotidienne, mais encore chez les heureux de ce monde, ceux qui ne sont pas rongés par le problème du pain de chaque jour, ou du terme arriéré.

Si parfois vous rencontrez un homme qui se tient bien droit, avec un visage calme, des yeux bons une expression joyeuse ; ou bien encore, une femme à l'air heureux, aux yeux rieurs, à la bouche gaie, à l'allure vive sans nervosité ; ou encore une fillette à la figure douce et sereine, aux mouvements justes sans brusquerie, vous les admirez comme des êtres d'exceptions, et la beauté harmonieuse de leur allure et de leur physionomie vous frappera comme une rareté.

Pourtant si vous les interrogez, si vous scrutiez leurs cœurs, vous y trouveriez sans doute autant d'angoisses, de regrets, de déceptions, de désirs, que dans l'âme de ces passants au visage grimaçant, à la démarche nerveuse ; peut-être même y trouveriez-vous plus de peines réelles. Mais ce que vous y verriez, par-dessus tout, c'est l'empire sur soi, le *calme moral* qui régit tout l'être, le modère et l'équilibre.

N'êtes-vous pas, chères lectrices, parmi les premiers que nous avons considérés ?

Voyons, mettez-vous bien en face de ce chagrin qui vous accable, de ce souci qui vous torture ; croyez-vous l'amoindrir ou le conjurer en fronçant le sourcil, en baissant la tête ? Croyez-vous avoir fait quelque chose pour votre bonheur en prenant cette expression dure et désabusée ?

Du tout ; et dans cette tension pénible de vos nerfs, savez-vous bien que vous compromettez même votre santé physique ? Savez-vous bien qu'à vous contracter ainsi, vous nuisez au libre cours des fonctions de votre organisme ? Mais oui, je n'exagère rien ; votre respiration devient nerveuse, votre circulation capricieuse, et votre digestion se fait mal. J'entre dans ces détails

intimes, parce que je veux vous convaincre, en faisant appel à votre expérience, la seule que vous admettiez sans réserve.

Si, au contraire, vous êtes capable d'un empire absolu sur vous-même, si vous savez vous maîtriser, si vous savez demeurer au-dessus des plus dures épreuves, votre âme sera touchée, non abattue. Elle conservera la sérénité calme, qui n'est pas, comme on le croit à tort, l'apanage du bonheur sans restriction, mais bien la douce récompense des vaillants qui résistent courageusement à l'adversité !

Cette sérénité morale se trahira par la sérénité physique, c'est-à-dire par le calme du visage, de l'attitude, des mouvements, par une douceur souriante, par une détente des nerfs.

Essayez-en et vous vous en trouverez bien ; je ne dis pas que dès les premiers efforts vous atteindrez ce résultat, mais peu à peu vous vous en approcherez. D'ailleurs, de même que l'énerverment volontaire et facile conduit à l'énerverment involontaire et incurable, la paisible tranquillité s'obtient par gradations, par une série d'étapes de plus en plus sereines : elle est un moyen de santé morale et physique, une des conditions de notre propre calme et de celui des êtres qui nous entourent.

## A ST-TITE DES CAPS

*Le citadin.* — Votre village est-il tranquille et propice au repos ?

*L'habitant.* — Bien, pour vous dire la vérité, tous ceux qui sont venus ici ont toujours de la misère à se remettre à l'ouvrage ensuite.

## PROPOS D'ÉLECTION

*Colas.* — On va avoir des élections, y paraît. Et y paraît aussi que M. Lellandrin qui a été battu va revenir.

*Baptiste.* — Va-t-il avoir de la chance par chez vous ?

*Colas.* — Ben, mon opinion est qu'il va avoir la majorité des votes qu'il a eu la dernière fois.

## PAUVRE MARI !

*La voisine.* — Encore du grabuge chez vous hier soir ?

*La servante (du voisin).* — Oui. Madame a surpris monsieur couché sur l'oreiller qu'elle vient de broder pour le canapé de son cabinet d'étude.

## SUR LA PLAGE

*Lui.* — Pourquoi cette froideur. Il y a un mois, vous me juriez que vous m'aimiez.

*Elle.* — Il y a un mois, votre teint faisait ressortir la blancheur du mien ; mais comme aujourd'hui je suis hâlée, il me faut un autre époux.

## UNE AUTRE EXPLICATION

*Toto.* — Pourquoi, dis, papa, qu'il a les ongles si noirs, cet homme-là ?

— Mon enfant, c'est une manière qu'ont les vieux poètes de porter le deuil de leurs illusions.

## ENCOURAGEMENT



*La cousine (de la campagne).* — Faut pas avoir peur, c'est pas méchant ces bêtes-là : tu sais bien que la vache nous donne du lait et que le bœuf nous donne du bouillon !

## LES EVENEMENTS DE CHINE

En ce moment des bandes armées sèment sur leurs pas l'incendie et la destruction.

Nous ne connaissons des sociétés secrètes en Chine ni leur organisation, ni leurs rituels, ni leurs modes de recrutement et d'initiation, ni le nombre de leurs adhérents. Le cerveau d'un Jaune est un coffre-fort inviolable, sauf pour le détenteur de la clef d'or, que jusqu'à présent nul n'avait intérêt à essayer de faire jouer dans la serrure qui lui est propre.

sans, armés pour la plupart de fourches et de faux, qui font penser à nos "bagaudes" et nos "Jacques", auxquels le désespoir révéla que l'outil qui creuse le sillon ou fauche la moisson peut devenir une terrible arme de guerre.

Cependant il est permis de se demander si cette analogie n'est pas une pure illusion, et si ces destructeurs de ce que nous considérons comme les instruments les plus puissants de la civilisation ne jouent pas le rôle inconscient de pièces poussées sur un échiquier par d'habiles joueurs qui les abusent sur l'objet réel d'une action dont ils gardent soigneusement le secret? C'est assez l'usage, ailleurs même qu'en pays jaune. Cherchons



En ce moment des bandes armées sèment sur leurs pas l'incendie et la destruction.

Mais nous savons assez bien ce qui s'est passé en Chine depuis soixante ans, et surtout depuis la guerre sino-japonaise (1894-1895), pour pouvoir tirer des conclusions défendables des actes dont toutes les informations s'accordent à incriminer les membres des sociétés secrètes chinoises.

Ils ont détruit les églises et les maisons des missionnaires, catholiques ou protestants : massacré en grand nombre, les Chinois convertis ; brûlé les bâtiments d'exploitation, détruit les ouvrages d'art et démoli la voie elle-même, sur les deux lignes de chemin de fer déjà en exploitation de Pékin à Tien Tsin et de Pékin à Pao-Ting-Fou.

D'après les informations, ceux qui ont commis ces crimes sont des pay-

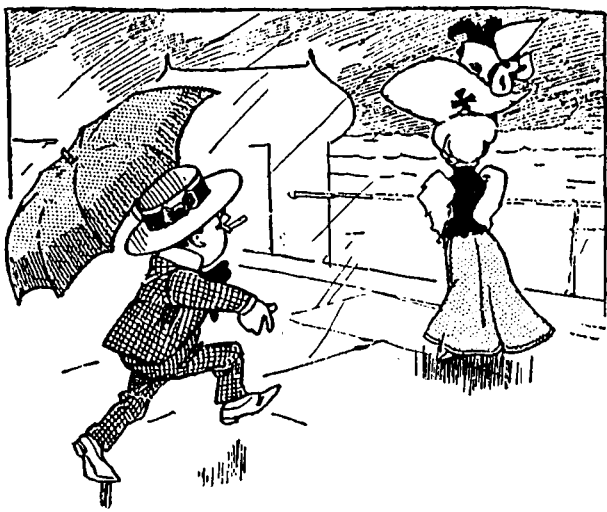
done si le vrai coupable est celui auquel le crime profiterait.

A qui peut-il profiter ? Qui a intérêt à troubler l'eau pour y pêcher à coup d'épée, bien qu'on ne connaisse pas d'exemple qu'un pêcheur ait jamais rempli son panier par ce procédé ?

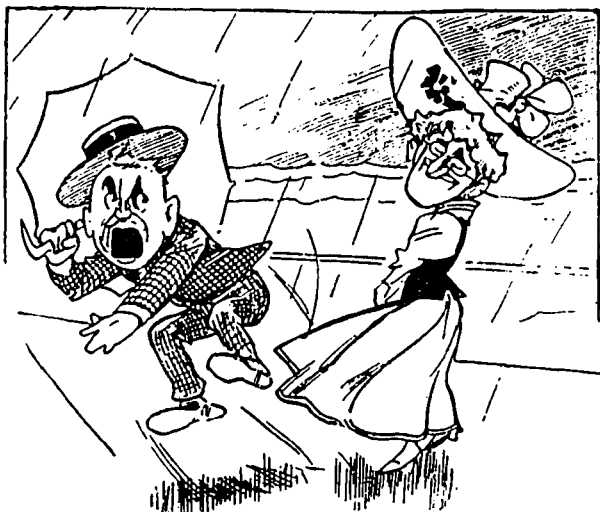
La Russie ? Elle sait bien que, virtuellement maîtresse de la Corée, par Vladivostok, Port-Arthur de Masampo, elle le sera de toute la Chine septentrionale jusqu'au Hoang-Ho, quand, dans deux ans, elle aura terminé le grand chemin de fer transsibérien, sans lutte, même sans contestation possible, par la seule force des choses.

L'Angleterre ? L'incertitude de son entreprise contre les deux républi-

OUI! AIE!!



I  
Philidor.—Oh! la la... Une jolie fille sans parapluie. Offrons-lui nos services...



II  
—Aie! Aie! (La "beauté" n'a pas plutôt fait un mouvement pour remercier, que Philidor est déjà en fuite.)

L'AGE DE LA VIEILLE DAME

Ritt, l'ancien directeur de l'Opéra, passait pour avoir l'esprit caustique. En voici un trait que rapportait un de ses amis.

Lorsque avec Gailhard, il prit la direction de l'Opéra, il se hâta de supprimer les privilèges. Une femme très mûre, veuve d'un haut personnage, bénéficiait d'une loge tous les samedis, quels que fussent le spectacle, l'interprétation et la recette. M. Ritt fit cesser cette servitude.

La dame, furieuse, essaya de s'en venger. Un soir, dans un salon, elle feignit d'ignorer la présence du directeur jusqu'à préférer les paroles suivantes:

—Quelle idée a ou le ministre de nommer à la tête de l'Opéra ce septuagénaire

ques sud-africaines, l'absorption de toutes ses ressources par la ténacité splendide des héroïques Boers, interdisent à tout être sensé d'admettre qu'elle ait mis en action un corps en repos, qu'elle avait intérêt à y laisser. Elle convoite la vallée du Yang-tze. C'est pas en risquant d'allumer une guerre universelle, à la laquelle elle pourrait à peine prendre une part accessoire, qu'elle augmenterait les chances qu'elle s'est ménagées de prolonger son Inde jusqu'au Pacifique.

Le Japon? Il a prouvé par sa prudence à l'égard de la Russie, dans la question coréenne, qu'il ne se résignerait qu'à la dernière extrémité à ouvrir la question d'Extrême-Orient, et qu'il se rend compte désormais que, chaque fois qu'il battra l'eau dans ces parages, il rabattra des poisons dans les filets du tsar.

Quant à la France, aux États-Unis et à l'Allemagne, leurs intérêts, aussi bien que leur attitude en Chine, ne permettent pas de les accuser, même par hypothèse, d'avoir provoqué ce soulèvement.

Restent les Chinois eux-mêmes. Est-il besoin d'accuser des malintentionnés d'avoir provoqué le soulèvement actuel, qui met en question l'ouverture même du Céleste Empire aux étrangers? Est-il besoin même d'accuser la dynastie? Les faits réfutent ces hypothèses par leur seul énoncé.

La dynastie mandchoue est si profondément impopulaire que c'est à elle seule et à ses seuls moyens d'action personnels que les Japonais ont eu affaire en 1894 et 1895. La masse chinoise n'a pas eu un frémissement. A Singapore, à Hong-Kong, à Changhaï, des Chinois du Sud ont déclaré qu'ils applaudissaient aux triomphes japonais, parce qu'ils pouvaient les aider à renverser les Mandchoux.

Rituellement, l'empereur Kouang Hsou, est considéré par les Chinois comme un usurpateur. Voici pourquoi:

Quand, en 1875, mourut l'empereur Tung Chih, fils de l'empereur Hsien Feng, qui avait fui devant nos soldats lors de la prise de Pékin en 1861, il ne laissait pas de descendant, encore que sa veuve fût sur le point de devenir mère.

Il avait abandonné le pouvoir à la femme de son père, l'impératrice du Palais de l'Est, et à une autre femme, Tsou Hsi, qu'il avait, lui-même, nommée impératrice du Palais de l'Ouest. Fait rare: ces deux souveraines, également ambitieuses, s'accordaient parfaitement.

Pour prolonger leur domination, elles n'attendirent pas la naissance de l'enfant posthume de Tung Chih. Une sœur de Tsou Hsi était mariée au prince Chun, frère cadet du prince Kung, qui lui-même était le cadet du feu empereur Hsien Feng. Elle avait plusieurs enfants. Les deux douairières choisirent le plus jeune, Tsaitien.

Puis, moyennant le don du poste de premier ministre au prince Kung et la promesse de sa survivance au prince Chun, malgré la violation formelle de la loi confucianiste qui défend cette subordination de l'oncle et du père au neveu et au fils, après une formalité légale qui créa Tsaitien le fils adoptif de Hsien Feng, cet enfant, né en 1871, fut proclamé empereur et reçut le nom impérial de Kouang Hsou (*Glorieuse Continuité*).

Les deux impératrices, nommées régentes, produisirent ensuite un acte par lequel Tung Chih avait désigné Tsaitien pour son héritier, et firent disparaître, sans autre forme de procès, la jeune veuve de Tung Chih.

Kouang Hsou appartient donc à la même génération familiale que son prédécesseur. D'après les principes chinois, ce seul fait le rendait inhabile à lui succéder et le constituait coupable d'un sacrilège quand il offrait à ses mânes le sacrifice rituel. Un des conseillers, nommé Wu-Kotu, se tua dans l'enceinte des tombeaux de la dynastie, pour protester contre ce scandale et le signaler. Il y réussit car le collège des Rites, qui tient à jour l'histoire officielle des empereurs, décida que le nom de Kouang Hsou en serait considéré comme inexistant.

Un nouvel abus du formalisme n'a pas consolidé cet édifice branlant, quand l'impératrice Tsou Hsi, restée seule maîtresse du pouvoir depuis la mort de sa complice Hsien Feng, en 1881, a donné naguère un héritier présomptif à l'infortuné Kouang Hsou, dont une existence cloîtrée active l'œuvre de la phthisie.

V. DE LAQUERIE.

décérépit?... Il m'a joué un tour pendable!

—Hélas! madame, fit M. Ritt, en se tournant vers la veuve dont tout le monde savait la coquetterie et l'obstination à vouloir passer pour très jeune, hélas! c'est donc la seconde fois que j'ai le malheur de vous être désagréable?

—Comment cela? interrogea étourdiment la dame offensée.

—Eh oui!... Vous devez vous rappeler, que lors de votre première communion, à Saint-Philippe, la cérémonie fut troublée par les vagissements forcés d'un nouveau-né que l'on y baptisait en même temps...

—Mais je ne vois pas...

—Eh bien, madame, fit M. Ritt avec son plus perfide sourire, ce nouveau-né mal appris, c'était moi!

On ne peut pas dire plus perfidement à une dame qu'elle a douze ans de plus que vous!

UN ORIGINAL

Le patron.—Comment employez-vous votre demi-congé du samedi?

L'employé.—Je passe très agréablement mon temps à imaginer où j'irais et ce que je ferais si j'avais un congé entier.

DISTINGUO

X.—Les Chinois ont horreur des chemins de fer et des tramways...

XX.—On peut se méfier des tramways sans être Chinois: ainsi, moi, tenez, l'autre jour...

ÇA S'ANNONCE MAL

Paul.—Je demanderai demain par téléphone votre main à votre père, Sarah.—Dans ce cas veuillez lui parler quand il sera à son bureau. Nous avons si souvent besoin de notre téléphone de la maison, que ce serait un grand ennui pour nous d'en être privés pendant le temps qu'il faudrait pour le réparer.

UNE RARETÉ

Gutien.—Fabien est un drôle de type!

Damien.—Comment cela?

Gutien.—Raconte-lui n'importe quelle chose, cela ne lui rappelle jamais rien.

CONFIDENCES

Lui.—J'en ai eu de tout mon raide, hier soir, à m'empêcher de vous embrasser.

Elle.—Et moi je me suis retenue à deux mains pour ne pas vous dire que vous ne le pourriez point.

BANG!

La mère.—Lili, qu'as-tu à tant bavarder?

Lili.—On joue au ménage et c'est moi qui fais toi.

NATURELLEMENT

Elle.—Si une femme vous demandait quel âge vous pensez qu'elle a, que diriez-vous?

Lui.—Un mensonge, naturellement.

PREUVE DOCUMENTAIRE



—Voyons, Justin, vous me dites qu'ils pleut et il fait un temps superbe.  
—Monsieur fait erreur, le journal d'hier soir a dit qu'il pleuvrait.

\$\$\$ à \$\$\$\$\$\$

Tout garçon ou fillette peut facilement gagner de \$3.00 à \$5.00 chaque semaine en vendant nos marchandises. On en a besoin dans chaque maison, magasin et manufacture.

ECHANTILLONS valant \$5.00 envoyés GRATUITEMENT à tous ceux qui en feront la demande cette semaine.

BOWELL & BURY, 85 RUE ST-JACQUES, MONTREAL



RÉVÉRIE.

OBÉISSANCE A LA LOI



Le gardien.—Vous ne savez donc pas qu'il est interdit de marcher sur le gazon !  
L'homme serpent du nouveau cirque.—Qu'est-ce qui vous prend ? Je ne marche pas, je rampe.

L'AIGUIÈRE

Emerçant du velours alangui d'un coussin,  
Dans l'ombreux vestibule où le jonc filtre à peine,  
La vieille aiguïère turque et son large bassin  
S'érigent dans leur grâce élégante et sereine.

Du col étroit et fier, courbé comme à dessin,  
On dirait que s'exhale une invisible haleine ;  
Les flammes sont niellées d'un somptueux dessin  
Et le port est d'un cygne aux pieds blancs d'une reine.

Une eau fraîche, mêlée aux fleurs de l'oranger,  
Dort en silence au creux du beau vase léger,  
Vrai chef-d'œuvre d'orfèvre, où nul défaut ne blesse,

Et c'est un tableau rare, étrange et gracieux,  
Que cette aiguïère d'or, aux airs pleins de noblesse,  
Qui porte sa beauté comme un bien précieux !

VICTOR PITRÉ.

UNE INVOCATION D'ORATEUR

Quand le dîner fut terminé et que les doigts eurent tous fait trespette au fond des jolis petits bassins en cuivre repoussé où, dans une eau délicieusement tiède, nageait un rond de citron, on se leva et l'on passa, par couples, au salon.

Arrivés dans le salon, les couples se quittèrent le bras, et selon l'usage, se saluèrent profondément comme enchantés de se séparer enfin.

Les femmes, qui pendant le repas avaient dû partager avec les hommes la conversation, se précipitèrent sur les fauteuils et les divans disposés en cercle afin de rattraper le temps perdu. Les hommes, le visage rougi par la digestion laborieuse, passèrent dans le fumoir, pressés de fumer et de parler politique.

Chacun s'installa sur un bon siège mou avec sa tasse de café un petit verre de liqueur et un cendrier, à portée de la main. On entendit bientôt le bruit de pompe de l'allumage des cigares et comme d'une usine dont tous les fourneaux s'allumeraient à la fois, de toutes les bouches, comme d'autant de cheminées, la fumée s'échappa bientôt en volutes épaisses ou en minces filets, selon les manies des lèvres.

Alors on causa ; si toutefois le mot causer convient pour désigner un échange de propos vagues, presque toujours grossiers, coupés de gros rires forcés.

Visiblement, l'estomac, démesurément gonflé, refoulait même le cerveau et il me sembla que je venais de dîner chez des boas où chacun avait mangé sa couverture de laine.

Bientôt même, les moins engourdis, gagnés par la léthargie, renoncèrent à exprimer difficilement des idées qu'ils n'avaient pas et la production de la fumée s'accéléra sensiblement.

Soul, un petit homme sec, qui avait refusé de tous les plats, n'avait bu que de l'eau et se contentait à présent de mâchonner une cigarette de camphre paraissait avoir conservé toute sa lucidité, et comme le dernier effort de la conversation agonisante avait été pour les vocations irrésistibles qui poussent les hommes vers telle ou telle carrière, il parla en ces termes au milieu de silence de huit locomotives sous pression :

—“ Quoi de plus triste que les vocations contrariées ? Quand on pense que cette homme eût peut-être fait un mathématicien remarquable, un industriel riche, un article fameux, si le mauvais vouloir de sa famille, le hasard, une question de fortune, de mariage, de santé, ne l'avait détourné d'un bonheur auquel le vouait un bon do naturo !

Moi qui vous parle, je suis témoin chaque jour d'un fait de ce genre, le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer, et c'est le chagrin de ma vie d'être impuissant à y porter remède.

Il s'agit d'un de mes élèves qui est bien le garçon le plus intelligent et le plus érudit que l'on puisse rêver. Ce garçon est né orateur, mais orateur dans tout ce que ce terme exprime de beau et de puissant. Il a, non seulement la facilité inouïe d'improvisation, qui ne s'acquiert par aucun exercice, mais il possède au plus haut point, la solidité de pensée, la richesse d'imagination, l'abondance des images, l'originalité dans la phraséologie, il a des trouvailles heureuses, des hardiesses qui étonnent. Ce n'est pas un charmant discuteur de riens, c'est un orateur qui, à l'exemple des Démosthène, des Cicéron, des Bossuet, des Mirabeau, met une forme admirable au service d'une pensée supérieure !

Ajoutez à cela toutes les qualités physiques qui font de l'orateur véritable le maître des foules, que ce soit un prédicateur ou bien un tribun. Il est de belle taille. Son masque respire l'énergie indomptable, ses yeux savent tour à tour trahir la colère ou révéler la douceur et quand son front, par un geste brusque, se dégage de ses beaux cheveux bouclés on croirait voir un lion superbe secouant sa crinière !...

Je ne pense pas que l'antiquité ni les temps modernes aient jamais connu type plus superbe de l'orateur et sans doute il se passera bien longtemps avant que la nature n'en réalise un semblable !...”

Le petit homme sec avait mis dans l'éloge de son élève tant de chaleur et tant d'enthousiasme, que je me sentis tout à coup très désireux d'en savoir plus long sur ce phénomène :

—Mais enfin, monsieur, si vraiment votre élève est l'orateur que vous dites, il est appelé à révolutionner le monde ?

—Hélas ! non ! me répondit tristement le petit monsieur sec.

—Mais pourquoi ça ? insistai-je.

—Pourquoi ?... Parce qu'il est muet !

On avait oublié de me dire, en me le présentant, que le petit monsieur sec était professeur dans une institution de sourds-muets.

MIGUEL ZAMACOIS.

RUE CRAIG

L'acheteur.—Pouvez-vous m'expliquer comment vous pouvez me vendre pour \$3.25 un habillement que vous dites vous coûte \$21.50 ?

Le juif.—Il y a déjà longtemps la commission du travail m'a posé la même question et savez-vous ce que j'ai répondu ?

L'acheteur.—Non.

Le juif.—Que c'était de mes affaires à moi tout seul.

A PROPOS DE RUE

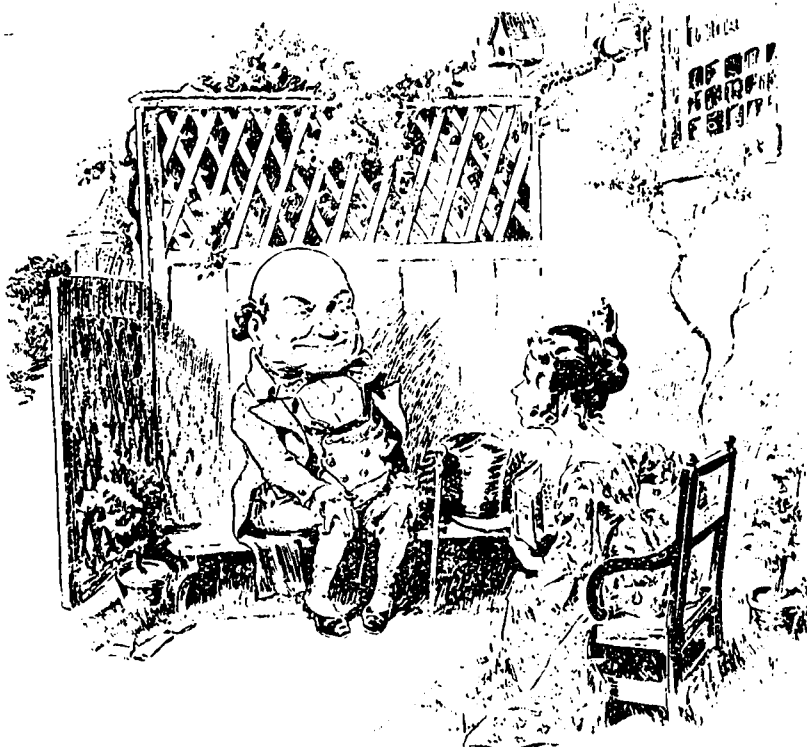
La femme.—Le Dr Tumouche suit le convoi !

La fille.—C'est un consciencieux : il livre l'ouvrage lui-même.

CHEZ LE CHIRURGIEN

—Un peu de patience, mon ami. Nous allons d'abord vous extirper ce vilain cor, ensuite nous vous couperons la jambe.

RIEN QUE CELA



Le vieux beau.—Les jeunes filles ne devraient pas s'attendre à avoir pour amoureux des types comme en décrivent les romans. Peu d'hommes sont des héros de ce genre.

Ella.—Je ne demande pas un héros de roman, mais seulement un homme jeune, beau, brave, noble et généreux.

# BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infallibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

## POUR TOUX ET RHUMES

**Le Menthol Cough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infallible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

## CONTRE LA DYSPEPSIE

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infallible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

## POUR LES FEMMES PALES

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

## LA CONSOMPTION

**Menthol Lung Regulator**. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

## DOULEURS DE REINS ET DU DOS

**L'Emplâtre du Dr Pico**. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

## MAUX DE TÊTE

**Les Pilules O. T. O., Headache Pills**. Elles sont infallibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

**Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.**  
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

Quand le globe est menacé d'une catastrophe, on est averti par des commotions latentes; on a peur, on écoute pendant la nuit, on reste les yeux attachés sur le ciel, sans savoir ce que l'on a et ce qui va arriver.

L'incapacité est un mauvais excuse; l'ambition dont on n'a pas les talents est un crime.

## LE RHUMATISME

**La Rhumatine lectrique de Rho**. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infallible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

## LE PLUS PUISSANT TONIQUE

**Huile de Foie de Morue Composée de Boire**. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

## CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

**Les Dragées Purgatives**, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

## INDISPENSABLE AUX ENFANTS

**Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol**. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Malheur à moi qui ne puis vieillir et qui vieillis toujours.

A L'ÉCOLE

L'instituteur: Pourquoi l'eau des rivières et des lacs est-elle si basse en été?

Un père: C'est parce que les poissons ont tellement soif qu'ils absorbent toute l'eau!



## Poils Follets

Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.



**Mme GEO. TUCKER**, Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

La ville de Kos, chef-lieu de l'île du du même nom, sur la côte de l'Asie-Mineure, appartient à la Turquie, mais est habitée, comme tout l'Archipel, presque exclusivement par des Grecs, et possède un arbre que l'on peut bien considérer comme le plus vieux du monde. C'est un platane à l'ombre duquel Hippocrate, le créateur de la médecine, donnait des leçons à ses premiers disciples. Et comme il paraît que l'arbre était déjà vieux à cette époque, on ne peut pas lui attribuer un âge moindre de 2,500 ans. Le tronc a une circonférence de feuilles à chaque printemps, mais l'on a dû construire des piliers de briques pour étayer les deux plus grosses branches.

Les oranges font éclore les insectes.

**Jeunes** Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.  
**Epouses**  
The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

**Phosphatine de Wood.**  
Le Grand Remède Anglais  
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guérissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.  
The Wood Company, Windsor, Ont.  
B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Le duc de Westminster, qui vient de mourir, était l'un des hommes les plus riches de l'Angleterre. Sa galerie de tableaux et son écurie de courses étaient fameuses. Il a légué à l'Etat les plus belles œuvres de sa galerie. Son père avait moins de goût, car ce fut lui qui fit encadrer, en guise de pendant à un Rembrandt, un billet de banque très rare, de 40,000 guinées, c'est-à-dire un million de francs.

## UN FAVORI

Le Baume Rhumal est le remède favori des mères de famille. 104

## DEVINETTE



En allant chercher du lait dans une ferme, la famille Dupéard voit venir à elle un chien menaçant. Où est le fermier?



## GAGNEZ

Cette magnifique horloge de mantel de cheminée, en vendant seulement que vingt magnifiques plaques de fantaisie à 15c. chacune. Envoyez-nous vos enveloppes et les plaques, lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franc par la poste, cette magnifique horloge en bronze doré, 5 x 3 pouces, pourvu de mouvements Américains de qualité supérieure, parfaitement garantie. C'est un ornement très attrayant et des plus utiles.  
GEMTES CO., Boite 124 Toronto, Can.

## Préparation merveilleuse!

**La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin**

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engorgures, Cors aux pieds.  
Vrai Médicament de Famille.  
50c la boîte, 10c extra par la poste.

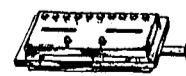
CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.

La Mort, dans sa grande revue, n'oublie personne.

Une faiblesse naturelle au gens supérieurs et aux petites gens, lorsqu'ils ont commis une faute, est de la vouloir faire passer pour l'œuvre du génie, pour une vaste combinaison que le vulgaire ne peut comprendre; l'orgueil dit ces choses-là, et la sottise les croit.

Il suffit de vivre pour retrouver les débris d'un siècle jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle.

Après et avant les révolutions, la société paraît tranquille; les hommes et les empires sommeillent à deux pas de l'abîme où ils vont tomber.



**GRATIS** Aux personnes qui voudront acheter 2 douzaines de plumes en verre à 10 cts. chacune. Ces merveilleuses plumes de verre d'un seul morceau avec porte-plume de couleur et pointe cannelée. Elles sont aussi légères qu'une plume ne s'usent jamais, écrivent une page entière sans que vous ayez besoin de tremper la plume une seconde fois. Envoyez et nous vous enverrons les plumes par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la poste, ce splendide harmonica-clef avec boîte et embouchure complètement nichelées, 10 cts de solo, 2 cts de basse, 3 octaves complètes, facile à apprendre, pas besoin de professeur, sans doute et puissant.

TOLEDO PEN COMPANY, Boite 124 Toronto, Ontario.

# Oh! femme,

Pourquoi continuer d'acheter chaque année un nouveau chapeau de paille quand un article comme le "Maypole Polish" pour Chapeau de Paille remettra votre ancien chapeau de paille aussi bon qu'un neuf. Tout ce que cela coûtera, c'est 10 cents et dix minutes de votre temps. Rapide, facile, certain dans les agréables résultats qu'il produit. Si votre fournisseur ne l'a pas, envoyez l'argent directement aux Agents Canadiens en spécifiant la couleur que vous désirez.

ARTHUR P. TIPPET & CO., Agents.  
8 Place Royale, MONTREAL. 23 rue Scott, TORONTO.

Rien n'est triste comme de relire vers la fin de ses jours ce que l'on a écrit dans sa jeunesse; tout ce qui était au présent se trouve au passé.

\*\*

Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe de qui, pourvu que ce soit un puissant du jour.

## "International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisso Montréal tous les jours à 9 00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisso à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.



### Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, efficace. Mesdames, demandez à votre pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés par réception au prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.  
ET Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Pour chacun de nous, il est un moment critique; bien ou mal choisi, il décide de notre avenir.

## Les Cultivateurs

Devrait-il savoir que le Soda à Pâte DWIGHT'S, Cow BRAND, est non seulement le meilleur des sodas, mais aussi que

### C'est un Remède

Il guérit chez les chevaux les crampes, empêche leurs épaules d'enfler sous le collier, empêche le choléra chez les cochons et les volailles.

LIVRET plein de recettes, aussi utiles au cultivateur qu'à sa femme, gratis sur demande.



JOHN DWIGHT & COE

84 Rue Yonge, TORONTO

C'est de préférence dans les petites choses que l'opposition se donne carrière, au sein des corps délibérants.

\*\*

Les hommes aiment ce qui est spectacle, surtout la mort, quand cette mort est celle d'un grand.



**CACNEZ** Ce concentré d'un parfum de violettes de France est le plus pur et le plus délicat de son genre. Il est vendu en un flacon de 10 centimes et en un flacon de 25 centimes. Les parfums de France sont les seuls qui valent la peine d'être connus. Envoyez-nous, par la poste, la somme de 10 centimes et nous vous enverrons votre flacon de 10 centimes. Envoyez-nous, par la poste, la somme de 25 centimes et nous vous enverrons votre flacon de 25 centimes. GEM FEN CO., Inc., 125 Boulevard St. Louis, St. Louis, Mo.

### ARGUMENTATION IN EXTREMIS



Toto — Ne montez pas, monsieur l'Ours, ne vous donnez pas ce mal. Tout ce raisin est sûr comme du vinaigre. Demandez au renard, là-bas.

**BILLARDS**  
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.  
Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool," de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis." La célèbre bande rapide "Monarch," la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.  
Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur au, laise ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à  
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.,  
88, Rue King ouest, Toronto.

Que de fois on passe dans la vie à côté de ce qui en ferait le charme, comme le navigateur franchit les eaux d'une terre aimée du ciel, qu'il n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de voile.

En France, l'oubli ne se fait pas attendre.

### RIEN A NÉGLIGER

Souvent les maladies les plus graves résultent de petites affections négligées. Le rhume le plus enduré doit être soigné par le *Baume Rhumal*.

### DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES, En employant le POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.  
JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

# Prix d'Aout Pour Ecouler

Beaucoup de lignes de beaux Meubles étaient marquées à très bas prix pour notre Vente de Juillet. La plupart ont été vendues rapidement, mais il nous en reste quelques-unes que nous avons réduites encore, afin de les écouler pour créer de l'espace pour le stock d'automne.

Nous sommes toujours heureux de montrer nos marchandises.

## Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG. 2442 RUE STE-CATHERINE.



**GRATIS** Cette magnifique bagne ornez d'opales dans une belle boîte doublée de velours avec personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose et la Violette et à l'Heliotrope à 10c, chacun. Ce parfum est fait d'un merveilleux métal, Galathea, qui ressemble à la Forêt et qui ne change jamais. Elle est ornée de splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez reçu envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bagne et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, S. Toronto.

Ce qui est vil n'a pas le pouvoir d'avilir; l'honneur seul peut infliger le déshonneur.

Les relations mondaines émoussent la critique et en font peu à peu une partie de la politesse.

Il y aurait donc un charme dans la mauvaise humeur; on domine plus par ses défauts que par ses qualités.

L'estomac est la conscience du corps.

Les souvenirs vieillissent et s'effacent comme les espérances.

# 10c 402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles:

## LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

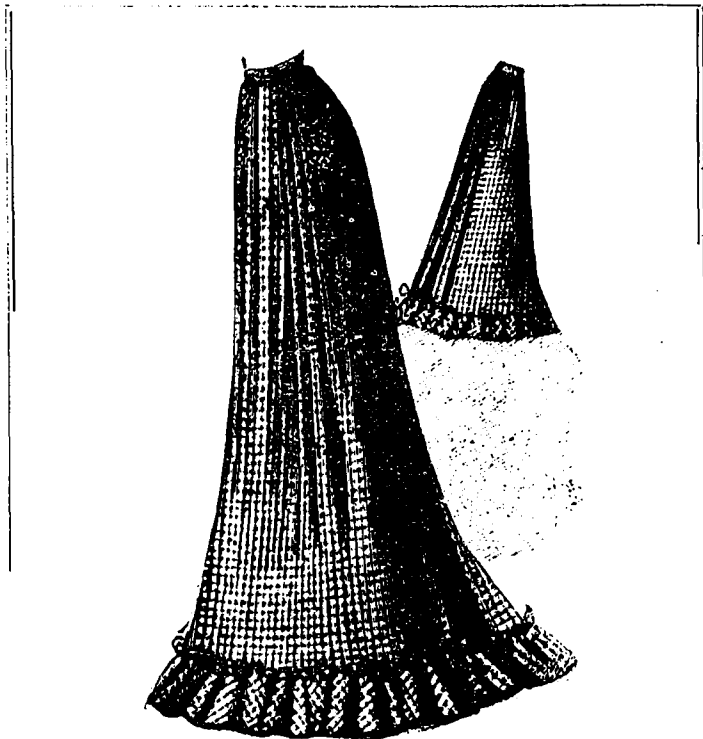
Prix, au bureau:

**10c**

Par la poste: 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

## MODES PARISIENNES



JUPE MARGUERITE en tissu pure laine à damiers noir et blanc, marine et blanc, doublée d'alpaga et garnie d'un volant froncé; le haut est à fronces tout le tour, mais peut aussi se faire plat derrière, fronces ou pli rond.

La Mode ci-dessus est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

## Cimetière de Constantinople

M. Augé a donné cette description d'un cimetière turc à Constantinople :  
 "A notre gauche s'étend un immense cimetière; c'est une seconde ville, mais celle-ci sombre, silencieuse. Les cyprès l'enveloppent, formant une forêt ininterrompue. Le cyprès n'est pas ici un arbre chétif, malingre, ainsi que celui qui végète dans nos cimetières. Il veut un ciel élément, une température tiède, aussi ne prospère-t-il que dans les régions méditerranéennes. Les cyprès de Constantinople l'emportent en nombre, en force, en beauté même sur ceux de Rome. En grandissant, ils écartent un peu du tronc leurs branches, sans pourtant altérer sensiblement leur forme pyramidale. Le tronc grisâtre, que ni mousse, ni lichen ne tache, jaillit avec une fierté superbe, et la ramure noire s'enlève vigoureusement sur l'azur éblouissant du ciel. Les cyprès se touchent sans jamais s'entrelacer. Futaino grandiose et sévère, la lumière n'y peut darder que d'obliques rayons. Les tombes sont là, sous ce couvert, confondant au sein de la même solitude et du même silence plusieurs siècles ensevelis. Ce sont des stèles, ou plutôt des pieux de marbre fichés en terre, les uns coiffés du turban vert, les autres du fez rouge, d'autres encore couronnés d'un bouquet de fleurs, et détachant sur un fond bleu les lettres d'or d'une inscription. Quelques stèles décapitées marquent les sépultures des Janissaires. En effet, le sultan Mahmoud poursuivit jusque dans la mort cette milice redoutable et non sans peine anéantie. Ne pouvant frapper ceux qui n'étaient plus, il infligea du moins à leurs tombes le châtement que vivants encore ils avaient encouru.

Les cadavres, selon l'incurie musulmane, ne sont pas inhumés bien profondément; aussi voit-on parfois aux talus que les pluies ravinent, apparaître des ossements. Sinistres et l'œil louche, les chiens vont les flairer. Les passants sont rares, le lieu est le plus souvent désert et d'autant plus imposant. Les colombes échangent dans les cyprès leurs roucoulements tristes et doux, et souvent l'arbre commença par une tombe et se termine par un nid.

Stèles et dalles mal assujetties dans le sol ont fléchi et pendent hors d'aplomb. Elles se perdent, se multiplient à l'infini lugubrement sous les ombres éternelles qui les enveloppent, et l'on dirait qu'elles mènent une ronde fantastique."

Théophile Gautier on a fait, dans *Constantinople*, une description "C'est un immense bois de cyprès couvrant un terrain montueux, coupé de larges allées et tout hérissé de cippes sur un espace de plus d'une lieue.

A côté de chaque tombe on plante un cyprès; tout arbre debout représente un mort couché, et comme dans cette terre saturée d'engrais humain, la végétation jouit d'une grande activité, et que tous les jours de nouvelles fosses se creusent, la forêt funèbre s'accroît vite en hauteur et en largeur.

On ne se fait pas une idée, dans les pays du Nord, en voyant ces maigres quenouilles qu'on y appelle des cyprès, du degré de beauté et de développement qu'acquiert, sous de plus chaudes latitudes, cet arbre ami des tombeaux, mélancolique, et qui orne les jardins aussi bien que les cimetières.

Les tombeaux turcs se composent d'une espèce de terme de marbre, ter-

miné par une boule simulant vaguement un visage humain et coiffé du turban dont les plis et la forme indiquent la qualité du défunt; quelquefois le turban est remplacé par un fez coloré; une pierre ornée d'une tige de lotus ou d'un cep de vigne, avec pampres et grappes sculptés en relief et peints, désigne les femmes. A pied de ce cippes, qui ne varie guère que par le plus ou moins de richesse de la dorure et des couleurs, s'allonge ordinairement une dalle creusée à son milieu d'un petit bassin de quelques pouces de profondeur, où les parents et les amis du mort déposent des fleurs et versent du lait ou du parfum.

Il arrive un jour que les fleurs se fanent et ne sont plus renouvelées, car il n'est pas de douleur éternelle, et la vie serait impossible sans l'oubli. L'eau de pluie remplace l'eau de rose; les petits oiseaux viennent boire les larmes du ciel à l'endroit où tombaient les larmes du cœur. Les colombes trempent leurs ailes dans cette baignoire de marbre, se sèchent en roucoulant au soleil sur le cippes voisin, et le mort, trompé, croit entendre un soupir fidèle. Rien n'est plus frais et plus gracieux que cette vie ailée gazouillant sur des tombes."

## LE DERNIER PARI

Aux États-Unis, dans un hôpital, un Yankee va voir un de ses amis, qui est malade.

—Eh bien! comment ça va-t-il?

—Mal, mon pauvre Tom, bien mal. C'est au point que le médecin a dit que, si je me retournais sur le côté gauche, je mourrais aussitôt.

—Tu veux rire?

—C'est comme je te le dis.

—Ce n'est pas possible!

—Tu ne le crois pas? Je te parie cinq dollars.

—Je le tiens!

—Eh bien! regarde.

Cela dit, le malade se retourne et meurt.

L'autre dépose les cinq dollars sur le bord du lit et s'en va.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 956.—Ce modèle est très simple. C'est la répétition comme ampleur de ce que nous avons déjà donné. Le nouveau se trouve dans la quintuple piqûre qui est reproduite sur la jupe et le collet en velours avec une bande faite avec l'étoffe de la blouse, qui ne couvre que les trois quarts de ce collet et porte la même piqûre.

1 vge  $\frac{1}{2}$ , 54 pes de largeur, suffira pour une personne de moyenne taille.

No 956 est coupé en six dimensions, de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 956.—Blouse Eton pour dames.



NO. 956 LADIES' ETON JACKET

No 944.—C'est une autre forme d'un modèle souvent conseillé ici depuis un an et qui est très bien vu. Celle-ci offre comme particularité d'être plus dessinée, plus moulée sur le devant. Au bas, à l'arrière, ce modèle offre le caractère élaboré de la jupe à pans décrite il y a quelques semaines. C'est un combiné du genre ajusté et du genre ample. Sera très portée au commencement de l'automne, confectionnée en tissu assez pesants.

3 vgs  $\frac{1}{2}$ , 53 pes de largeur, suffiront pour personnes de taille moyenne.

No 944 est coupé en sept dimensions, de 32 à 35 pes, mesure de taille.

## COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.  
 Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun.  
 Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

No 944.—Jupe circulaire.



NO. 944 LADIES' SKIRT



**GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM**

**Places d'Été**

Taux pour Touristes à partir de Montréal :

**PORTLAND ET RETOUR \$10.50**  
**OLD ORCHARD ET RETOUR \$11.00**

**SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD**

Quittent Montréal..... à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.  
Arrivent à Portland..... à 5.45 p. m. et 7.40 a. m.  
Arrivent à Old Orchard..... à 6.46 p. m. et 7.36 a. m.  
Quittent Old Orchard..... à 7.45 a. m. et 8.00 p. m.  
Quittent Portland..... à 8.15 a. m. et 8.30 a. m.  
Arrivent à Montréal..... à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

\* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

**Service de Convois Amélioré entre MONTREAL & OTTAWA**

Dép. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	14.10 p. m.	"	17.25 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	18.10 a. m.	Montréal	10.10 p. m.
"	19.00 a. m.	"	11.20 a. m.
"	14.20 p. m.	"	16.40 p. m.
"	17.09 p. m.	"	10.10 p. m.
"	18.00 a. m.	"	11.00 a. m.

§ Tous les jours excepté le dimanche. § Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

**The Ottawa River Navigation Co.**

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale

**.. MONTREAL ET OTTAWA ..**

**Excursion à CARILLON**

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

**DESCENTE DES RAPIDES.** — Prenez le train de 6 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

— J'ai déjeuné hier avec ce ministre ; il n'est pas si radical que ça : "Les socialistes, m'a-t-il dit, il faut en prendre et en lécher !"

**TEMPÉRATURE CHANGEANTE**

Les personnes délicates sont particulièrement exposées aux effets des variations de température. Un peu de *Baume Rhumal* les empêchera de tousser.

**Une Recette par Semaine**

**CONTRE LES PIQURES**

Le sel est excellent contre la piqure des abeilles, des guêpes et autres insectes. Il faut frotter l'endroit piqué avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du sel. La douleur et l'enflure disparaissent immédiatement et ne se présentent pas si tout de suite on fait usage d'eau salée.

Je hais l'esprit satirique comme étant l'esprit le plus petit, le plus commun et le plus facile de tous : bien entendu, je ne fais pas ici le procès à la haute comédie.

**LA PETITE PLUME**

Pour jouer à ce jeu, les joueurs se divisent par groupes et forment par chaque groupe un rond dans le milieu duquel se trouve un joueur muni, soit d'une petite plume ou d'un flocon de ouate ou de laine, de quelque chose de très léger qui s'envole au souffle. A un signal donné, le joueur qui est au milieu du cercle souffle sur sa petite plume dans la direction d'un des joueurs du rond ; mais si l'objet se pose sur un joueur, celui-ci doit payer un gage ; il s'empresse de soufler la plume pour qu'elle se pose sur un camarade, qui lui-même tâche de l'envoyer sur un autre, lequel aime autant que ce ne soit pas lui l'emplumé. Et chacun souffle à qui mieux mieux jusqu'à ce qu'un coup de vent soufflant plus fort que le reste enlève la plume dans les airs où chacun la regarde s'élever bouche bée.

Dans ce dernier cas, il n'y a pas de perdants et l'on recommence le jeu si l'on peut se procurer une autre plume ou un autre flocon.

Autant que possible, ne pas jouer à ce jeu quand il fait du vent. Chaque rond est indépendant l'un de l'autre et chaque groupe fait son règlement comme il l'entend.

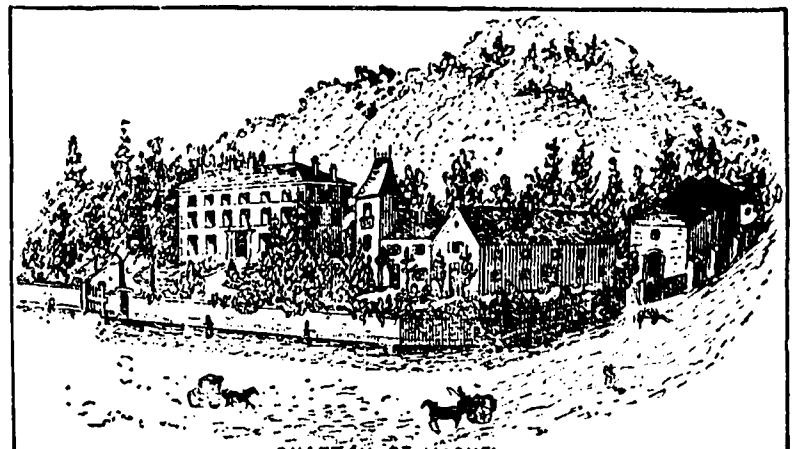
Quand les joueurs ne sont pas trop nombreux, on ne fait qu'un seul rond.

Une lacune, qu'on déplorait depuis longtemps dans le monde musical, vient d'être comblée à New-York. Une société de philharmonie féminine s'est constituée, qui ne jouera que des compositions écrites par des femmes avec un orchestre exclusivement composé de dames. Les hommes nés malins, ont trouvé jadis, moyen de se passer, en musique, du concours des femmes, et de nos jours encore, les enfants de chœur peuvent les remplacer sans désavantage trop grand. Mais les femmes n'ont pas encore trouvé moyen de fabriquer des ténors ou des basses en jupons. Il faudra donc se passer de ces genres de voix et, par conséquent, renoncer à l'idée de produire quelque chose comme la dernière partie de la Symphonie avec chœurs de Beethoven, ou la *Passion selon saint Mathieu*, de Bach. Ce sera une excuse tout prête pour les dames de New-York.

Presque tous les avares sont gens d'esprit : il faut que je sois bien bête.

**Vous Trouverez**

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 13 du SAMEDI de cette semaine.



CHATEAU ST MICHEL

1661

**Chateau St-Michel**

ancienne propriété du Comte Jean de St-Michel, située à environ trente kilomètres de Bordeaux.

Les milliers de vignes qui entourent ce chateau, poussant sur un sol excessivement ferrugineux, donnent un vin riche, généreux et contenant des propriétés éminemment toniques et reconstituantes. C'est le connu et recommandé par tous les médecins de l'univers, comme étant le plus puissant, le plus énergique des toniques stimulants pour combattre la faiblesse, la pâleur et l'anémie sous toutes ses formes.



**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell : Main 2818

Les hommes disparus jeunes sont de vigoureux voyageurs ; ils font vite une route que des hommes plus débiles achèvent à pas lents.

Propre à tout pour les autres, bon à rien pour moi : Me voilà.

Waverlay Station, la nouvelle gare d'Edimbourg, inaugurée il y a quelques temps, tient, au point de vue du développement et de la superficie des quais, le premier rang parmi les gares anglaises. Les quais sont en effet au nombre de 19, desservant 36 voies doubles et ayant près de 18,000 pied de longueur. Quatre cabines d'aiguillage de 50, 150, 180, et 200 leviers en commandent l'entrée et peuvent donner jusqu'à 800 directions différentes aux 472 trains qui arrive ou partent chaque jour de Waverlay Station. La superficie totale de cette gare monstre est de 9 hectares !

Les hommes se trompent presque toujours dans leurs intérêts, qu'ils se meuvent par sagesse ou par passion.

**LA VELOUTINE** Poudre de Riz spéciale préparée au Blamath HYGIENIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.  
Sole Dépositaire à l'Exposition Universelle de 1889.  
**CH. FAÏ**, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.  
(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

**Le Devoir d'une Mere**

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard, "LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de 10 cts. pour couvrir les frais de poste.

MAD. JULIA C. RICHARD,  
BOITE 996,  
MONTREAL.

**Le Chic, la Variété, le Bon Marché**

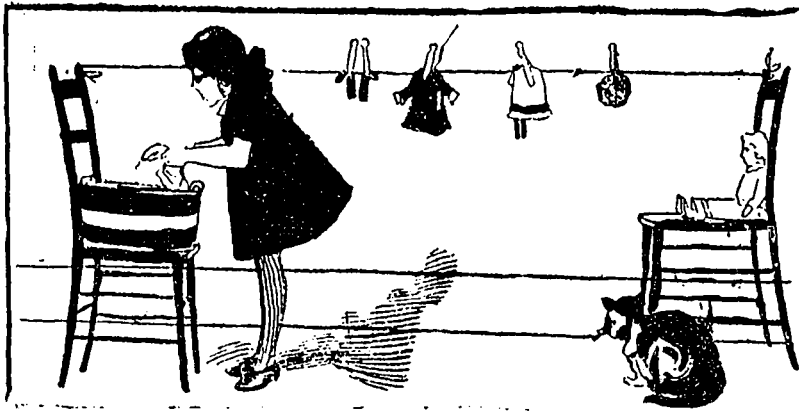
Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

**Pour arriver à toujours être bien mis** et à ne pas trop grever sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

**N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,**  
A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

**Habillements faits à 24 heures d'avis.** Tel. des Marchands 182.

## LE DOMAINE DE LILI



Grand jour de blanchissage.

## MOSAÏQUE

Une revue anglaise vient de publier un très curieux article sur le travail annuel d'une locomotive. Il y a sur les chemins de fer du Royaume-Uni actuellement 19,914 locomotives dont le parcours moyen annuel est pour chacune 30,745 kilomètres, les recettes annuelles pour une locomotive sont de \$22,860, de sorte que chaque kilomètre (3,000 pieds environ) de parcours d'une locomotive rapporte en moyenne 67 cts. Il faut déduire de ce chiffre les dépenses diverses relatives tant à la voie qu'au service de la traction, de sorte que la différence peut être estimée à 40 cts environ.

De même que l'ouvrier dans toutes les industries, la locomotive d'aujourd'hui fait moins de travail que celle d'autrefois, car les 15,924 locomotives qui existaient il y a dix ans sur les chemins du Royaume-Uni, avaient chacune un parcours moyen annuel légèrement supérieur et, contrairement à l'ouvrier, elles gagnaient alors un peu plus que maintenant.

Si nous prenons le coût d'une locomotive actuelle à \$13,500 en moyenne, nous trouvons qu'elle gagne son prix d'achat en sept mois, en ne considérant que les recettes brutes; ce serait tout autre chose si on prend les recettes nettes, déduction faite des dépenses de toute sorte.

C'est en Écosse que la locomotive paraît faire le plus de travail; en effet, on y compte une locomotive pour 2,800 m de lignes en exploitation, tandis qu'en Angleterre et dans le Pays de Galles, il y a une locomotive par 1400 m, soit le double en proportion. Bien que le produit kilométrique soit bien plus élevé qu'en Écosse, dans le rapport de 80,000 à 75,000 fr la recette annuelle est plus élevée en Écosse. Ainsi la locomotive écossaise parcourt 37,500 km et gagne \$24,200 par an, tandis que pour la machine anglaise les chiffres correspondants sont seulement 30,000 km et 113,600 fr. En Irlande, on compte une locomotive pour 6,5 km de chemins de fer. La recette brute kilométrique est de \$5,400; les machines font en moyenne un parcours annuel de 33,600 km et une recette de \$22,000.

\* \* \*

Les diverses sortes d'éponges croissent toutes à des profondeurs variant entre 10 et 510 pieds, dans les mers où la température et les autres conditions sont convenables.

La plus grande partie des éponges — et ce sont aussi celles de meilleure qualité — sont recueillies dans la Méditerranée. Les gisements principaux se trouvent au large de la Grèce et des îles turques, ainsi que des Dardanelles à la mer de Marmara, et aussi sur la côte de l'Asie Mineure, de Smyrne à Chypre.

On retrouve d'ailleurs l'éponge le long des côtes égyptiennes, et comme nous l'avons dit récemment, le long des côtes de Tripoli et de la Tunisie, jusqu'au voisinage de l'Algérie; mais, à mesure que l'on approche de la côte algérienne, les éponges deviennent plus grossières, bien que ce soit à l'Ouest de l'île de Malte que l'on trouve les plus fines.

On trouve également des éponges dans le golfe du Mexique, sur la côte de la Floride, du Mexique et de Honduras; mais ces éponges sont plus grosses et moins estimées que celles de la Méditerranée. Quant à celles qui se trouvent dans la mer Rouge, l'Océan Indien et sur les côtes australiennes, elles sont en général de qualité trop médiocre pour justifier leur extraction.

Le marché des éponges a été longtemps à Trieste; depuis, il a été transféré à Paris pour passer finalement à Londres. D'après les statistiques officielles, les importations en Angleterre ont été l'année dernière de 880,000 kilos, représentant une valeur déclarée de 5 millions et demi de francs.

L'extraction est faite par des plongeurs, ou au moyen de filets ou de harpons. Ces derniers procédés endommagent naturellement un peu les éponges.

\* \* \*

Une barque de pêche, le *Silicon*, est arrivé il y a quelques mois, à New-York après avoir croisé dans les régions polaires, rapportant qu'elle avait découvert un bateau russe de vieux modèle qui semblait abandonné et qui s'en allait à la dérive. Le capitaine et deux hommes abordèrent le bateau; ils y trouvèrent une cargaison de fourrures en parfait ordre. Le journal du bord remonte à février 1848 et porte qu'à cette date le navire était complètement bloqué par les glaces à l'été abandonné par l'équipage. Tout était en excellent état à l'inté-

rieur, les banes, les chaises, les tables, même des vêtements d'hommes; le froid intense avait tout conservé.

Le capitaine du *Silicon* a rapporté avec lui une partie de la cargaison de fourrures, qui paraît offrir une grande valeur; il a, en outre, rapporté divers autres objets parmi lesquels deux bouteilles de rhum absolument intactes, et qui, à l'heure actuelle, ont plus de cinquante ans d'existence.

OMNIBUS.

## Chronique des Amusements

LE THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Le public a accueilli avec bonheur l'ouverture de ce théâtre. On y a donné *L'anté*, ce chef d'œuvre immortel qui a fourni l'occasion à des artistes véritables de gagner les suffrages d'un public nombreux et connaisseur. MM. Meussot, Daoust et Moran et la toujours sympathique Clara d'Artigny, appuyés par des sujets d'élites également, ont donné raison à ceux qui prédisent que le Théâtre National Français est appelé à être le pied à terre des gourmets.

\* \* \*

KLONDYKE MUSIC HALL

Nous avons eu la semaine dernière qu'il était impossible d'offrir un programme supérieur à celui que nous avons publié et d'avoir à applaudir avec plus de sincérité les sympathiques artistes de ce café-concert. Nous nous sommes trompés: cette semaine a été une véritable révélation. MM. Poiré et Bleau ont prouvé que leur sac à surprises est inépuisable. Que nos lecteurs aillent cette semaine au Klondyke Music Hall: ils corroboreront notre appréciation.

\* \* \*

PARC SOHMER

Le Parc Sohmer vient de passer par une de ses meilleures semaines. Nous l'avions jusqu'à un certain point prédit. Et cela sans difficulté, quand on a devant les yeux un programme comme ceux que nous offrent toujours les directeurs de ce Parc.

\* \* \*

BAIN DE L'ILE

Samedi prochain aura lieu encore un de ces concours qui ont excité tant d'intérêt depuis le commencement de la saison. Comme le club qui contrôle ce bain a l'intention de le tenir ouvert jusqu'à la limite de la saison, nous conseillons à nos lecteurs de s'enregistrer immédiatement.

STRAPONTIN.

## UNE EXPERTE

*Hélène.*—J'aime mieux flirter que jouer au golf.

*Esther.*—Mais, petite innocente, on peut faire les deux à la fois.

## VOILA TOUT



*L'assistant.*—Le *Irish stew* a pris au fond et goûte le brûlé.  
*Le chef.*—Eh bien, tu ajouteras sur le menu: à la française.

En Corée, les gens qui ne sont pas nobles ne doivent pas se construire une habitation qui soit plus élevée qu'un premier étage. La loi ordonne aussi que toutes les habitations qui n'appartiennent pas à des membres de la famille royale, aient des portes et des fenêtres carrées.

Autres coutumes étranges: il est considéré comme inconvenant, pour un noble coréen, de parler d'argent, et pour être plus sûr que l'usage soit fidèlement observé, on n'enseigne pas les mathématiques aux enfants de cette caste. Les Coréens estiment qu'il est profondément insolent à un enfant de dire merci à ses parents, sous quelque prétexte que ce soit! Enfin, quand un enfant a reçu un soufflet, il doit immédiatement tendre l'autre joue. Si on lui donne soufflet, il est radieux, car cela signifie qu'on lui a pardonné; si on le refuse, c'est une aggravation du châtement, et... il en est désolé!

\*\*

Le Paris nouveau manqua d'histoire, et il perd l'histoire de l'ancien Paris.

\*\*

Personne ne comprend personne.

\*\*

Le mariage nous aide mieux à supporter les maux de la vie que les faveurs de la fortune.

## Theatre National Français

Premier théâtre français construit à Montréal  
Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry  
Semaine commençant le DIMANCHE 26 Août 1900

## LA GRACE DE DIEU

Dimanche, Lundi, Mardi et Mercredi.

... Les Deux Orphelines ...  
Jeudi, Vendredi, Samedi et Dimanche  
Forte Troupe. Décors magnifiques

En préparation: "Le Régiments de Champagne"  
Représentations tous les soirs.  
Matinées: Dimanche, Mardi, Jeudi et Samedi à 2 heures.

Admission: Soir, 10 cts, 20 cts et 30 cts  
Matinée, 10 cts et 25 cts

## KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.  
Ls. POIRIER, prop., D. BLEAU, gérant  
Semaine commençant LUNDI 27 Août '00

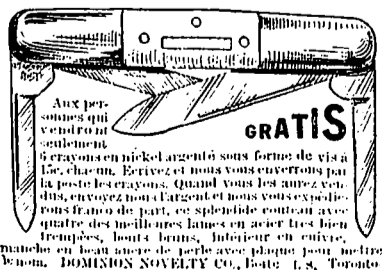
### PROGRAMME

Mlle FOSTINA... Danseuse électrique  
KELLY & BERTHA... Duetistes danseurs  
et chanteurs  
LES PARQUES... Célèbres bicyclistes  
CHARLETTES & PERRAULT... Acrobates  
DUVERNAV... Comique  
DELVILLE... Chanteur comique  
BLEAU... Chanteur comique  
CARTAL... Chanteur comique  
"CE PAUVRE BOBINET"  
Comédie en 1 Acte

Bobinet... DELVILLE  
Chapoutot... CARTAL  
Mme Chapoutot... DUVERNAV  
Prochains départs: LES JOURDAN et RITA DE SANTILLANE.  
Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

### LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX

ADMISSION - - - 5 Cents.  
Siège de loge, 25c; loge entière, \$1.



Aux personnes qui vendront seulement 5 francs en nickel argenté sous forme de visa à l'Exposition. Envoyez et nous vous enverrons par la poste les coupons. Quand vous les aurez eus, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la poste le visa. Ce splendide cadeau avec quatre des meilleures lames en acier très bien trempées, bouts lustrés, intérieur en cuivre, manche en bois avec perle avec plaque pour la date. Wm. DOMINION SOUVENIR CO., Bât. 1-5, Toronto

## Quand Vous Etiez Enfant

et qu'il vous fallait un apéritif, on vous l'administrait ordinairement sous la forme de sels d'Epsom causant des coliques, ou d'huile de Castor donnant des Nausées.

Maintenant, quand vous avez besoin d'un apéritif vous le préférez sous une forme douce et agréable au goût comme le

## Abbey's Effervescent Salt.

Les enfants devraient être traités avec égard; Abbey's Effervescent Salt est à la fois, doux, efficace et agréable au goût; il est très aimé des jeunes et des vieux.

Il est uniforme et recommandable, fait par des chimistes experts d'après la véritable formule anglaise, et possède toutes les bonnes qualités qui devraient se trouver dans un apéritif et un digestif anti-acide.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.



## GRATIS

Nous offrons gratuitement cette bonne montre plaquée en nickel avec mouvement Américain et à remontoir aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de paquets de délicieux parfums de rose, de violette et d'héliotrope à 10 cents le paquet. Envoyez et nous vous expédierons par la poste la montre. Quand vous l'aurez eue, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co. Bât. 1-5, Toronto, Canada.

Le plus riche bébé d'Amérique: On télégraphie de Newport aux journaux américains que deux testaments viennent d'être signés par les frères Brown qui font, d'un enfant de onze semaines, le petit John-Nicolas Bronw, le plus riche bébé de l'Amérique. L'heureux *kid* devient l'héritier de deux domaines qui valent chacun un million deux cent mille dollars. Évidemment, une fortune de plus de douze millions de francs n'a rien d'inouï, en Amérique, et il en existe dans ce pays de beaucoup plus considérables. Seulement, aucune de ces fortunes n'a pour propriétaire présomptif une petite créature qui vit depuis 77 jours seulement. Ce petit citoyen est né avec, dans la bouche, une fameuse "cuiller d'argent", comme disent les Américains.

\*\*

### LE GÉNIE DES AFFAIRES

La scène se passe à l'Exposition, à la section algérienne. Une de nos plus célèbres "conscieurs" en journalisme s'y promène, saluée au passage par de nombreux amis. L'un d'eux est abordé par un jeune marchand, coiffé du fez:

—Tu sais le nom de cette dame, Monsieur?

—Oui, c'est Madame S...

—Merci.

Le jeune marchand court à la visiteuse, et, avec un sourire humble et admiratif:

—Bonjour, Madame S..., fait-il.

La dame, stupéfaite, se met à rire:

—Qui t'a dit mon nom?

Et le petit marchand, du ton le plus pénétré:

—Personne... C'est Allah qui me l'a inspiré.

Alors, Mme S..., un peu troublée, entra chez le petit marchand et lui acheta un tapis authentique.

\*\*

Le ciel nous jette où il veut.

### PENSÉES ÉPARSES

Tout est usé aujourd'hui, même le malheur.

\*\*

L'aiguille ne revient point à l'heure qu'on voudrait ramener.

\*\*

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours.

\*\*

L'art doit être un organe moral de la vie humaine.

\*\*

Toutes les royautés sont mortes avec la royauté française.

\*\*

Rien n'est grand aujourd'hui, parce que rien n'est haut.

## Poirier, Bessette & Cie

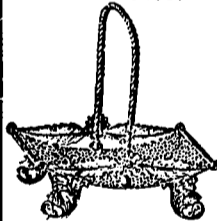
### IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

TEL. BELL 1387



## ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.

## Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos . . . . .

## MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquons les meubles gratuits aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

### NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTREAL.

## FAGOT ET FAGOT



X.XX. — Pardon, monsieur, y a-t-il un autre artiste dans cet édifice ?  
L'inquillon. — Bien, c'est une question d'opinion. Il y a un autre individu qui fait de la peinture.

## LES AMOUREUX

*Il monte au parfum des jardins ombreux,  
Des jardins troublants où dans les allées  
L'herbe folle croit, des vents languoureux,  
Passant sur le bois, viennent des vallées.*

*Et plus bas encor, là près des saules  
Où le vent fraîchit, s'en viennent, heureux,  
Les deux amoureux, leurs lèvres collées,  
Qui cherchaient une âme au bord de leurs yeux.*

*Et l'on croit ouïr des chansons aïeées,  
Mais ce sont les coeurs des beaux amoureux  
Qui chantent, ravis, aux nuits étoilées  
Le charme divin d'être seul à deux.*

M. D'ARTEL.

## DEUX AMIS

L'un était tristo et l'autre gai. Ils s'aimaient depuis l'enfance et l'enfance et jamais ne s'étaient séparés. Ils habitaient la même maison, prenaient leurs repas à la même table, se donnaient le bras, dans les rues.

La divergence de leurs caractères ne nuisait point à leur intimité jalousement close. Elle l'expliquait même et tendait plutôt à la favoriser. Toujours d'accord, ils se fussent ennuyés, ne trouvant bientôt plus rien à se dire. La lassitude de l'un se fût accrue de celle de l'autre. Divisés par leurs convictions et leurs tempéraments, tout, au contraire, devenait entre eux matière à discussion intéressante.

Le pessimisme de l'un s'accoutumait, d'ailleurs, aisément de l'optimisme de l'autre. Doucement, sans aigreur, ils dissertaient tout le jour sur leurs différentes conceptions de l'univers.

Jean, qui était toujours gai, disait à Jacques, qui était toujours tristo :

— Jacques, tu as tort. La sagesse ordonne d'accepter le monde comme il est, sans s'indigner des choses que nous ne pouvons changer. Efforce-toi de rire ; lis Rabelais. Il t'enseignera une des plus grandes vérités qui aient été dites, à savoir que rire est le propre de l'homme. — L'existence, à tout prendre, vaut d'être vécue pour elle-même. Le bonheur est partout ; il est dans l'air qu'on respire, dans la lumière qu'on voit et bien souvent dans notre ignorance même. Nous allons parfois chercher bien loin, quand nous n'avons qu'à nous baisser pour le prendre. Les infirmes, les paralytiques, les aveugles mêmes, demandent à vivre encore. Toi, tu es jeune, riche, en bonne santé, et tu te plains ! C'est que tu t'es habitué à ne voir de toute chose que le côté tragique ou attristant. Moi, au contraire, je trouve en presque tout et jusque dans l'ironie de certaines destinées, des sujets de gaieté. Ce qui te semble monstrueux m'apparaît simplement ridicule.

Pour quo le bien puisse être ici-bas, il faut que le mal y soit aussi, et je pense qu'il convient, malgré tout, d'avoir des hommes une assez bonne opinion. Allons, quitte cet air soucieux. Regarde cette femme... est-elle drôle !

— La joie ne se commande pas, répliquait Jacques. Votre tournure d'esprit, vos jeux de mots, vos calembours m'affligent ; votre gaieté systématique m'est odieuse. L'homme est l'animal le plus sot parce qu'il rit. Comment peut-on rire, alors que pèse sur nous l'épouvante de la mort ? Quelle consolation, d'ailleurs, contre l'injustice du sort et l'égoïsme des hommes ! Votre scepticisme n'est que de l'inconscience, et vous me faites pitié. Tout te paraît drôle, et moi, de quelque côté que je me tourne, j'aperçois la souffrance, le deuil et la misère. Le ridicule même comporte sa tristesse. Tu t'amuses de tout parce que tu ne vois que les faits, sans réfléchir à leurs conséquences. Cet individu tombe, tu ris, et peut-être vient-il de se casser un membre... A ton tour, jette les yeux autour de

toi. Regarde ce corbillard qui passe ; considère tout le vice et toute la douleur qui s'étale devant nous : ce mendiant, cet ivrogne, cette vieille infirme qui porte un lourd fardeau, ces malheureux qui balaient la rue par ce froid de décembre, ces petits employés à cent francs par mois, misère en habit noir, plus sombre et plus pitoyable encore. Et les choses elles-mêmes : ce ciel gris, ces maisons étroites, ces arbres qui frissonnent, emprisonnés dans leur cercle de fer, et, spectacle plus navrant encore, cet imbécile qui rit !... Ah ! tu trouves la vie gaie ! Est-il, cependant, un seul homme qui consentirait à renaître aux mêmes conditions qu'il a vécu ?

— Si.

— Qui donc ?

— Cet estropié qui passe.

L'infirme, interrogé, fit un signe de tête affirmatif.

— Tu vois ! s'écria Jean.

— Je constate, répondit Jacques, que cet estropié est inconscient. Mais interrogeons plutôt cette grande dame qui repose dans sa calèche.

Respectueusement, ils l'abordèrent ; ils osaient tout. Un peu surprise, d'abord, la grande dame finit par sourire. Lentement, elle aspira le parfum d'un bouquet de violettes qu'elle tenait à la main. Et, tout à coup, ses yeux se remplirent de mélancolie ; elle parut hésiter un instant, puis déclara :

— Non, je ne voudrais pas renaître.

Ainsi les deux amis triomphaient à tour de rôle.

— Tu changeras, disait l'un.

— Toi aussi, répondit l'autre.

A quelque temps de là, ils se séparèrent. Jean s'en alla dans le Nord où l'appelaient d'importantes affaires. Jacques se rendit à Vichy, car il souffrait de l'estomac.

Plusieurs années s'écoulèrent. A la longue, les amis cessèrent de correspondre, se perdirent de vue. Jacques se maria, devint père de famille, acquit cinquante mille livres de rente. Toutes les chances le favorisèrent. Un ministre le décora.

Revenu à la santé, entouré d'une très haute considération, heureux en ménage, l'amour-propre et le cœur satisfaits, il commençait à modifier sa conception de l'univers, revenait insensiblement à l'opinion philosophique de Leibnitz. Quand faisant un retour vers le passé, il se rappelait les angoisses de sa jeunesse, ses boutades misanthropiques, il partait à rire. Jean avait raison. Les hommes n'étaient point si mauvais et la vie valait la peine d'être vécue. Toutes ses tristesses de jadis lui paraissaient sans fondement ; il les attribuait à l'embarras gastrique dont il souffrait, alors.

Puis il prenait un bon cigare, s'asseyait devant son feu, et rêvait. Des oiseaux chantaient, en face, dans son jardin. Les arbres s'emplissaient de leur vacarme. Le ciel, entrevu aux travers les branches, frissonnait aux rayons obliques d'un soleil d'hiver. Il faisait vraiment bon de vivre.

Un jour que, de passage à Paris, venant de terminer une heureuse affaire, il prenait un bock sur les boulevards, l'esprit tranquille, très gai, une voix l'interpella :

— Jacques !

Il reconnut son ami Jean.

— Comme tu as changé ! lui dit-il.

— C'est que j'ai bien souffert, répondit Jean.

En quelques mots, il résuma son histoire : ruiné, endetté et seul. Mélancoliquement, il ajouta :

— Tu disais vrai, jadis ; l'existence n'est pas drôle et le monde est bien cruel.

Jacques s'efforça de consoler son ami, et tous deux se reprirent aux discussions d'autrefois ; mais les rôles étaient renversés : Jacques, maintenant, était un optimiste convaincu et Jean un pessimiste acharné. Lequel avait tort ? Tous les deux à notre avis, car il raisonnait comme si l'homme, poussière errante sur une parcelle de boue, était le centre et le but de l'univers.

PAUL BRULAT.

## DEFINITION

Quelqu'un vient d'écrire que les illusions sont les cheveux de l'âme.

## DEVINETTE



— Où est donc le patron ?

... DE ...  
**Montréal  
à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"  
35 rue St-Jacques

**Moulins à Laver et  
Tordeurs de J. A. Godin**

écourent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfactions absolues. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELLE EAST 1114

Lorsqu'on regarde ou qu'on écoute sa vie passée, on croit voir sur une mer déserte la trace d'un vaisseau qui a disparu, on croit entendre les glas d'une cloche dont on n'aperçoit point la vieille tour.

**Trois Ans...  
en Canada.**

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à **10 cts.**

EN VENTE AU

Bureau du "SAMEDI"  
35 RUE ST-JACQUES.

Jamais la justice morale—qu'on l'appelle Fatalité ou Providence, je l'appelle, moi, conséquence inévitable du mal—n'a manqué de punir les infractions à la loi morale.

A table, chez la baronne de V...  
—Une assiette de fraises, cher monsieur Boireau ? C'est excellent pour la goutte.

Boireau accepte et se versant une forte rasade de cognac :

—Et la goutte donc, baronne ? C'est encore bien plus excellent pour les fraises.

\*\*\*

La parole parlée a une puissance qui s'affaiblit dans la parole écrite.



**A l'Enfant Malade**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

**Il Faut DORMOL**

POUR ÉTAYER LE PLOIDOYER



L'avocat. — Les preuves de votre culpabilité sont trop flagrantes. Je plaiderai l'irresponsabilité, l'alcoolisme.

Le prisonnier. — C'est ça et, pendant que vous y serez, à l'aubier, faites-moi donc passer quelques verres de rhum, pour que j'leur-z-y montre comment j'sais enfler ça !

Il est pour les hommes des vérités cachées dans la profondeur du temps ; elles ne se manifestent qu'à l'aide des siècles, comme il y a des étoiles si éloignées de la terre que leur lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous.

\*\*\*

Si l'on donnait un témoignage de regret à tout ce qui tombe, il faudrait trop pleurer.



THE "BEST"  
LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, et l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR

The Modern Light

2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés.

J. A. Dumas  
Photographe

112 RUE VITRÉ

Coin St-Laurent, MONTREAL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrance provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émotions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2119, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa nécessité :

*"Cher monsieur :* — Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

*"Cher monsieur :* — Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

*"Cher monsieur :* — Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

En général, on parvient aux affaires par ce qu'on a de médiocre, et l'on y reste par ce que l'on a de supérieur.

Un honnête homme est toujours sûr d'être compris d'un honnête homme.

On peut copier les vieilles modes, mais on ne rétablit jamais les vieilles mœurs.



\$4.65 Une Montre de \$25.00

permettre de l'examiner, vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express votre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Bientôt il y a une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

# Hamacs

10 p. c. de Réduction d'ici à la fin du mois, quoiqu'ils fussent avant les meilleurs marchés de la ville.

L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

La statistique ne respecto rien. Voici ce qu'un savant et patient économiste anglais a calculé, à savoir ce que coûte à ses sujets un chef d'Etat.

C'est le sultan qui détient le record de la cherté : il grève annuellement de 60 cents la bourse de chacun de ses sujets.

Viennent ensuite : le roi des Belges et le roi de Grèce 10 ; l'empereur d'Autriche, 9 ; le roi d'Italie, 9 ; le roi de Suède, 8 ; le tsar, 7 ; l'empereur d'Allemagne, 6 ; la reine d'Angleterre, un cinquième de cent.

Quant aux présidents de Républiques, M. Mac-Kinley coûte 4 et le président de la République helvétique, un tiers de cent seulement.

Et celui de la République française ? Neuf centimes exactement, logement, nourriture, blanchissage, trains spéciaux, etc.

A Klerksdorp, dans l'Afrique Australe, il y a un singe qui, jusqu'au moment où a éclaté la guerre actuelle, remplissait les fonctions de garde-barrière et qui les reprendra sans doute aussitôt la paix conclue. Son maître, qui reçoit les appointements, s'est amusé à le dresser à manier le disque qui "bloque" la station d'Amersburg. Il surveille naturellement cet adjoint muet, mais celui-ci n'a jamais commis la moindre erreur, la moindre négligence. Quand il entend la sonnerie électrique annoncer un train, vite il ferme les barrières, puis va chercher le drapeau voulu, donne le coup de trompette et ouvre le disque. Au moment où passe la locomotive, il bondit sur le chasse boufs, se fait ainsi véhiculer gratis pendant une centaine de mètres, puis saute à terre et revient fermer le disque.

Le marteau-pilon le plus puissant du monde fonctionne à Bethléem (Pensylvanie) ; il pèse 125 tonnes. Viennent ensuite trois marteaux de 100 tonnes, dont deux en France, au Creusot et à Rive-de-Gier, et l'autre dans les ateliers de la marine italienne, à Terni. Le cinquième rang appartient au marteau de Saint-Chamond, 80 tonnes ; le sixième à celui de l'usine Krupp, en Allemagne, 60 tonnes, et le septième à celui de l'usine Obouchof, à Saint-Petersbourg, 50 tonnes. Mais tout cela n'est rien auprès des presses hydrauliques. Une presse fonctionnant avec une pression de 110 tonnes. Or, il existe à Bethléem une presse de 11,000 tonnes de pression, et à Pittsburg (tousjours en Amérique), une presse de 10,000 tonnes de pression.

La police de Londres est sur les dents. Il s'agit pour elle de découvrir un fauconnayeur d'une espèce que l'on avait encore vu nulle part. Il fabrique des pièces d'argent extrêmement bien frappées, les experts les plus fins s'y trompent au premier abord. Mais le détail plus bizarre, c'est que l'alliage qu'il emploie est rigoureusement le même que celui en usage à la Monnaie Britannique. Son bénéfice résulte de ceci qu'une pièce d'argent vaut actuellement bien moins, au point de vue du métal, que le prix qui lui est attribué en tant que monnaie. Ainsi une pièce d'un shilling, qui vaut 25 cts comme monnaie, ne vaut que 20 cts comme métal, si on la considère comme un simple disque d'argent négociable au poids et non selon le taux conventionnel fixé par la loi.

# MADAME J. E. VEZINA

### Guérie de Faiblesse Nerveuse par les Pilules Rouges

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine conseillent aux femmes nerveuses d'éviter le thé ou le café fort, les stimulants de toutes sortes, et de prendre bien régulièrement les Pilules Rouges, à la dose de deux, trois fois par jour, immédiatement après les repas ; de se coucher de bonne heure le soir et de s'inquiéter le moins possible des troubles qu'elles peuvent avoir. Elles verront que sous peu, en suivant ces directions, elles reprendront leurs forces, dormiront mieux la nuit ; leur estomac digérera mieux les vivres qu'elles prendront, et au lieu d'être faibles et languissantes, elles deviendront fortes et courageuses.

" Messieurs les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, No 274 rue St-Denis, Montréal.



" Chers Docteurs, " Lorsque je vous ai écrit, je souffrais d'une grande faiblesse nerveuse depuis très longtemps. Deux médecins m'avaient soignée, mais sans résultat. " Vos bons conseils et les Pilules Rouges me firent un grand bien et me guérirent de mes nerfs. Elles me renforcèrent très vite et tous ces mauvais symptômes, tels que le mal de reins et le mal de côtés, disparurent comme par enchantement. Aujourd'hui, je suis forte et grasse. Je dors bien la nuit. Mes nerfs ne me fatiguent plus et mes malaises sont disparus. " Dame J. E. VÉZINA, " St-Gabriel de Brandon, P.Q."

Les vraies Pilules Rouges se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules chacune et ne se vendent jamais au cent ni 25c la boîte ; elle ne sont pas non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

## Compagnie Chimique Franco-Américaine.



pour s'assurer, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et le montre vous appartient. Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

Heureux ceux sur qui l'âge fait l'effet du vin, et qui perdent la mémoire quand ils sont rassasiés de jours.

La jeunesse : un âge où les yeux brillent sans voir.

Nous prenons toujours le parti de la justice contre les gens que nous n'aimons pas.

## COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 247



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes C Allain, R Belanger, C Benoit, L A Rousseau, S Brossseau, L Cloutier, L Dagenais, W Desjardins, A Demers, A Caron, E Châtifoux, O Dufresne, H Glenny, H Larivière, G Lavigne, A Léonard, J C Paquin, A Léonard, G Piquette, Provencher, Mmes L M Archambault, D Boire, B Boucher, L Bourbonnais, A Bourgeois, A Chamberland, P Champagne, C Corbin, M Daniel, R Dubois, A Dubreuil, L Dufrosne, A Gibault, E Labbé, B Labelle, H Landry, A Lapiere, A Lapointe, A Lapointe, B Legault, B Maysenholder, A Malone, A Millette, G Moreau, A Parmentier, D Plante, B Poirier, E Sénécal, E Sharing, A St-Onge, L Vallée, A Vandenberghe, L Verreault, A Villener, MM G Baritau, J A Bariteau, E Boulé, J Briss, N Chayer, C Cholette, O Cholette, G Crovier, E Clerck, G Daoust, J H Demers, P Dufrosne, A Fines, R Fournier, H A Gauthier, W Granger, A Gratton, L Gravel, J F Jetté, G Landry, R Lanthier, R Lefebvre, P Lemieux, G Letarte, L A Olivier, A Pageau, T Perron, A Plouf, E Poisson, H Prieur, J Ramallo, L J B Senez, J Verreault, W E Waters (Montréal), Q, Mlle M Jetté (Acton Vale), Q, M E Bréard Laroche (Coin Bougie, Jacques Cartier), Q, Mlle G Nadeau (Black Lake, Mégantic), Q, Mme Manny, M E Lefebvre (Beauharnois), Q, A Fortier (Berthier, en bas), Q, R Guy (Buckingham), Q, Mlle P Chuslan (Côteau Station), Q, Mlle M J Bellisle (Coaticook), Q, J Coëan (Deschambault), Q, M Lovéque (DeLorimier), Q, Mlle A Itoux, V Paquette, M R Connolly (Danville), Q, Mlle V de Volde, A Poirier, M Pars (Drummondville), Q, Mlle P Lessard (B Broughton, Beauce), Q, Mlle Y Lenoir, M A V Couture (East-Sherbrooke), Q, Mlle Champigny (Farnham), Q, M

J April (Fraserville), Q, Mlle M Bélanger (Granville), Q, MM L Polvin J Larose H Bonet (Hull), Q, Mlle L Baron (Iberville), Q, Mme Lucas, MM P Mealo, D Mealo, E Therrien (Joliette), Q, Mme G Lewis (Longueuil), Q, Mme J E Lessard, MM C Gosselin, L Fortin (Lévis), Q, M A Paradis (Matano), Q, Mlle M Mailloux (Mélodenville), Q, Mlle R Robin (Montmagny), Q, M L Tousignant (Nicolet), Q, Mme C Scott (Ormslow), Mmes Brad, N G Villeneuve, Mlle E Bérubé, V Gagnon, M L Mofette, A Valiquette, MM G Boudreau, A Mofet, F Tappin, J Valiquette (Ottawa), Q, Mmes D Brousseau, S Pagau, E Robitaille, Mlle A Barthe, A Coté, Y Dugal, B Laperrière, L Reihardt, E Tremblay, E Verrière, A V hite, M A Perreault (Québec), Mlle A Savard (Rivière-du-Loup), Q, Mmo C C Cabana, Mlle M E Y Sylvestre, M T R Waters (Sherbrooke), Q, Mlle A Dussault, E Rondeau, MM J Héroux, O Roberto (Sorel), Q, Mlle M J Genest (Sherbrooke), Q, Mlle M L Meilleur (St-Angustin, D-Montagnes), Q, Mlle M R Audot (St-Anselme), Q, Mlle A Gider (Ste-Anne de la Perade), Q, Mlle D Heaudin (St-Chrysostome), Q, Mlle G Massé, J F Dorais (St-Césaire), Q, Mlle J Pilon, MM A Lavallée, J N Walker (Ste-Cunégonde), Q, Mlle A Amyot (St-Guillaume d'Upton), Mlle A Marchand (St-Gabriel de Brandon), Q, Mme V Chartier, Mlle V Plunondon, (St-Hyacinthe), Q, Mlle G Hurlbise (St-Henri), Q, Mlle L M Deschênes, MM J E Mcnair, E Gosselin, P Savary (St-Hyacinthe), Q, MM G David, E Gravel (St-Henri), Q, Mlle N Béland, M M Godbout, J A Caron (Ste-Julie de Somerset), Q, M L Noré (St-Joseph de Lévis), Q, Mlle J Decelles (St-Jean, Iberville), Q, Mlle I Beaudry (St-Jacques de l'Acigian), Q, M H Valado



Le Chiffre Effrayant de la Mortalité chez les Enfants

EN BAS AGE

Pendant les Chalours

Est dû à une alimentation defectueuse. Les enfants élevés à . . . . .

LA PEPTONINE

résistent facilement aux maladies de l'Estomac . . . . .

On la vend dans les Pharmacies et Epiceries à 25c la Grande Boîte.

Gros: F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

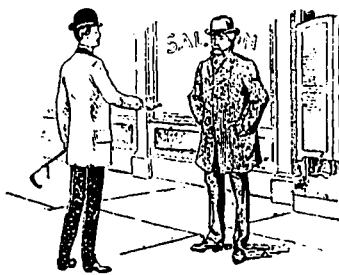


CHAUSSURES D'ECOLE!

Chaussures telles qu'il les faut pour Garçons et Fillettes allant à l'École. Fortes et durables, de belle apparence et confortables. Les meilleures qualités aux prix les plus bas. Quand vous aurez à acheter des Chaussures pour Enfants d'École, avant de faire votre choix, examinez ce que nous avons.

RONAYNE BROS.,

207 RUE NOTRE-DAME, (Coin Square Chabotillez) MONTREAL.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire?

OU AU Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 6 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Monsieur, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — S....

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

Toute communication strictement confidentielle.

(St-Laurent près Montréal, Q), Mlle M Bilo-deau (St-Marie, Beauce), Q, MM J P Cantin, A Poliquin (Québec), Mlle L Gosselin (St-Odilon), Mlle E Jeanson (St-Pie, Bagot), Q, MM A Poliquin, D Dufour, Mlle A Dumais, A Depoyre (Québec), Mlle D Topping (St-Romuald), Q, Mmo A Blouin, M E Lachance (St-Sauveur, Québec), M J A Lefebvre (St-Zéphirin), Q, M P Vincent (N D Turcot), M A Blais (Thetford Mines, Mégantic), Q, MM L P Caugnan, A R Shehyn (Trois-Rivières), Q, Mlle R Brassard (Terrebonne), Q, Mlle A Gaudet, A Poliquin (Victoriaville), Q, Mlle O Cardinal (Valleyfield), Q, Mlle P Guenette (Vernier, Ont), Mme E Bernard (Windsor Mills), Q, Mme A J Waite (Winnipeg, Man), Mmes G Chouinard, A Deslauriers (Augusta, Me), M J Fréchette (New-Bedford, Mass), Mlle S Talbot, J Thivier, G Spennard, M O Parent (Biddleford, Me), Mlle J Talbot (Berlin Mills), Mlle P K Hay (Boston), Mlle C Rinfret (Cohoes, N Y), Mlle N Rainville, F Lavoie (Central Falls), M T Dionne (Chicopee, Mass), Mlle J Dépatie (New-Cambridge, Mass), M A Paradis, Mmo A Lavote, Mlle L Gagnon, A Demers, A Larivière B Trudeau, R Vachon, MM L A Bourgeault, A Côté, D Gosselin, E Langis (Fall River, Mass), Mlle G Michel (Franklin Falls, N H), Mmes H J Parent, P St-Jacques, Mlle T Laframboise, M A Auger, G Maigrot, I Moineau, R Moreau, D Ménard, MM J Chrétien, A Couture, C Godin, J Lajoie, J Légaré, R Lequin (Holyoke, N H), Mlle J Plourde, M D Plourde, C Hamel (Levinton, Mo), M Gingras (Lowell, Mass), Mme M Moffet, Mlle G Marchand, A Amédée, MM J P Boisvert, A Chamberland, G Raymond (Lawrence, Mass), Mmes A Fournier, A Perreault, G Rivard, Mlle M A Deschênes, N Provancher, MM P Dumont, T Plourde, C Thibault, (Levinton, Me), Mme G Mailloux, Mlle Z Bailly, C Bélanger, M E Lambert, D Lincourt, M Vézina, D St-Pierre, MM A Blais, A Blanchette, A Blanchette, O Chandonnet, J P Chevalier, G B Coman, P Jalbert, L Lambert, E Lepage, W Marchand, A St-Jean (Lowell, Mass), Mlle J Paquette (Lynn, Mass), Mmes J Bazinet, R Côté, Mlle A Courmayer (Manville, R I), Mlle C Dancosé, A L'Heureux, J Marsan, MM A St-Germain, W Levesque, F Labrie, E Phanoif, A Gagnon (Manchester, N H), MM E Blanchette, J Aime Dosiéts (Marlborough, Mass), Mlle M V Decelles, M J Ouel-

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mlle E Gauvreau, R H, A Jamard, M E Tréhan (Montréal), Q, Mme J Smith (Longue-Pointe), Q, M L Guérard, (Ottawa), Q, Mlle Y Lenoir (Sherbrooke), Q, Mme J Brousseau (Augusta, Me), M Piché (Cohoes, N Y), M A Pèpin (Lynn, Mass), Mmes M Gingras, M W Lefebvre (Lowell, Mass), Mlle V Hébert (Manchester, N H).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M L Cloutier, Mlle L M Archambault, G St-Denis, T Perron, 635 St-André-Montréal, Mlle E Rube (St-Basile), (Ottawa), Mlle M L Meilleur (St-Augustin, D-Montagnes), Q.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du Samedi.

# Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à . . .

**LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,**  
No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 249



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : PIÈCES D'ARCHITECTURE DÉCORATIVE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 5 septembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du Journal paraisant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ SIROP**  
**AUX ENFANTS DU D'CODERRE**

**PILULES**  
DE

**Noix Longues**

Composées)

**De McGALE**

**POUR GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**SECRETS**

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.  
THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

**GRATIS** Aux personnes qui voudront douzaine de paquets contenant chacun 18 pilules en acier de qualité supérieure 10cts. le paquet. Ecrivez nous et nous vous enverrons ces pilules par la poste, lorsque vous les aurez vendues, enverrons l'argent et nous vous enverrons francs par la poste cette superbe épinglette ornée de 11 magnifiques perles qui entourent un centre en or aloué et orné d'une magnifique turquoise. TOLERO PEN CO., Boite 18 Toronto, Can.

### GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elekron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse réelle, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez nous sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui!

Il se forme autour des princes une espèce de mirage, qui les abuse en déplaçant l'objet et en leur faisant voir dans le ciel des paysages chimériques.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poltrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice. \$1.00 : Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance !

**L. A. BERNARD,**  
1802 rue Ste-Catherine, Montreal  
Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

### Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

### Calino déblatère contre la police :

— Un tas d'idiot, tous ces policiers ! Ainsi, jamais ils n'ont arrêté les assassins qu'après qu'ils ont commis leur crime.

— Sans doute.

— Eh bien, moi, si j'étais préfet de police, j'ordonnerais de les arrêter avant.

\*\*

Pour être heureux, il faut savoir faire deux choses : fermer les yeux et ouvrir les mains.



### HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

### GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO

Boîte A, 947, Montreal.



## Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Montreal

(Coin rue Cadieux, 2e Porte à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches, Diamants combinés", et de toutes couleurs, pour Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRÈS.

À L'AVIS.—Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des Etats-Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 1 hre p.m. à 4 heures p.m.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

Toutes PRESCRIPTIONS d'OPTICISTES seront SOIGNEUSEMENT remplies.

NOTICE.— Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES d'Optiques, etc.

EN GARDE.— Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lorgnons des Pedlers, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 1 SEPTEMBRE 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

LXXII. — A TRAVERS LA NUIT

(Suite)

Henri de Mercourt tenta de réagir, espérant se réchauffer, se ranimer par la marche.

Un suaire de glace et de plomb l'enveloppait.

Il tomba !

Recroquevillé sur le sol, ses dents claquaient de froid.

Ainsi, gisant à terre, il était pareil à un de ces misérables fauves des bois qui traînent le râle de leur agonie, expirant au bord d'une clairière dans un matin d'hiver.

Pourtant, la nature reprit à la fin ses droits, l'instinct de l'être qui ne veut pas périr, réagit.

A force d'énergie, il se remit debout.

Cramponné des deux mains à son bâton, il essaya de marcher encore.

Il allait...

Le vent qui gelait sa chair séchait cependant peu à peu ses habits tout à l'heure ruisselants.

Et juif errant de la douleur humaine, il continuait de traîner le fantôme de son corps sous le ciel dans lequel les étoiles paraissaient s'argentor.

Lui ne les voyait pas.

Il ne les apercevait plus... ne distinguait plus rien.

Son bâton se rompit tout à coup sous son poids.

Le voyageur s'abattit encore lourdement.

C'était la fin !

Combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait passé la rivière ?

Il n'eût pu le dire...

Une éternité peut-être.

Où se trouvait-il ?

Peut-être aux confins du monde. Quant à lui, il ignorait même si son âme existait encore.

Des rochers l'entouraient et, dans le jour naissant, dressaient leurs masses épaisses et tourmentées.

Des rochers... oh ! oui... plus de pierres qu'il n'en fallait pour sa tombe.

LXXIII. — UNE CABANE FORESTIÈRE

Le malheureux gentilhomme gisait, inerte, à chaque instant rapproché d'un dévouement fatal par le froid du matin, qui glaçait davantage son sang.

Soudain les abois d'un chien troublèrent le silence.

Henri de Mercourt ne les entendit pas.

Il était évanoui.

Les aboiements se firent plus ardents, plus rapprochés : c'était la voix d'une bête annonçant l'inconnu, le danger.

Et un épagneul sortit de derrière une touffe de bouleaux, le muffle pointant vers le Français, flairant, de loin, le corps étendu.

— Eh bien ! *Stock*, prononça une voix d'homme, auras-tu bientôt fini. Qu'y a-t-il ?

Le cri bref du chien signalait avec insistance quelque chose de réellement anormal se fit entendre de nouveau.

— Qu'est-ce donc, voyons ?

Et un pas résonna dans le sentier à peine tracé au bord duquel gisait le fugitif.

Une exclamation s'échappa de la poitrine du nouveau venu.

— Un cadavre !... Ici !...

Il jeta un regard de défiance autour de lui.

— Non, pensa-t-il, si quelqu'un était caché dans les rochers, *Stock* le signalerait.

« Ce malheureux est donc venu tomber à cet endroit. Mais comment ?... Du sang, qui semble avoir été lavé, couvre ses vêtements ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il se pencha sur le corps encore étendu, toucha son cou.

— Mais il est encore chaud, il est vivant !

Le montagnard hésita un moment.

— Non, fit-il enfin, il ne sera pas dit que j'aurai laissé périr un malheureux faute de soins.

Et se penchant sur l'homme inanimé, il l'enveloppa de ses bras.

Il sembla alors au fugitif qu'une étreinte l'arrachait du néant vers lequel il sombrait.

Il lui sembla que son âme renaissait de la nuit dans laquelle elle était envolée et perdue.

Mais les ressorts de son être étaient trop détendus pour qu'il pût seulement relever ses paupières.

— Survivra-t-il seulement ? se demandait celui qui l'emportait.

Un instant après, le gentilhomme était couché dans une atmosphère douce et tiède.

— Femme, dit la voix de l'homme qui venait de l'arracher à son abandon, voici un pauvre errant, que je viens de trouver dans le sentier des roches. Ses vêtements sont tout humides et je le crois blessé ; ranime le feu !

Des branches pétillèrent. Le montagnard versa quelques gouttes d'un cordial entre les lèvres violettes du Breton.

Sous leur arôme énergique, sous la bienfaisante chaleur pénétrant dans son corps, Henri de Mercourt sentit un peu de vie renaître en lui.

Il rouvrit faiblement les yeux, vit un homme aux traits énergiques penché sur lui, aperçut rapidement une rustique cabane.

— Cela va mieux, prononça le montagnard. Vous êtes blessé, n'est-ce pas ?

Henri de Mercourt n'avait rencontré, depuis quelque temps, que délation et infamie.

Dans l'état d'épuisement où il se trouvait, son esprit retrouvait à peine la force de penser.

Cette question lui fit croire que les gens chez lesquels il se trouvait avaient vu les cavaliers de Somerset fouiller les bois, et que, soupçonnant la vérité, ils s'apprétaient déjà à le livrer.

L'amertume plissa sa lèvre.

— Oui, répondit-il, je suis blessé en effet. Je l'ai été par un des complices de l'homme le plus puissant du jour, de Somerset. Vous pouvez me livrer, vous toucherez le prix du sang.

Il s'arrêta, à bout de souffle.

Une expression de douleur et de honte passa alors sur les traits du montagnard.

— Vous me méprisez parce que je ne suis point riche, prononça-t-il. Et cependant je viens de vous arracher peut-être à la mort, je vous ai transporté chez moi.

— Mon Dieu ! serait-ce vrai ? balbutia le blessé. Rencontrerais-je encore quelques êtres véritablement honnêtes et généreux ?

Et, comme pour s'en assurer, il promena son regard autour de lui.

— Oh ! fit-il, tout à coup, le portrait de ce vieillard, comment est-il ici ?

Et sa main désigna un pan de la muraille.

En voyant le regard de l'étranger tourné de ce côté, la femme avait vivement tiré un voile qui le recouvrait d'habitude.

L'émoi causé par l'arrivée du blessé avait fait négliger ce jour-là cette précaution. Mais il était trop tard : l'étranger l'avait aperçu.

Le portrait de Lord Mercy, le père d'Ellen ! balbutiait Henri de Mercourt. Oh ! montagnard, parlez, parlez, je vous prie. Connaissez-vous le noble lord et sa fille, miss Ellen ?

Le mari et la femme se consultèrent alors du regard.

Cet infortuné voyageur, errant et blessé, trouvé râlant au bord d'un sentier perdu ne pouvait être un agent de Somerset, du ministre de la sanglante injustice.

Son regard, son accent trahissaient une ardente sympathie pour l'ancien lord et pour sa fille.

Ne venait-il pas de dire lui-même qu'il était en butte à la haine du favori d'Élisabeth ? Ne venait-il pas déclarer qu'il avait été blessé par un des satellites de cet homme ?

— Vous connaissez donc lord Mercy ? demanda le solitaire.

— Voici des années que je le vis pour la première fois et dans des circonstances inoubliables.

Son regard mendia un peu de la liqueur que lui avait déjà fait absorber l'habitant de la cabane forestière.

Ayant bu, il ajouta :

— Je suis étranger. Je suis d'un pays situé par delà la mer, sous un climat plus doux.

— Vous êtes fils de France ?

— Vous l'avez dit.

— Et vous avez connu notre bon lord ? Vous avez connu sa fille, la gracieuse et charitable miss Ellen ? interrogea la femme.

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1999.

Le blessé joignit ses mains tremblantes.

—Miss Ellen, le sourire de l'ange de compassion et d'espérance ! Il reprit :

—Ils sont venus tous deux recevoir, pendant quelques instants trop courts, l'hospitalité dans le château de mes aïeux, au manoir de Kervien, sur la lande bretonne.

Le visage du montagnard exprima alors de la pitié.

Le blessé parlait de château, de noblesse ; et des vêtements d'homme du peuple de la plus humble condition le recouvraient, et sa tête était rase comme celle d'un moine, tandis que les gentils hommes portaient les cheveux longs et bouclés,

Il crut que la fièvre du délire avait envahi son cerveau.

—Calmez-vous, dit-il, laissez-nous vous soigner, panser votre plaie.

Le gentilhomme écarta sa main.

Et secouant sa tête dont il avait sacrifié la toison :

—Vous ne me croyez pas. Ainsi que l'ont jugé longtemps les sires de Somerset, vous supposez que l'habit qui me couvre ne peut être celui d'un gentilhomme.

Et tenant à bien prouver à ses deux auditeurs qu'il avait toute sa raison, il leur apprit brièvement pourquoi il avait dû revêtir ce déguisement.

Sa voix sifflait, râlant.

La femme, émue, avait voulu l'interrompre, l'obliger au repos.

—Laissez, dit-il, laissez-moi achever, tandis que j'ai encore la force de parler.

—Mais votre blessure ?

Henri de Mercourt eut un triste sourire :

—Elle ne s'en portera pas plus mal, allez !

Du reste, ses confidences étaient écourtées, jetées par phrases hachées, coupées par l'oppression de son haleine.

Leur ayant de la sorte dit qui il était, ayant épanché tout ce qu'il renfermait de trop lourd en lui, pour que s'il ne guérissait pas, si cette terre devrait son sepulchre et si ces hospitaliers montagnards revoyaient un jour Ellen Mercy, ils pussent lui apprendre sa triste fin et lui dire que c'était en pensant à elle qu'il avait expiré :

—Croyez-vous maintenant que ma raison n'a pas sombré dans mes malheurs ? conclut le gentilhomme.

—Monsieur le vicomte de Mercourt de Kervien, je vous crois, répondit le paysan, Hélas ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas mis la main de Miss Ellen dans la vôtre qui l'auriez défaudue ainsi que son noble père !

—Mais vous la trouverez et vous guérirez, ajouta la femme du montagnard, car Dieu, à la fin de leurs épreuves, protège ceux qui aiment, qui savent aimer malgré tout et toujours !

—Et nous vous aidons dans la tâche que vous avez assumée, acheva l'homme. Seulement, il vous faut pour cela reprendre des forces ;

—Faites maintenant ; merci : je vous ai dit ce que je voulais vous apprendre avant tout.

Le montagnard mit à nu la poitrine du gentilhomme et lava la plaie énorme, déjà tuméfiée.

Son visage exprima son inquiétude :

—L'enfant avait bien visé, murmura stoïquement le gentilhomme.

Sans répondre, afin de ne pas montrer davantage ses anxiétés, le maître de la cabane posa, sur la blessure, un pansement usité dans ces contrées.

Le lendemain, quand le blessé serait un peu reposé, il tenterait une opération qu'il avait vu pratiquer à deux ou trois reprises, mais dont la pensée seule faisait trembler sa main : l'extraction de la balle.

La cabane était loin de toute habitation.

Quand à faire appeler un chirurgien, non ; il y avait trop de dangers à se confier à un étranger dans ces temps de délation. C'est pourquoi il le soignerait lui-même.

Le pansement achevé, le blessé laissa aller sa tête sans couleur sur l'oreiller rustique.

Les deux montagnards le considéraient, profondément attristés.

Encore jeune et riche, il était venu braver d'obscurs et terribles dangers, guidé par une pensée d'amour.

L'amour, inspirateur des sublimes folies et des héros suprêmes !

La main compatissante de la femme approcha alors de la bouche de Mercourt un bouillon de venaison qu'elle venait de faire réchauffer.

—Prenez ceci, pria-t-elle. Il vous faut vivre pour celle que vous aimez.

Le blessé souleva sa tête pâle, et, lentement, aspira le breuvage salubre.

Il lui semblait que c'était la vie qui descendait en lui.

Un moment s'écarta encore : un peu de couleur fugitive avait reparu sur ses joues.

Ses yeux se fermèrent lentement.

—Dormez, dit la voix de la femme, toujours douce aux affligés.

—Oui, dormez en paix, ajouta son mari, quand vous serez bien

reposé, à vous qui vous êtes confié à nous, nous dirons aussi qui nous sommes et comment nous avons connu lord Mercy, le vénérable lord pour qui je donnerais ma vie.

—Dormez, seigneur !

Et le silence plana sur la cabane, tandis qu'au loin, tout au loin, par delà la prairie, les gardes de Somerset, irrités, battaient en vain les retraites les plus obscures de la forêt.

#### LXXIV. — PRÉLUDES DE COMBATS

Henri de Mercourt a enfin trouvé un véritable asile. Il dort ! Le sommeil, ce grand consolateur ayant apaisé la fièvre, a laissé ensuite ses yeux se reposer sur des visages amis.

L'opération a réussi. Il peut échanger plus longuement, avec ses hôtes, les confidences qui soulagent et apaisent.

Le gentilhomme apprend ainsi que l'habitant de la forêt n'est autre que Wilkie, l'ancien gardien de la Tour de Londres qui, si peu semblable aux Joveler, aux Chooner et autres chiens de géôles du même acabit, a fait évader autrefois Walter d'Avenel, à la demande de lord Mercy.

Irrémédiablement compromis par sa généreuse complicité, Wilkie a pu quitter Londres, grâce à la petite fortune qu'a voulu lui donner le père d'Ellen afin de le mettre en sûreté.

Il a pensé que nulle part il ne serait aussi tranquille que dans la solitude.

Et avec sa femme ils sont venus construire une modeste chaumière dans cette forêt où ils ont estimé que nul ne viendrait les rechercher.

Le gentilhomme français apprend peu à peu ces détails, et il éprouve, dans son infortune, un grand apaisement d'avoir rencontré des êtres compatissants avec lesquels ils s'entretient du noble et malheureux lord Mercy, d'Ellen pour laquelle il a repassé la mer.

Laissons les mains attentives de la femme de Wilkie poser, sur sa blessure, les baumes salutaires ; laissons Henri de Mercourt reprendre lentement, avec la santé, ses forces épuisées.

Revenons à cette Ellen à qui il ne cesse de penser, revenons vers ceux à l'existence desquels la fille de lord Mercy est, depuis des années, si étroitement attachée.

Ne vit-elle pas, en effet, sous le toit du manoir de Claymore sur la porte duquel est sculpté le blason d'Avenel ?

Mais le chevalier Walter d'Avenel n'est pas dans le manoir.

Il n'y a pas reparu depuis qu'il en est parti secrètement une nuit pour retourner dans son fief, au loin, là-bas, au bord de la Tweed.

On s'en souvient, une armée de guerriers a répondu à son appel : des centaines d'hommes valeureux, dévoués à leur chef, armés d'épées, de lances, d'arcs, et quelques-uns de lourds fusils, ayant surtout la foi qui fait les héros et les martyrs.

Nous avons assisté à l'arrivée du messager apportant, au chevalier d'Avenel, un double message : sous une même enveloppe une lettre de Marie d'Avenel et une lettre de la reine.

—Ecosse, s'était-il écrit après avoir lu cette dernière, la guerre appelle le guerrier. Demain nous nous mettrons en route !

Des acclamations cent fois répétées lui avaient répondu.

Puis chacun était allé faire ses préparatifs, embrasser les êtres chéris que les guerriers allaient quitter peut-être pour toujours.

La nuit qui s'écoula ensuite fut, pour le chevalier d'Avenel, ce qu'était la veillée des armes au temps déjà oublié de la véritable chevalerie.

Nuit de veille et non de repos.

Une tâche ardue lui incombait.

Conduire cette petite armée jusqu'à Edimbourg, ou plutôt jusqu'au camp établi par Marie Stuart à quelques heures de sa capitale.

Il ne l'avait que trop constaté en venant, la route était coupée par les ennemis de la reine.

Se diriger vers Edimbourg par le chemin habituel était se heurter à des troupes.

Ceux qui les commandaient avaient eu le temps d'établir des travaux de fortification.

Ce seraient donc de nombreux et meurtriers combats à livrer, et dans des conditions d'infériorité manifeste.

—Arriverais-je à renverser tous ces obstacles, se disait Walter d'Avenel, que j'aurais perdu, à les vaincre, un temps précieux, énorme.

Ce serait en outre n'amener à Marie Stuart qu'une troupe réduite.

Le guet-apens dont il avait été sur le point d'être victime dans les gorges d'Arfeld et ensuite à l'auberge de la Croix-d'Ecosse, lui indiquait le chemin à suivre.

On ne le supposerait pas assez hardi pour s'aventurer encore dans les forêts où existaient seuls quelques sentiers de bûcheron.

Il tournerait ainsi les positions de ses adversaires.

Et si ceux-ci, prévenus, s'y jetaient aussi afin de l'attaquer dans sa marche, et tenter de l'arrêter, ils perdraient le bénéfice de leurs positions fortifiées.

Les chances du combat seraient égales.

—Oui, conclut-il, le chemin que j'ai suivi avec Martin, les solitudes désolées des grands bois désolés, voilà, jusqu'à l'heure des batailles, — et des victoires ! — la voie à suivre.

Walter d'Avenel prit irrévocablement cette détermination durant cette dernière nuit.

C'est dans la tour d'Avenel qu'il passa cette veillée d'armes.

Il fit appeler Martin, afin d'obtenir de lui des indications lui permettant de se diriger dans le vaste dédale de profondes solitudes.

Le vieillard ne dormait pas, lui non plus.

Il songeait à la lourde responsabilité que lui avait dévolue son seigneur en le chargeant de la défense du manoir.

En dépit de sa blessure non encore guérie, il avait longuement inspecté tous les coins et recoins de la citadelle restaurée, afin de se trouver ensuite à la hauteur de sa tâche.

Et accablé par la fatigue, il ne s'était jeté sur son lit que pour songer aux dispositions qu'il lui faudrait prendre le cas échéant.

Les événements avaient fait un vaillant, un héros du vieux serviteur, de la terre, de même le danger couru par son ancien maître avait montré tout ce que son âme contenait de dévouement et d'esprit de sacrifice.

Malgré cela, le vieillard était un timide, un prudent.

Et son naturel reprenant le dessus, il s'entourait donc de toutes les précautions destinées à le rendre digne de la mission qui lui avait été confiée.

Faire respecter les couleurs d'Avenel et d'Écosse flottant sur le donjon !

Grâce à cela, le dépôt qui lui avait été remis serait peut-être plus en sûreté dans ses mains qu'entre d'autres plus ardentes et trop téméraires.

Aussi Martin se trouva-t-il debout au premier appel de son seigneur.

—J'ai troublé ton repos, mon brave Martin, dit Walter.

—Messire, ne dois-je pas m'habituer à veiller pour défendre votre manoir envers et contre tous ? Aussi votre serviteur ne dormait-il point.

Walter d'Avenel lui demanda alors des détails minutieux sur les sentiers de ces forêts au milieu desquelles il avait vécu si longtemps.

La géographie était, à cette époque, une science presque totalement inconnue.

Il fallut que le chevalier d'Avenel traçât, *inventât* une carte de la contrée dans laquelle il allait se hasarder, conduisant après lui des hommes, des chariots, des vivres, tout un outillage d'armurerie.

Ce fut une œuvre laborieuse.

Avec son doigt, le vieillard indiquait les carrefours, la direction des sentiers, là où le terrain lui était familier.

Mais Edimbourg était loin encore de tout cela.

Et le chevalier tremblait à la pensée de voir son armée perdue dans ces solitudes, sans vivres.

Il appréhendait la démoralisation qui suit le manque de nourriture, la faim, la soif, la maladie, et qui réduit les plus fortes natures.

De nouveaux guides furent appelés, des chasseurs, des traqueurs de fauves.

Mais les noms donnés aux endroits que Walter se préparait à traverser n'étaient pas les mêmes selon les personnes.

Les tracés indiqués par les uns et par les autres ne concordaient plus.

On lui parlait en outre de montagnes abruptes, de rochers escarpés.

Désespéré, Walter d'Avenel fut deux fois sur le point d'abandonner son projet et de conduire toutes les résistances qu'il rencontrerait.

Mais la conscience élevée du devoir parla, plus impérieuse.

Marie Stuart le suppliait de se hâter : elle comptait qu'il lui amènerait un imposant contingent.

Le chemin auquel il avait songé était hérissé d'obstacles naturels : mais il était beaucoup plus court que celui ordinairement employé.

De plus, répétons-le, aucun ennemi ne pourrait venir lui barrer efficacement la route ; et il montrerait à sa souveraine quinze cents guerriers, vaillants, endurcis par les fatigues qu'ils venaient de surmonter et prêts à la lutte.

—L'exemple est contagieux, se dit-il. Mon armée entraînera d'autres chefs de clans. Et, sous la bannière des Stuart, l'indépendance de ma patrie sera assurée.

Il était parvenu à mettre ses divers guides d'accord sur les points principaux.

Pour le reste, la ténacité des hommes rendrait le sort propice !

Le jour parut.

Walter d'Avenel fit sonner les trompettes.

Ses petites armées se trouva bientôt réunies, sous les ordres.

A ce moment, des chants religieux retentirent.

Et l'on ne tarda pas à voir une procession lente et grave s'avancer entre les arbres.

Le prieur marchait en tête, vêtu de ses ornements sacerdotaux. Le silence se fit en apercevant la procession.

—Chevalier d'Avenel, annonça le prieur lorsqu'il fut arrivé devant le front des troupes, mes moines et moi n'avons pas voulu laisser s'éloigner votre vaillante légion sans appeler, sur leur chef et sur ses soldats, la bénédiction d'En-Haut.

—A genoux ! commanda Walter.

Ces temps étaient ceux de la foi, vive et croyante.

La démarche spontanée des religieux produisit sur les guerriers une profonde et forte impression.

Et au commandement de Walter, tous les genoux se plieront, chaque front se courba.

Le chevalier, tête nue, avait donné l'exemple.

Le prieur prononça alors les prières sacrées.

Il termina ensuite par une chaleureuse allocution.

Et étendant les mains au-dessus de l'armée :

—Que Dieu vous protège ! dit-il d'une voix forte.

—Amen ! répondirent les pieux highlanders.

Un curieux et singulier spectacle, resta des mœurs primitives de l'Église, aujourd'hui totalement disparues, se produisit alors.

Les hommes de chaque section, appelant les moines à eux, firent à voix haute une sorte de confession publique.

Le religieux les absolvait, et il semblait aux montagnards qu'ils devenaient ainsi invincibles, presque invulnérables.

Mais l'heure avançait.

—Mon père, dit le chevalier d'Avenel à l'abbé, je vous confie les vieillards, les femmes et les enfants de nos clans, veillez sur eux dans la mesure du possible.

—Sire d'Avenel, ce sera fait, avec l'aide de Dieu et des saints.

Il étendit une dernière fois, avec âme, sa main où brillait l'anneau abbatial au-dessus de Walter.

—Adieu ! dit ce dernier.

—Adieu, adieu, mon fils !

Le champion de la reine sauta sur son cheval.

Et levant son épée :

—En avant, mes fidèles !

Et la petite armée s'ébranla, silencieuse et émue.

Frère Jacques tenait le crucifix plus haut, les muscles de ses énormes bras noués, le sang au visage, les yeux enflammés, semblant regretter de ne pouvoir se joindre aux guerriers d'Avenel.

—Un chapelain serait si utile parmi eux ! murmura-t-il intérieurement. Hélas !

Son regard, qui exprimait à la fois une ardeur bouillante et un regret comique, se porta vers la tour reconstruite au sommet de laquelle flottaient les drapeaux d'Écosse et d'Avenel, aux couleurs éclatantes dans les premiers rayons du soleil levant.

Et il se dit qu'il trouverait peut-être là à présenter sa revanche.

Toute la garnison du manoir, debout sur les remparts, saluait en effet le défilé des frères d'armes qui s'éloignaient.

Martin, monté au plus haut du donjon, fit sonner les trompettes. Ce fut pour ceux qui s'en allaient comme l'adieu de la terre natale.

Les premiers détachements s'enfoncèrent bientôt dans la forêt. Walter d'Avenel arrêta son cheval à l'entrée, surveillant le passage des dernières troupes.

Le convoi s'engagea à son tour sous bois.

Quand tout fut passé, le chevalier se tourna alors vers le manoir et salua d'un geste large de son épée.

Les trompettes sonnèrent une dernière fois avec un éclat plus retentissant, tandis que, là-bas, sur les bords de la Tweed plourait la belle meunière, la fiancée de Christie de Gintell, le géant disparu !

Les trompettes cessèrent de se faire entendre.

Le silence et le calme retombèrent sur la vallée, un instant avant remplie de mouvement et de bruit.

Silence, calme impressionnant et lourd, comme chargé de menaces.

## LXXV. — EN MARCHÉ

Walter d'Avenel fonçant à travers les forêts, eût bientôt repris la tête de son armée.

Les hommes du vieux clan d'Avenel formaient l'avant-garde, le territoire sur lequel ils avaient vécu étant plus rapproché de la région forestière ; l'aspect grave et sombre du nouveau paysage qui les entourait ne faisait qu'exciter leur enthousiasme guerrier, et ils chantaient en marchant.

Le rythme de leurs chants accentuait leur allure.

Walter, qui les précédait, finit par reconnaître l'arbre géant auprès duquel il était arrivé lors de son douloureux voyage, quand, ayant dû laisser le vieux bûcheron et son cheval dans la forêt, il s'était dirigé au hasard vers ses domaines afin d'aller chercher du secours.

Hôte plusieurs fois centenaire de ces lieux, cet arbre, à l'ombre duquel il était venu se reposer dans les chasses au beaux temps de sa jeunesse, et où ses oncles s'étaient étendus avant lui, cet arbre lui produisit l'effet d'un vieil ami que l'on retrouve et que l'on va quitter.

Il lui semblait qu'au delà de son ombre allait commencer l'inconnu, le danger.

Le chevalier fit faire halte à ses troupes.

On marchait déjà depuis plusieurs heures, et un peu de repos était nécessaire.

Le sentier beaucoup plus étroit, à peine frayé, dans lequel on allait s'engager, nécessitait en outre d'autres formations de marche.

Elle commença bientôt.

Les diverses cohortes, d'Avenel et de Melrose d'abord, puis celle formée par les volontaires des clans voisins étaient arrivées en bon ordre dans la vaste clairière dominée par le géant au front chenu.

Le convoi avait paru à son tour, traîné par les bœufs trapus que leurs conducteurs piquaient en psalmodiant des airs pastoraux.

On aurait dit l'exode de quelques tribu antique allant chercher une autre patrie aux gras et verts pâturages.

La petite armée, campée maintenant dans cette forêt, offrait un coup d'œil étrange et pittoresque au milieu de ce cadre merveilleux.

Quelque chose de sauvage aussi et de puissant émanait de la vue de ces hommes aux éclatants costumes, aux jambes nues, à la bourse de fourrures pendant à la ceinture et fortement armés.

Ramplis d'ardeur, ils ne demandaient qu'à poursuivre leur route.

Walter donna de nouveau le signal du départ.

Mais les premières difficultés allaient commencer.

Les files se dédoublèrent et l'avant-garde pénétra dans le sentier le long duquel le chevalier d'Avenel avait autrefois laissé les marques qui avaient guidé Kelly, la jolle meunière.

Les highlanders marchaient par rang de trois.

Le chemin devint même bientôt tellement rétréci que deux hommes purent seuls s'avancer de front.

Les frondaisons qui s'entre-croisaient au-dessus du sentier obligèrent même Walter d'Avenel à mettre pied à terre, ainsi que les cavaliers qu'il avait pu réunir.

La fatigue était venue et personne ne chantait plus.

Le chevalier interrogeait le soleil parvenu déjà haut sur l'horizon.

Une succession de petites clairières couvertes de maigres genêts se présenta.

Il y fit entrer ses contingents.

Mais si les rangs dédoublés avaient pu passer en ralentissant la marche de l'armée toute entière, il n'en avait pas été de même du convoi.

Des milliers de jeunes troncs serrés les uns contre les autres et si rapprochés qu'aucun d'eux ne pouvait grandir, présentaient un obstacle insurmontable au passage des roues.

Plusieurs escouades durent être détachées pour leur ouvrir un passage, la hache à la main.

Il était déjà tard quand les chariots apparurent, traînés par les bœufs fatigués.

Déjà les branches sèches de genêts crépitaient, lançant en l'air mille flammes joyeuses.

Cette vue, qui redonnait de l'entrain aux guerriers, fit oublier leur lassitude aux derniers arrivés.

La nourriture rendit bientôt la vigueur à leurs corps, et de la bière fraîche qu'on avait emportée, moussant à l'orifice des tonneaux défoncés, fit briller leurs regards.

Les grands bœufs, lâchés dans la clairière, moissonnaient l'herbe abondante et touffue de leur museau baveux.

Puis, rassasiés, luisants et forts, ils se couchèrent pour ruminer.

Les soldats reposés causaient entre eux et riaient.

Lorsque le sire d'Avenel donna le signal du départ, les hommes se précipitèrent à leur place.

Et ils se remirent en mouvement, plaisantant presque de la difficulté du terrain.

Mais le passage d'une aussi grande foule était de plus en plus lent et malaisé au milieu de cette végétation.

Les difficultés ne faisaient que s'accroître.

Le jour déclinait ; la crépuscule, puis la nuit arrivèrent bientôt, et il fallut renoncer à pousser plus avant.

On dut en conséquence se résoudre à camper en plein bois.

Des arbres élevés avaient remplacé les fourrés épais et souvent impénétrables, ce qui rendait en somme possible l'établissement du camp.

Des espaces plus larges s'étendaient entre les troncs, et du reste le feuillage servirait d'abri au dormeurs.

Walter d'Avenel dit à un de ses écuyers de prendre soin de son cheval, et après avoir donné des ordres nécessaires, il se laissa aller sur l'herbe au pied d'un de ses arbres.

Un tas de cendres, à quelques pas de lui, attira son attention.

— Quelqu'un était ici, il y a peu de temps, remarqua-t-il.

Il regarda mieux.

Une croix grossièrement tracée avec la pointe d'un couteau était dessinée dans le tronc au pied duquel il se trouvait.

— Je reconnais cet endroit, dit-il. C'est ici que je m'étais séparé de mon vieux et fidèle serviteur. C'est ici que Kitty l'a retrouvé. Et ces cendres sont probablement celles du foyer allumé par elle pour réchauffer ses membres raidis.

La porte des souvenirs venait de se rouvrir pour lui.

Éprouvés par la fatigue de cette première journée de marche, ses soldats s'endormaient un à un auprès des feux allumés et qui jetaient dans le sous-bois enténébré leurs dernières lueurs.

Les cris d'appel des sentinelles s'entendaient seuls de loin en loin !

Walter d'Avenel, toujours assis, laissa errer son regard sur le camp devenu silencieux.

— Me voici donc à la tête d'une armée, au centre de ces forêts, domaine jusqu'à ce jour presque inviolé des fauves, murmura-t-il.

« Quinze cents hommes sont là. Et ils dorment insouciant du lendemain. Ce lendemain où la mort les fauchera peut-être. Combien sont-ils parmi eux qui, n'y étant pas forcés, veillent encore ?

« Nul peut-être. Moi seul ! C'est que, si mon esprit est résolu, mon âme soupire. Elle repense à celle que j'ai quittée pour venir accomplir ce devoir, le cruel devoir de la guerre !

Et cherchant une médaille sur sa poitrine :

— Marie, je suis loin de toi, mais c'est à toi que je pense. Épouse bien aimée, le sommeil te berce-t-il à cette heure, et revois-tu en songe celui qui laisse son souvenir revenir vers toi à tire-d'aile ?

Le lieu où il se trouvait, les circonstances qui l'y avaient amené, la présence de tant d'hommes autour de lui, tout cela disparaissait dans l'envol de ses pensées.

Le rêve qui saisit parfois l'homme tout éveillé l'emportait vers d'autres contrées, vers un manoir ancien et d'aspect modeste et sobre, situé loin de ces lieux, au nord, beaucoup plus au nord.

Ce manoir était celui de Claymore.

Il y apercevait Marie, endormie sur cette couche auprès de laquelle, debout et retenant son souffle, il avait si souvent veillé sur son repos.

Elle s'y trouvait seule, insuffisamment distraite par l'affection de sœur de miss Ellen, par le culte fidèle de quelques serviteurs dévoués.

— Seule, soupira-t-il, sans un enfant pour donner à son âme le baume de sa tendresse filiale !

La mère et le fils ! L'une, loin de lui ; l'autre noyé dans les flots de la Tweed, ainsi que lui avait affirmé John Robby.

— À moins que cet aubergiste n'ait menti ? se dit-il, incrédule malgré tout et malgré lui-même.

Et secouant le front :

— Quel intérêt aurait cet homme à déguiser la vérité ? Après les services qu'il m'a rendus, somme toute, quoique Anglais... après les explications qu'il m'a données...

Et croyant voir son enfant ballotté par les remous écumeux :

— Cher petit, comme tu as dû souffrir ! Et personne d'assez courageux pour te porter secours. Et c'est fini, hélas ! à présent. Parmi les anges là-haut, dans les étoiles, tu planes au-dessus de ta mère si longtemps éprouvée par ta mort.

Un grand attendrissement l'envahissait.

— Dors, Marie, murmura-t-il. Dors, en le revoyant te sourire, notre ange aimé.

Il croyait apercevoir la ceinture de grands arbres sombres, enveloppant, d'une enceinte protectrice, le manoir de Claymore, d'où aucun bruit ne venait, et plongé dans la nuit pareil au palais du Silence...

Autour de lui, les derniers feux s'étaient éteints.

S seuls, les fonctionnaires marchaient lourdement afin de se tenir éveillé.

Walter d'Avenel s'enveloppa de son manteau et s'étendit sur l'herbe.

— Adieu, Marie, murmura-t-il. Je vais rêver de toi.

Il ferma les yeux afin de trouver le sommeil et de la revoir dans ses songes.

Les soldats en faction, superstitieux comme l'étaient les Écossais des montagnes, balbutiaient tout bas des prières, afin d'éloigner les esprits funèbres qui viennent annoncer leur mort prochaine aux guerriers.

Les ténèbres planent, immenses, recueillies.

La tête appuyée sur son bras replié, Walter d'Avenel, emporté par le sommeil, entr'ouvre ses lèvres et sourit à des visions de jeunesse et d'amour.

— Oui, dors et rêve... rêve et souris, ô généreux guerrier, assez de jours de larmes se sont passés, assez d'épreuves te semblent

encore réservées pour que ton âme se repose un instant dans la joie, fictive, hélas ! et si passagère du songe.

Les heures fuient dans le temps qui toujours reparait, et les étoiles aussi fuient et glissent sans cesse à l'horizon, images de la vie qui brille et qui s'efface.

Tout à coup, une claire sonnerie retentit.

Aux quatre coins du camp, d'autres lui répondent.

—La trompette ! Holà ! Debout, alerte !

Walter d'Avenel se dresse à demi, cherchant à rassembler ses esprits, le nom de Marie encore sur les lèvres.

Mais il est aussitôt revenu à la réalité et déjà debout, cherchant inconsciemment la garde de son épée.

Mais ce n'est point le danger.

C'est le réveil, c'est le jour, c'est la diane que les joueurs de cor viennent de sonner, répercutée par les échos des bois profonds.

En un instant tout le camp est debout ; les chevaux, les bœufs sombres et roux font craquer les genêts, les flexibles bruyères sous leurs dents tandis que le feu se rallument.

Walter d'Avenel va et vient dans le camp, adresse la parole à l'un à l'autre, constate que la fatigue de la veille n'a pas laissé de traces dans l'esprit de ses compagnons.

Cela le rassure...

Il n'a pas à craindre ainsi les désertions qui pouvaient se produire dès les premières épreuves, alors que le peu de distance à parcourir aurait permis aux défaillants de regagner leur foyer.

Le bonte-selle se faisait bientôt entendre.

Walter d'Avenel indiquait l'itinéraire à suivre.

Selon les indications de Martin, n'ayant du reste qu'à consulter son propre souvenir, le hardi capitaine se dirigea vers l'énorme et triste rocher blanc qui dressait, sur la plaine, sa masse solitaire.

—Compagnons, dit alors le chevalier lorsque sa cohorte arriva auprès de l'énorme rocher, c'est ici que j'ai retrouvé mon fidèle Martin blessé d'un coup de feu par les bandits auxquels il m'avait soustrait. La tour d'Avenel est donc en de bonnes mains et vigilante garde sera faite de là-haut sur vos chaumières.

Mais à partir de ce moment de nouvelles difficultés allaient surgir.

Le vieux Martin avait recommandé avec insistance de ne pas suivre le chemin qui conduisait vers son ancienne cabane de bûcheron.

Deux ou trois sentiers aboutissant à la route d'Édimbourg serpentaient dans la contrée, et la traite n'était pas extrêmement longue de cette route à la cabane, en ruine actuellement.

Il était à craindre que des batteurs d'estrades n'y eussent été lancés pour signaler le passage de Walter et de ses troupes.

L'abri que le chevalier avait trouvé précédemment dans la cabane du vieux solitaire autorisait ses ennemis à prendre leurs précautions en conséquence.

Jusqu'à alors, le souvenir du chemin autrefois parcouru avait facilité sa tâche au chevalier de Marie Stuart.

A partir de ce moment, il fallait s'en rapporter à la carte rudimentaire qu'il avait tracé en suivant les indications de Martin et des autres sujets d'Avenel ou des clans voisins qui s'étaient jadis hasardés dans ces solitudes.

Walter avait songé un moment à amener le vieillard avec lui.

Mais sa blessure non encore guérie l'y avait fait renoncer.

Da reste, l'on ne devait tarder à aborder des contrées où le chef des clans d'Avenel et de Melrose n'aurait d'autre espoir qu'en les rares bûcherons qu'il pourrait rencontrer.

A défaut de ceux-ci, il n'aurait que le soleil pour se guider dans l'océan des monts et des forêts.

C'eût donc été imposer au vieillard d'inutiles souffrances.

En attendant l'heure inquiétante où il n'aurait plus guère que le hasard pour diriger sa marche, Walter d'Avenel rassembla ceux de ses guerriers qui avaient abordé autrefois ces régions.

Il chercha avec eux, parmi les sentiers tracés par les fauves, celui indiqué par le vieux bûcheron, chef aujourd'hui des vétérans de la tour d'Avenel.

—Le sentier part du pied d'un grand frêne, dit Walter ; il traverse un fourré de jeunes bouleau et s'enfonce dans un bois de sapins qui, peu à peu grandissent et s'espacent.

Ses autres guides n'avaient pas, comme Martin, séjourné dans le pays : ils ne connaissaient pas ce passage.

Ils se mirent à battre les buissons, et l'un d'eux ne tarda pas à venir annoncer qu'il avait trouvé.

Cela montrait que le vieillard avait donné à son maître, des renseignements exacts.

Mais l'espace existant entre les arbres était trop étroit pour laisser passer des chariots.

Ce n'était plus, comme auparavant de jeunes arbrissaux.

Il fallait les attaquer à la hache et la besogne devait être pénible.

Deux cents hommes munis de cognées passèrent devant eux.

Implacables comme la mort qu'ils portaient avec eux, ils ouvrirent, dans le bois, une large trouée.

Leurs compagnons, ayant étendu leurs rangs pour compenser, en partie, le temps perdu, s'avançaient vers eux comme une vague humaine.

On arriva ainsi jusqu'au bout du bois de sapins dont plus d'un décapité par la foudre, épargné par les ans s'abattait avec une longue plainte sous la cognée retentissante.

Une immense étendue plane et morne, tigrée par les larges taches d'un rose violacé des bruyères, se présenta ensuite devant eux.

—Martin avait raison, dirent les forestiers. Voici la grande bruyère des Trépassés.

Walter d'Avenel ne demanda pas d'explications.

Le vieillard, en lui indiquant la voie à suivre pour y arriver, lui avait appris que, dans des temps dont la mémoire s'était perdue, ce nom avait été donné à cette vaste plaine en souvenir d'une armée qui y avait péri par trahison.

Partout où le sang avait coulé, affirmait la légende, les bruyères étaient mortes et n'avaient plus repoussé.

Arrivé à cet endroit, on devait traverser la plaine tout droit, avait encore dit Martin, et marcher vers le pic le plus haut parmi les montagnes que l'on apercevait au lointain.

Les soldats se signèrent en abordant la plaine maudite.

Un grand silence planait sur la petite armée, pesant et morne.

Il semblait aux montagnards qu'ils sentaient la trahison flotter autour d'eux.

La nuit vint sans qu'on eût franchi cette funèbre étape.

Le campement s'établi, attristé, anxieux.

Les sentinelles, troublées, entretenaient de grands feux dont les flammes, secouées par le vent, dessinaient tour à tour sur la terre des clartés et des ombres fantastiques.

De temps en temps, une tête se soulevait parmi les hommes couchés, et sondait, inquiète, l'étendue.

Les cris d'appels des factionnaires retentissaient plus fréquents, sourds et haletants.

Aussi, lorsque la sonnerie de la trompette frissonna dans l'aube mouillée, elle trouva les trois quarts des montagnards éveillés, la face grise des trances et des cauchemars de leur nuit.

Ces hommes, intrépides devant le danger, étaient faibles comme des enfants en présence de récits superstitieux.

Walter d'Avenel comprit la nécessité de soustraire au plutôt ces soldats à ces influences.

Il fit faire rapidement les préparatifs de départ.

Un instant après, la colonne était en armes : les bœufs sous le joug tendaient déjà leurs reins musculeux.

—En avant, compagnons de la Dame Blanche ! lança le chevalier d'une voix claire et ferme, afin de combattre l'oppression à laquelle il voyait ses guerriers en proie.

Aucune voix ne répondit à la sienne et la troupe s'ébranla.

La colonne quitta enfin la plaine des Trépassés et les visages s'éclairèrent de nouveau.

On abordait enfin la région des montagnes.

Walter d'Avenel, avec le concours de la carte laborieusement dressée par lui pendant la dernière nuit passée dans la tour d'Avenel et les renseignements des guides qui l'entouraient, poursuivait sa marche.

C'était le troisième jour de l'étape qui devait le conduire en vue d'Édimbourg.

Un sol tourmenté se présentait maintenant devant lui.

Les roues des chariots sautaient sur les rochers en menaçant chaque foir de se briser.

Des bœufs s'abattaient, et mourtris, excédés, refusaient de se relever.

Il fallut diminuer la charge des chars, la répartir entre une partie de l'armée, tandis que l'autre fraction se mettait au roues.

Impossible d'abandonner ce qu'ils transportaient.

Comment faire subsister en ce cas ces quinze cents hommes dans un pays dépourvu de tout ?

Un moment vint même où les cavaliers durent mettre pied à terre afin de transformer leurs montures en chevaux de trait ou de charge.

Les bœufs de nouveaux chariots s'étaient encore abattus et un attelage complet venait de rouler dans un précipice, après avoir entraîné pendant une vingtaine de mètres son conducteur que l'on avait relevé tout en sang.

Walter d'Avenel, donnant l'exemple, avait voulu que son cheval fût employé le premier de tous au bien commun.

La nuit qui arriva trouva l'armée écrasée, désorientée.

Un certain affaiblissement se produisait chez ces hommes qui avaient besoin de l'excitation de la bataille.

Le bruit circulait sourdement que l'on s'était égaré.

En effet, jamais aucun des guides ne s'était aventuré aussi loin et les indications fournies par Martin s'arrêtaient aux premières lignes de montagnes.

Walter d'Avenel avait sondé tout le jour l'horizon, cherchant à découvrir quelque hutte de bûcheron.

Ainsi loin que ses regards eussent porté, il n'avait aperçu que la succession des rocs.

Rien, du reste, dans ces régions n'indiquait la présence de l'homme. C'était l'immensité abandonnée dans toute sa beauté et toute son horreur.

Des détachements, qu'il avait envoyés explorer les ravins voisins, les vallées que l'on devinait au loin n'avaient pas été plus heureux.

Aussi un lourd abattement présida-t-il à l'établissement du camp cette nuit-là.

Les soldats se disaient :

— Nous avons traversé la plaine des Trépassés ; nous y avons dormi, c'est d'un fâcheux augure !

— Qui sait si nous n'allons pas nous réveiller dans la mort, livrés à l'Homme-Noir et abandonnés par notre bonne Dame-Blanche !

Et d'autres ;

— Aujourd'hui, nous avons mangé les bœufs qui sont tombés en route.

— Demain, peut-être, nous nous entre-dévorons !

— Demain est contre nous !

Où était la résolution et le joyeux enthousiasme du départ ?

## LXXVI. — L'ATTAQUE

Tandis que Walter d'Avenel s'enfonçait avec des highlanders dans ces montagnes inhospitalières, les vétérans, à qui il avait confiée la garde de la vieille tour de ses ancêtres se préparaient à remplir de leur mieux leur mission.

La Tour d'Avenel était la protection de la contrée.

Symbole de l'indépendance nationale, tant qu'elle sera debout et inviolée, il semblait aux habitants de la frontière que l'Écosse demeurerait intacte et libre.

Ses remparts reconstruits attestaient leur force et rassuraient ceux des vassaux de Walter que l'âge ou les infirmités avaient empêchés d'aller courir avec lui les hasards de la guerre.

Ils savaient que si l'ennemi survenait, ils trouveraient, derrière ces murs, un abri pour eux, leurs biens et leurs troupeaux, grâce au travaux complémentaires exécutés par leur seigneur.

C'était du reste la règle féodale.

Le soudoyer devait lige et service à l'homme noble ; mais celui-ci était en retour beau, en cas de guerre, à protection et abri.

Walter d'Avenel, imbu de sentiments plus hauts que la plupart des nobles, avait conçu sa mission dans son sens le plus humain.

C'est pourquoi, dans la reconstruction de la vieille forteresse, il avait ajouté un corps de murailles bastionnées, derrière lesquelles les paysans pouvaient parquer leurs troupeaux de façon à ce que, la guerre terminée, il leur fut impossible de se remettre aux travaux des champs.

Il avait dû partir avant que tout cela fût complètement achevé.

Mais Martin lui avait promis de ne rien négliger pour mettre sans retard la citadelle à l'abri de toute insulte.

Et il avait tenu parole.

Son zèle ne devait du reste pas tarder à être justifié.

Le bruit du départ de Walter d'Avenel par la région des forêts s'était en effet répandu avec rapidité.

Les ennemis, dont les espions observaient de loin ses mouvements, éprouvèrent une violente déception. Ils l'attendaient dans des positions qu'ils avaient longuement fortifiées, sur l'ordre de Somerset, mis au courant du retour offensif de son ancienne victime.

Ils espéraient l'arrêter ainsi facilement, mettre son armée en pièces et obliger le chevalier de la reine à en ramener les débris dans son clan.

L'échec de Walter d'Avenel, propagé et grossi, devait jeter le découragement parmi les derniers défenseurs de Marie Stewart.

Au contraire, sa détermination, inattendue, en rendant inutiles tous leurs préparatifs, venait anéantir leur coupables espérances.

Aller le chercher à travers les forêts, ignorant où il se trouvait au juste, était impossible.

Du reste, c'était perdre le bénéfice de leurs positions.

Il n'y avait qu'une chose à faire : lancer une colonne volante contre son manoir avant qu'il ne fût trop éloigné.

— Je m'en emparerai par surprise, dit le duc d'Artwel dont Walter d'Avenel avait déjà évité les postes établis sur sa route, suivant les avis du cabaretier de la Croix. En tout cas, je mettrai son château en un tel péril que son capitaine criera aide et assistance. Walter d'Avenel s'empressera alors de rétrograder. Et il faudra bien qu'il vienne se mesurer avec nous afin de soustraire son clan à nos entreprises.

Mais tandis que la moitié des vétérans commandés par Martin maçonnaient avec ardeur les dernières, l'autre moitié veillaient ou

entassaient au haut des remparts et des tours les blocs informes de durs rochers qui, projetés sur les assaillants, devaient les écraser au fond fossé.

Au faite du donjon, couronné, lui, de ses derniers ouvrages, un guetteur vigilant inspectait sans cesse l'horizon.

L'aurore du deuxième jour commençait seulement à poindre lorsqu'il aperçut un nuage de poussière venant de la direction opposée à celle vers laquelle s'était éloigné Walter d'Avenel.

Un rayon de soleil traversant cet opaque brouillard fit reluire des casques, des armures.

Le cor du guetteur retentit alors, jetant sa sonnerie d'alarme.

En même temps, une modulation contenue de l'instrument indiqua que le danger provenait de l'ouest.

Malgré sa blessure, Martin se précipita vers la plate-forme de la tour la plus proche et regarda du côté désigné.

Le cor d'argent que lui avait remis Walter pour sonner ses commandements lança alors dans l'air sa note plus claire.

Les hommes de la garnison sortis pour se livrer aux occupations qui les appelaient au dehors rentrèrent précipitamment.

Ceux du dedans saisirent rapidement leurs armes, coururent prendre les postes de combat désignés à l'avance à chacun, tandis que leurs camarades se préparaient en toute hâte.

Les maçons redevenus soldats garnirent d'un rang hérissé de lourds fusils, de piques et d'arcs bandés, pointant leurs flèches, les derniers remparts non encore terminés. Les barbicanes montrèrent, par chacune de leurs meurtrières, un trait prêt à partir.

Le coulement de tonnerre d'une troupe de cavalerie lancée au galop ébranlait la terre. La poussière soulevée par les fers des chevaux ne permettait pas d'évaluer le nombre de ces cavaliers trop ardents pour nourrir des idées pacifiques.

Mais leur masse devait être considérable, à en juger par l'étendue du nuage qui les enveloppait. Ils se divisèrent tout à coup en trois troupes et l'une d'elles apparut à l'extrémité d'une prairie où rien ne la déroba plus.

Martin l'évalua rapidement à une centaine de cavaliers, chacun portant en croupe un coussinier ou homme de pied.

Au même moment, le corps principal débouchait dans le chemin d'accès en poussant des clameurs de guerre.

Ils arrivèrent tout juste assez tôt pour apercevoir le pont-levis qui finissait de s'élever majestueusement, comme pour les narguer.

A cette vue, une tempête de cris de colère succéda à leurs menaces fanfaronnées. Et une grêle de traits, lancés par les archers amenés en croupe également, vint s'écraser sur le pont-levis et la muraille, autour des embrasures. Les archers avaient visé les embrasures, espérant atteindre les hommes qui maniaient les chaînes du pont et faire retomber celui-ci.

Une envolée de flèches, parties des remparts, leur répondit.

Les agresseurs étaient à découvert.

Plus d'un archer tomba de cheval, plus d'un dard pénétra au défaut de la cuirasse ou du heaume d'un homme d'armes, et du sang rougit les armures.

Le projet d'une surprise de la part des assaillants était clairement indiqué par les archers amenés en croupe.

Les ennemis de Marie Stuart et de Walter d'Avenel espéraient arrivant au point du jour, trouver le pont-levis baissé, la garnison répandue au dehors. Au lieu de cela, ils rencontraient une troupe vigilante, à ses postes de combat.

Le chevalier de la reine avait eu raison de confier la garde de son manoir à des vétérans mûris dans les combats ou les dangers réels, et commandés par un vieillard à la fois prudent et résolu.

Devant l'accueil qui venait de leur être fait, le chef de la troupe ennemie arrêta d'un signe ses compagnons.

Et mettant l'épée au fourreau, comme un homme qui n'a pas besoin de combattre il s'avança au galop jusqu'auprès du château.

Martin donna l'ordre d'attendre sans tirer.

Aussi circonspect qu'il voulait paraître audacieux, le cavalier n'avait pas relevé la visière de son casque.

— Moi, déclama-t-il, duc d'Artwel, baron de Clersbeg, seigneur de Marienburg et Trensford, au nom des chevaliers confédérés d'Écosse, je somme la garnison de ce château de mettre bas les armes.

Et il ajouta :

— Promettant en ce cas de la recevoir généreusement à merci. Faute de ce faire, elle sera passée au fil de l'épée, selon toutes les rigueurs de la guerre.

La voix du duc rebelle sonnait sourde sous le fer de son casque.

Sire duc, lança alors une voix du haut du rempart, vous pouvez relever sans crainte votre casque, je vous donne promesse qu'il n'en sera point profité pour vous faire aucun mal.

Et grave :

— Nous ne sommes point des gens qui agissons par trahison, nous !

Le chevalier factieux sentit le reproche contenu dans ces paroles. En effet, si les hostilités étaient ouvertes en fait, contrairement

aux lois encore existantes de la chevalerie, aucun hérald d'armes n'était venu porter au manoir d'Avenel le défi de ses adversaires.

—Qui es-tu, dit-il enfin, pour oser me parler ainsi ?

—Je suis le serviteur du chevalier d'Avenel.

Le duc souleva sa visière de fer, montra son visage.

C'était un homme dans la force de l'âge, au visage dur et sombre.

Il considéra celui qui lui parlait et qui s'était avancé à découvert dans l'embrasure d'un créneau.

Un éclat de rire retroussa sa moustache.

—Un vieillard ! fit-il en ricanant.

—Duc, reprit avec dignité celui qui venait de lui parler, si votre père vit encore, n'est-il pas aussi un vieillard ?

L'orgueilleux gentilhomme se mordit les lèvres.

C'était la seconde fois qu'un homme élevé dans la plus humble condition le rappelait à des sentiments qu'il oubliait.

—Enfin, dit-il, pour cacher sa confusion, consentez-vous à rendre vos armes et à baisser le pont-levis ?

—Si j'étais le serviteur du duc d'Artwel et que l'on m'adressât une pareille question, je répondrais en tenant mon épée ! répliqua le vieillard.

—Trêve de discours. Rend tu tes armes, oui ou non ?

—Viens les prendre !

—Ah ! c'est ainsi !

Et le duc retourna au galop auprès de ses compagnons.

Les chefs des deux autres escadrons étaient venus le rejoindre.

Ils le quittèrent après l'échange de quelques phrases.

Les archers sautèrent aussitôt sur le sol ainsi que les hommes de pied des autres corps de troupe. A cette vue, le vieillard de la défense de la tour d'Avenel tira une brève sonnerie de son cor d'argent.

Une sonnerie pareille lui répondit de divers points. Cela signifiait :

—Nous sommes prêts !

#### LXXVII. — A L'ASSAUT

Chevalier d'Avenel, voici l'heure critique.

Comment les défenseurs de ton château, dont quelques-uns n'ont jamais tiré l'épée, vont-ils recevoir le baptême du feu ?

Martin, cet homme au cœur simple, improvisé par les événements guerrier et capitaine, le savait trop : le duc d'Artwel allait attaquer la place.

Tandis qu'une partie de ses cavaliers et de leurs auxiliaires se massaient sur les côtes et les derrières du manoir, afin d'attirer la garnison de ce côté, une cinquantaine d'hommes venaient de s'enfoncer dans un petit bois de sapins éloigné de quelques portées de flèches.

Ils reparurent bientôt, mais traînant après eux d'énormes amas de fascines.

Martin eut aussitôt l'intuition de la vérité.

—Ils vont essayer de mettre leur projet à exécution.

Bien plus, étant donnée l'énorme quantité de branchages qu'ils se préparaient à embraser, les flammèches atteindraient sûrement jusqu'au créneau. La chaleur, la fumée rendraient, au-dessus du foyer, la position intenable.

Le sage Martin vit alors avec anxiété la défense de cette position, véritable clé de la forteresse, réduite aux deux bastions des côtés et le pont-levis livré à la merci de l'ennemi.

C'était peut-être la forteresse perdue presque sans combat, le lendemain même du départ de son maître.

—Il faut les empêcher à tout prix d'arriver jusqu'au fossé ! pensa-t-il.

Quelques-uns des assaillants, des cavaliers, avaient couru au village enlever leurs échelles aux paysans.

Ils les liaient bout à bout afin d'atteindre à la hauteur des remparts et donner l'assaut sur les côtés.

Mais ce n'étaient point là des échelles d'assaut.

Chacune d'elles pourrait porter un homme ou deux tout au plus. Se défendre contre eux serait chose facile.

Martin, aussi résolu qu'il était prudent, jugea qu'il pouvait en conséquence dégarnir sans danger les parties secondaires du rempart de la plupart de leurs défenseurs.

Du reste, placés dans les bastions de côté, ils étaient assez près pour aller rapidement prêter main forte à ceux qui y seraient restés.

Un triple rang d'archers, dissimulés derrière la crête des murs, attendit donc l'approche des incendiaires.

De son côté, le duc d'Artwel, prévoyant la résistance qui se préparait, fit approcher ses archers.

Il donna un commandement.

Les hommes munis d'échelles s'élançèrent vers les côtés et le derrière du manoir, afin de jeter le trouble parmi la garnison, causer une panique, s'il était possible.

—Que personne ne tire ! recommanda le digne vieillard à la main de qui le chevalier d'Avenel avait confié sa bannière.

Et il ne bougea pas.

Les porteurs de fascines se précipitèrent alors franchement.

—Allez ! prononça-t-il avec force.

Chacun de ses archers avait visé son ennemi.

Les flèches partirent en nuée pressée, coupant l'air d'un sifflement bref.

Quelques-uns s'arrêtèrent dans les branches derrière lesquelles tâchaient de s'abriter les hommes d'Artwel.

Des pourpoints rougirent, sous le casque rond et bas, des figures s'étoilèrent de sang. Les coustiliers reculèrent.

Un blasphème échappa au duc, et il s'élança sur eux, la lance levée, menaçant :

—Lâches !

En même temps ses archers envoyèrent leurs traits s'émousser contre les murailles ou passer par-dessus les têtes des défenseurs de la tour qui s'étaient courbés pour bander de nouveau leur arc.

Les premiers voulurent recharger, recommencer, mais alors une pluie de traits envoyés par les défenseurs des bastions les prit à revers, creusant leurs rangs.

—Le feu ! hurlant leur chef. Le feu ! Ces mécréants vont nous décimer ici.

Une de ces grosses flèches appelées carreau vint frapper sa cuirasse et glissa après l'avoir bosselée.

Un surcroît de rage l'envahit.

—Aux fascines ! cria-t-il. Brûlez ! brûlez !

Des hommes, poussés par lui, se jetèrent de nouveau en avant.

Mais une nouvelle bordée de flèches aussi fournie que la précédente arriva encore sur eux.

De nouveau, ils reculèrent.

—Chiens peureux ! huria le duc.

Ils tentèrent un dernier effort.

Pour la troisième fois, les archers de la tour, ayant eu le temps de recharger, firent pleuvoir des traits sur leur masse déjà réduite.

A ce moment, les quelques gros fusils que possédait Martin et qui avaient été ménagés jusqu'alors, se mirent de la partie.

Et leur mitraille, allant taper au milieu des cavaliers, y jeta le désordre.

La plupart des échelles avec lesquelles les soldats du duc espéraient faire une diversion victorieuse, gisaient déjà au fond du fossé, renversées par les autres défenseurs du rempart.

L'attaque avait bien été un coup de surprise.

Mais l'ennemi avait échoué.

Et le duc s'obstinait.

Son projet en venant assaillir le château avait été de mettre, pour le moins, la garnison d'Avenel en un tel péril, que son chef s'empressât d'envoyer prier son maître de rétrograder afin de le secourir.

Contrairement à ses espérances, c'est lui, le seigneur rebelle, qui était vaincu avec sa bande.

Il le sentait malgré son opiniâtreté.

Une trentaine de ses hommes étaient déjà hors de combat.

Quant aux autres, ils montraient une répugnance visible à affronter de nouveau les remparts où du joint de chaque pierre partait un trait acéré auquel ils ne pouvaient répondre.

Martin s'en aperçut.

—Mes amis, dit-il à ses vétérans, vos flèches ont bien porté, et les soldats ennemis ne demanderaient qu'à s'en retourner chez eux si leur chef ne s'obstinait à ne pas vouloir s'avouer vaincu. Il faut faciliter la retraite et montrer en même temps à ce duc d'Artwel que les highlanders d'Avenel et de Melrose ne sont pas semblables à ces moutons des basses terres qui se laissent tondre sans bêler.

Et s'adressant à ces chefs de bastions :

—Edwig, Morsford, Cleinthal, prenez chacun vos escouades, sortez par la poterne, et donnez-moi la chasse à tous ces oiseaux, tandis que nous vous soutiendrons de nos flèches et des décharges de nos fusils de rempart. Vite, tandis qu'ils ont encore le poil tout mouillé de crainte.

La poterne s'ouvrit aussitôt, et les chefs des escouades s'élançèrent sur la passerelle volante jetée pour eux par-dessus le fossé.

—Ils viennent se livrer, clama alors le chef de l'armée ennemie. Sus à eux... Ils sont à nous !

Et entraînant ses soldats, il se rua avec fureur sur les vétérans, voyant là l'occasion d'une revanche inespérée.

Dans sa hâte, il vint se placer de nouveau dans le champ de tir des archers à l'affût dans la tour.

C'était ce qu'espéraient Martin et ses compagnons.

Les arcs, déjà tout préparés, se distendirent en sifflant, et les flèches s'abattirent comme une trombe dans la masse groupée des ennemis.

Un halètement d'émoi s'en échappa.

**CHOCOLAT HÉRELLE**

Par demi-livres et quarts.  
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.  
**LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**

Une nouvelle averse de traits tombant des bastions acheva de les démoraliser, en même temps que les lingots de plomb envolés des fusils de rempart, crevant les cuirasses des cavaliers, renversant les chevaux, empêchaient ceux-ci de secourir les gens de pied.

Les vétérans avaient pris le pas de course.

Ils arrivèrent comme la foudre sur les rangs confondus des costiliers et des archers ennemis.

Le duc blême de fureur, essaya de les rallier.

Mais son cheval, grièvement blessé, s'abattit sous lui. . .

Et il fut entraîné parmi les fuyards.

Livide, contusionné dans sa chute, écrasé par le poids de son armure il jeta un regard désespéré, furieux, vers l'endroit où il avait laissé ses cavaliers.

Ceux-ci fuyaient en désordre, poursuivis par les projectiles des énormes fusils de position et par les traits aigus des nouveaux archers que Martin venait de faire sortir pour augmenter la déroute.

Un cheval, la selle vide de son cavalier, le poil hérissé, reniflait l'air à quelque distance.

La duc ordonna à un de ses archers de s'em emparer.

Essayant encore de faire tête, mais obligé malgré tout de fuir, il n'avait même pas la consolation de diriger la retraite, sa voix n'était plus écoutée.

L'archer, étant parvenu à s'emparer du cheval, le lui amena.

Le grand seigneur factieux sauta alors en selle.

Se tournant vers la tour d'Avenel au sommet de laquelle flottaient victorieux les drapeaux d'Avenel, de Melrose et de Stuart, il tendit son poing menaçant vers ses murs :

— Je reviendrai !

Et lançant sa monture au galop, il disparut au loin, tandis que ses soldats étant maintenant dispersés, le cor retentissant de Martin et toutes les trompettes du manoir sonnaient la cessation de la poursuite, devenue inutile.

— Je vengerai cet affront d'une façon terrible ! avait juré le duc d'Artwel, en enfonçant ses éperons dans le flanc de son cheval pour fuir plus vite ce lieu de désastre. Et malheur à toi vieillard insolent. . . Je vais faire tresser la corde qui te pendra.

Et la lueur sanglante de son regard indiquait qu'il était homme à tenir parole.

Et il fuyait en ruminant ses projets de vengeance.

Chevalier d'Avenel, la distance l'a empêché d'entendre les détonations, les cris des blessés, indices de la lutte acharnée qui vient de se livrer autour de ton château.

Tu poursuis ta marche hasardeuse vers le nord, et déjà la mort et la destruction suspendent leur aile de plomb au-dessus de la contrée que tu viens de quitter.

Puisse la justice de ta cause te protéger !

Et puisses-tu, récompense inespérée ! retrouver ton fils vivant à tes côtés dans cette guerre d'indépendance :

*Pro Patria et libertate !*

#### LXXVIII. — MOINE ET SODAT

Le guetteur placé au sommet du donjon ayant annoncé la disparition totale de l'ennemi, Martin fit abaisser le pont-levis.

S'appuyant sur une des branches de sapin abandonnées à quelque distance du pont par les assaillants, il alla visiter le champ de bataille.

Tant qu'avait duré l'action, il n'avait pas senti sa vieille blessure. Mais elle le faisait assez cruellement souffrir à cette heure.

L'ennemi avait laissé, sur le terrain, un certain nombre de blessés.

Redevenu le bon et simple Martin que nous avons toujours connu, il ordonna de les transporter dans le manoir où ils seraient soignés comme les propres soldats d'Avenel.

On n'était pas toujours très humain envers les vaincus à ces époques de guerres presque incessantes.

Aussi la surprise et même l'émotion de ces hommes endurcis dans les guerres de partisans furent-elles considérables en recevant les secours de ce vieillard à l'aspect doux et timide qui venait de leur infliger une telle défaite.

Dans la précipitation de leur retraite les troupes du duc d'Artwel avait également abandonné plusieurs cadavres.

— On les enterrera honnêtement, déclara le vieillard.

Et il envoya un exprès, au monastère de Saint-Joseph, demander au prieur, les cérémonies du culte pour les trépassés.

Le bruit de la bataille, les détonations de gros fusils de rempart surtout, étaient parvenus jusqu'au bord de la Tweed.

Les moines l'avaient entendu, et aussi John Robby le cabaretier.

Les yeux clignottant et chasseur de l'aubergiste du Gué de la Mort, s'étaient allumés d'une joie vicieuse en écoutant les échos.

Il éprouvait une ardente satisfaction à espérer la chute du manoir à peine reconstruit.

Le misérable avait encore tout frais présente à l'esprit la récente visite du chevalier d'Avenel dans son auberge.

Le père du petit Julien, de la pauvre victime qu'il avait livrée au pirate Harrys, était venu le menacer.

John Robby conservait une rancune secrète et implacable de la terreur qu'il avait ressentie lors de la venue de Walter d'Avenel.

Il avait autrefois dénoncé le rôle de Stewart Bolton en cachant soigneusement sa part de responsabilité dans leurs crimes communs.

Mais il n'avait fait en cela qu'obéir à ses désirs de vengeance, contre son ancien complice.

John Robby était vindicatif comme tous les traîtres et les lâches.

Il avait tremblé devant la menace du pistolet braqué sur lui, par le père infortuné.

Pour lui, cela appelait des représailles et il aurait salué, avec un contentement effrayant, tout malheur qui aurait frappé le suzerain déclaré d'Avenel et de Melrose, l'homme qui ne lui avait jamais fait pourtant que du bien.

— Les ennemis d'Avenel puissent-ils être vainqueurs ! se disait-il, tandis que les sourdes détonations ébranlaient les échos de la vallée.

Un autre motif que la rancune le lui faisait désirer aussi.

Walter d'Avenel venait de se déclarer contre les Anglais et leurs alliés.

Si les défenseurs de son manoir venaient à être vaincus, si la tour d'Avenel était prise, ce serait le pillage.

Et comme il était Anglais, il supputait avec des frénésies cupides la part qu'il y prendrait.

Aussi, ayant sellé sa mule, s'était-il dirigé vers un monticule afin de voir l'instant où tomberait le double pavillon dont la chute lui annoncerait celle aussi de la forteresse, et le moment pour lui d'aller participer à la curée.

Il était bien le frère de Norberg Robby, l'immonde cabaretier de la cité de Londres.

Contrairement à son attente et avec un frémissement de rage muette, il entendit s'éteindre les rumeurs de la bataille tandis que le pavillon de Stewart et d'Avenel continuait glorieusement à claquer au vent.

— Le chevalier Walter a donc fait un pacte avec le démon ? siffla-t-il entre ses dents.

Mais si ce dénouement le remplissait de dépit ou de rage impuissante, il comblait de joie d'autres personnes.

D'une part c'était les moines du couvent de Saint-Joseph, décidément conquis à la cause de leur ancien protecteur ; de l'autre, les habitants du Moulin-Joli.

— Mon Dieu ! avait, durant tout le combat, prié Kitty agenouillée, faites que la garnison du château l'emporte !

Il lui semblait malgré elle que Christie de Clinthill en était toujours le capitaine et que sa vie était en danger.

Durant ce temps, le vieux meunier, lui, était cruellement soucieux :

Ils étaient loin du château, il est vrai. Mais ces luttes qui revenaient, périodiques, n'indiquaient rien de bon pour l'avenir.

Le brave propriétaire du Moulin-Joli affectionnait son seigneur, le chevalier d'Avenel.

Mais il craignait que tout cela ne finît mal, à cause du voisinage de la frontière et des agissements des Anglais.

Aussi la cessation des hostilités fut-elle accueillie par lui avec un grand soulagement, mitigé par ses appréhensions pour le lendemain.

La fille, la jolie fée du Moulin-Joli, n'avait pensé qu'à se réjouir sans réserve.

Elle aussi avait cherché un observatoire d'où, anxieuse, elle put suivre autant que possible les événements.

Aussi lorsque le messenger du vieux Martin fut prêt d'atteindre le couvent, Kitty qui s'était perchée aussi haut que possible, l'aperçut et ne tarda pas à le reconnaître.

— Eh ! mais c'est Marfeld, le forgeron ; va-t-il donc quérir les remèdes au monastère ou demander un chapelain pour administrer l'ext.ême-onction à quelque agonisant ?

Et tout de suite sa joie tombée :

— Pourvu que ce ne soit pas ce bon Martin à qui Monseigneur Walter a confié la garde de sa tour ?

Elle se mit à courir et s'arrêta à portée de voix de l'envoyé, au moment où il s'apprêtait à soulever le haurtoir placé à la porte du couvent de Saint-Joseph.

— Mon Dieu, Marfeld, s'écria-t-elle, que se passe-t-il donc que l'on s'est battu au manoir et que vous arrivez en si grande hâte auprès des bons pères ?

Le vétérans se retourna :

— C'est vous, Kitty. Ce qu'il y a, la jolie meunière ? Il y a qu'on vient de forcer les gens du duc d'Artwel et leur seigneur lui-même à nous montrer leur dos : ah ! une belle bataille, Kitty, et



comme le capitaine Christie de Clinthill, de vaillante mémoire, en aurait aimé.

A ce nom une nuance de mélancolie se répandit sur les traits de la meunière.

Le vétérân s'en aperçut.

—Mais il reviendra, notre ancien capitaine, quelque chose me le dit et il nous mènera batailler pour de vrai. Car le brave et généreux Martin à qui nous serons soumis comme des enfants n'est peut-être pas assez hardi ; s'il n'est pas soué aussi vite le ralliement de son cor d'argent, aucun des ennemis ne revoyait son clan.

—Martin est un homme sage, dit gravement Kotty.

—Je n'y contredis pas, meunière, et un brave aussi qui a sauvé notre chevalier dans un grand péril. Même qu'il vient de se conduire aujourd'hui, comme un pur homme d'armes, car la poursuite nous entraînait, à vrai dire, réellement trop loin de la tour, corrigea-t-il. Mais il me faut remplir la mission qu'il m'a donnée et qui est de prier le père abbé d'envoyer mettre en terre sainte les corps de quelques ennemis restés honnêtement sur le champ.

Et il souleva le lourd marteau de fer qui, concurremment avec la cloche d'appel, indiquait que les moines de Saint-Joseph n'étaient pas ennemis des visites.

—Adieu, aimable Kety, dit-il quand la porte s'ouvrit, et recommandez à votre père de moudre la farine bien blanche pour les défenseurs du manoir d'Avenel, car aujourd'hui, pour vrai, ils ont bien gagné leur pain.

Ketty lui répondit par un sourire, et reprit, toute pensante, le chemin de la rivière.

Les réflexions de son père lui revenaient à l'esprit.

Le duc d'Artwel passait pour un homme intraitable, opiniâtre dans ses volontés.

Il avait été vaincu, disait Marfeld. Il voudrait certainement prendre sa revanche.

Si le capitaine Christie eût été encore là, Kety n'aurait pas eu peur... Il était si grand, si beau et si fort !

Mais où était-il ?

Et la jeune fille entra mélancoliquement au Moulin, rapporter à son père les propos de Marfeld, le forgeron.

—Je suis certes heureux du succès de nos amis, dit le meunier. Mais les temps sont bien troublés, et les ennemis de notre sire bien nombreux et bien puissants. Pourvu que tout cela ne tourne pas mal !...

Durant ce temps, trois moines, délégués par l'abbé de Saint-Joseph, se transportaient au manoir pour verser l'eau bénite sur la dépouille des vaincus.

Le joyeux frère Jacques avait demandé à faire partie du trio monacal.

Lorsqu'il arriva sur le terrain piétiné par le sabot des chevaux, le talon des combattants, et marbré de taches d'un rouge sombre, sang des hommes bu par la terre, ses narines s'ouvrirent belliqueusement et sa tête apoplectique se redressa.

Il respirait la bataille.

Et quand l'officiant, ce n'était pas lui, commença les prières des morts, au lieu des répons indiqués dans le rituel, il eut envie de lancer le refrain guerrier, martelant comme le choc de l'épée sur la cuirasse chaque strophe de l'unique chanson de bataille des premiers temps de l'Écosse.

On descendit côte à côte les cadavres dans une large fosse devant le bois de sapins avec les branches desquels les assaillants se proposaient de flamber si généreusement les défenseurs du manoir.

Le frère Jacques y planta lui-même une croix rustique de sa main vigoureuse.

Et sa mission pieuse étant alors terminée, il tourna un visage épanoui vers Martin debout et tête nue.

—Or ça, fit-il, l'œil scintillant, vous dites, ami Martin, que ça a été une belle mêlée.

—Oui, répondit gravement le vieillard, les vétérans d'Avenel se sont bien battus. Mais nous avons eu de nombreux blessés, dont quelques-uns grièvement.

—Voyez-vous, je le pensais. De braves gens qui ont besoin de consolations, de prières, n'est-ce pas ? Sans compter qu'un ou deux pourraient bien trépasser. Oh ! ce qu'à Dieu ne plaise ! Voyez-vous cher capitaine, car vous l'êtes en somme, si modeste que vous soyez resté, voyez-vous, disais-je cher capitaine, il vous faudrait un chapelain.

Et ce disant il glissa un regard sournoisement amusant du côté, du vieillard qu'il espérait disposer favorablement en lui donnant ce titre, ce grade alors important. Il reprit :

—Oh ! je n'entends pas, par chapelain, un homme délicat de complexion frêle, incapable de soutenir les privations d'un siège. Non un homme comme moi, robuste, résistant.

Il en avait positivement la lèvre et le regard humides de désir.

—Vous hésitez, ami Martin, vous hésitez, capitaine. Eh bien ! je me dévoue. Là, êtes-vous content ? Je vous autorise à en parler au

sire abbé. Et tenez, ajouta-t-il, craignant que le vieillard marquaît de conviction ou d'éloquence pour convaincre son supérieur, oui, tenez, je lui en parlerai moi-même par esprit de sacrifice.

—Comme vous voudrez, frère Jacques, gémit Martin. Seulement si, comme je le crains, les ennemis viennent commencer un siège en règle, on fera maigre chère dans la Tour d'Avenel.

—C'est à cause de ma santé que vous dites cela, protesta frère Jacques en passant inconsciemment sa main sur son abdomen réellement énorme. Oh ! n'ayez cure, un chateau de pain noir et une tasse d'eau bien claire me suffisent parfaitement.

Et tout bas il ajouta :

—Surtout avec un demi-jambon cuit à point et quelques givres au genièvre autour... sans préjudice du reste quand le bon Dieu le permet, ou le pardonne.

Et ayant enlevé l'assentiment du vieillard grâce à l'affirmation d'une rusticité réellement bien peu en rapport avec sa mine réjouie et ses éclatantes couleurs, il reprit tout guilleret le chemin du monastère, entremêlant involontairement d'expressions militaires le latin des litanies qu'il murmurait pour faire comme ses deux compagnons.

À peine rentré au couvent, frère Jacques fit, à l'abbé, un tableau pathétique des morts et des mourants entassés autour des murs du manoir d'Avenel et réclamant la rémission de leurs péchés.

—Ah ! bon père, combien doivent-ils en avoir commis, les malheureux, pour crier avec cette insistance ! Aussi le brave capitaine de la Tour d'Avenel supplie-t-il par ma voix votre révérence de lui accorder un chapelain qu'il se charge de défrayer de toute dépenses, s'offrant même de donner une preuve éclatante et durable de sa reconnaissance au couvent si ses vœux sont exaucés.

Frère Jacques enjolivait réellement un peu fortement la vérité.

Mais c'était dans une bonne intention, se disait-il à lui-même, et saint Joseph, le patron du monastère, ne lui en garderait certainement pas rancune.

—Un chapelain ? fit l'abbé. Le poste est périlleux et nos frères sont des hommes de paix ; qui choisir ?

—Mon père... balbutia le moine, je me sens prêt pour le martyre.

En résumé, la position de chapelain au milieu des pistolades, des mousquetades et des nuées de flèches qui menaçaient de recommencer bientôt à faire des leurs autour du manoir n'avait rien de bien récréatif.

Et si dévoués que ces moines fussent au seigneur d'Avenel, plus d'un s'écroulerait certainement sur ses jambes lorsqu'il s'agirait d'aller s'enfermer dans les murs du manoir, moins pacifiques que ceux du cloître.

—Mon cher fils, crut-il devoir objecter, votre zèle et votre abnégation ne me surprennent pas, non plus que la bravoure dont vous avez fourni la preuve en maintes occurrences mémorables.

Frère Jacques baissa modestement les yeux.

Peut-être même y avait-il un peu de confusion dans cette humilité, à cause de certaine circonstance, du temps du brave Christie de Clinthill, où, suivant d'ailleurs l'exemple du reste de la communauté, il ne s'était montré rien moins que hardi.

Mais la société de l'intrépide Clinthill avait révélé frère Jacques à lui-même, et à cette heure, il se sentait tout bonnement capable de pourfendre la moitié du genre humain.

Mais il fallait obtenir l'autorisation du père abbé.

Il garda donc son attitude douceuse, tandis que le prieur reprochait :

—Malgré ces qualités qui vous valent l'honneur, mérité du reste, de porter la bannière du couvent, dans les grandes circonstances, je ne crois pas devoir vous cacher les dangers de la fonction que vous vous déclarez prêt à accepter.

Et avec un gémissement sincère :

—Les ennemis de notre sire, le chevalier d'Avenel, et ceux de notre bien-aimée souveraine Marie, la fille des Stuarts, sont nombreux et puissants. Re poussés aujourd'hui, ils voudront demain prendre leur revanche, et le chevalier d'Avenel est bien loin pour secourir les défenseurs de son manoir.

“ Le duc d'Artwel et ses alliés, les Anglais appartiennent à la religion réformée, et si la Tour d'Avenel tombe en leur pouvoir, ils seront sans pitié pour son chapelain.”

Frère Jacques pâlit et une légère hésitation se manifesta sur ses traits, mais ils reprirent bientôt leur sérénité.

—Bah ! pensa-t-il, j'en exterminerai un tel nombre qu'il n'en restera plus pour me rendre la pareille.

Il joignit ses mains avec componction.

—Je suis prêt mon père, prononça-t-il.

Le prieur, ignorant les appétits belliqueux du moine, le voyant voué à une mort certaine, étendit les bras pour lui donner sa bénédiction.

Frère Jacques la reçut avec la gravité qui convenait.

Tout frémissant, il alla ensuite faire ses adieux à ses frères en religion, qui regardèrent, avec une admiration épouvantée, ce moine

et marchant si allègrement à une mort certaine. Puis il se dirigea d'un pas délibéré vers le manoir où le vieux Martin le reçut avec sa servilité accoutumée.

La Tour d'Avenel comptait maintenant, parmi ses habitants, un chapelain, et peut-être un défenseur de plus.

## LXXIX — DÉFAILLANCES

Martin n'était pas sans appréhensions au sujet de l'avenir.

Cependant il ressentait quelque joie, un certain et du reste légitime orgueil en songeant à la façon dont il avait subi l'épreuve de l'ennemi.

Il aurait été heureux que le sire d'Avenel pût le voir à ce moment. Mais le maître était loin.

Et il avait à lutter lui-même contre un ennemi non moins redoutable que celui que venait de repousser victorieusement son ancien serviteur.

L'immensité chaotique des monts et des forêts perdues, l'inconnu l'entourait.

Aucun chemin frayé ne s'était présenté à lui : des batteurs d'estrade n'avaient aperçu aucun guide.

Autour de lui quinze cents hommes, sombres, hâves, à bout d'espoir, s'abandonnaient déjà au découragement.

La veille, la halte s'était fait au milieu du plus borne abattement.

Les hommes désignés pour faire la sentinelle autour du camp avaient haussé tristement les épaules.

— A quoi bon veiller ? Il n'y a pas âme qui vive dans ces déserts, avaient-ils répondu.

Walter d'Avenel voyait la prostration de son armée.

Il toucha à peine à son repas.

Soit excès de fatigue, soit accablément, beaucoup l'imitèrent, tandis que d'autres se précipitaient d'un air sombre sur les provisions, afin de diminuer la charge du convoi, de faciliter le transport de ce qui restait, disaient-ils avec amertume.

Le chevalier fit allumer des feux nombreux et ardents, afin que leur clarté, leur vivifiante chaleur vinrent dissiper le malaise qu'il ne constatait que trop.

Ses highlanders, réconfortés, égayés passagèrement par le claquement joyeux des flammes, oublièrent un moment leurs inquiétudes.

Mais ce regain de vivacité tomba bientôt.

Accroupis par groupes, où couchés côte à côte, les soldats causaient à voix basse.

— Nous sommes égarés, disaient les uns.

— Les guides ne se sont jamais enfoncés si loin.

— Nous allons peut-être arriver au milieu des Anglais qui nous entoureront en nombre et nous extermineront.

D'autres prétendaient que l'on n'avait plus de vivres que pour trois jours.

— Nous allons mourir de faim dans ces solitudes, ou être obligés de nous entre-déchirer les uns les autres.

Quelques-uns moins nombreux, murmuraient :

— Notre sire, le chevalier d'Avenel, s'est engagé dans une voie sans issue ; nous ferions mieux de nous en retourner.

Ceux qui les écoutaient ne répliquaient encore rien, mais le mal faisait cependant son chemin.

Les idées de désertion étaient semées : rien ne se propage aussi vite.

Les moins découragés disaient que, brisés par la fatigue, hors d'état de combattre, on allait certainement se trouver un matin en présence des ennemis solidement organisés et par qui on se ferait écraser.

Et la phrase suivante achevait, complétait tout :

— Nous avons couché dans la plaine des Trépassés.

Pour beaucoup de ces hommes, c'était là, en effet, un passage funeste.

On connaît le mal produit sur une armée par la démoralisation.

La contagion est rapide, effrayante.

La troupe organisée de la veille ne devint alors plus qu'un troupeau humain.

Heureusement que le sommeil vint arrêter les effets du mal.

Mais Walter d'Avenel dormit peu, lui.

Les chefs d'escouade lui avaient fait part de l'esprit de leurs hommes, confirmant ainsi ses propres observations.

Marie Stuart l'attendait, il était responsable de quinze cents existences : la provision de vivres emportés diminuait chaque jour, alléguant, il est vrai, la charge des hommes et des bœufs, mais l'inquiétant cruellement.

Que deviendraient-ils si ces vivres venaient à s'épuiser avant de sortir de ces montagnes inhospitalières ?

Lui aussi sentit, à ces pensées, l'aide du désespoir effleurer son front.

L'image désolée de sa chère Marie qui l'attendait en priant, au manoir de Claymore, reparut alors devant son esprit attristée.

Il la revit douce, mélancolique.

— Allons, se dit-il, pourquoi m'abandonner au découragement ? Marie m'attend. N'est-elle pas pour moi la Dame Blanche ?

“ La Dame Blanche qui a toujours protégé la maison d'Avenel !.. ”

Il se sentit consolé, réconforté.

Lorsque les trompettes sonnèrent le réveil, Walter dormait à peine depuis une heure ou deux.

Il remarqua tout de suite, à la physionomie de ses soldats, l'effet des propos dissolvants que lui avaient rapportés les chefs des escouades.

Il les rassembla autour d'un rocher sur lequel il monta.

Là, il leur parla.

Quelles paroles viriles et fortes trouva-t-il ?

Quels échos sut-il faire vibrer au milieu de ces chaos de rocs, dans l'âme de ces hommes ?

A mesure que sa voix lançait ses accents énergiques, leurs regards s'animaient, s'éclairaient.

Lorsqu'il eut terminé, les armes heurtèrent, retentissantes, le métal des boucliers, et quinze cents voix lancèrent, ardentes, enthousiastes :

— Hurrah pour Avenel !

Profitant de ces dispositions, de ce réveil d'énergie, le chevalier détacha au mitôt en avant une colonne légère dont les éclaireurs devaient battre un vaste espace de terrain afin de découvrir, si possible, une hutte de bûcheron.

Les acclamations du cor échangées entre ces hommes devaient les empêcher de s'égarer.

Le rendez-vous était au pied d'un pic élevé que le chevalier désigna.

Il devait rejoindre à cet endroit, avec le reste de l'armée, l'avant-garde.

Les éclaireurs éloignés, la colonne commença ses préparatifs de départ.

Le convoi de vivres, ressources et salut de l'armée, retardait ses mouvements.

Un torrent à peu près sec à cette heure suivait le fond d'un ravin, se dirigeant vers le nord.

Le chevalier d'Avenel estima avec raison qu'emprunter son cours aussi longtemps que ce serait possible devait forcément le conduire hors de ces montagnes.

Mais serait-ce vers les plaines d'Élimbourg ou vers les contrées s'étendant jusqu'à la mer et occupées par le duc d'Artwel et les autres confédérés ?

Son lit de sable et de graviers offrait, pour le moment, un chemin à peu près praticable ; il y fit donc passer son armée.

Les sabots des bœufs traînant les chariots déjà allégés s'y enfonçaient largement, mais ne s'y ensanglantaient pas comme sur la dent rugueuse des rochers.

On avançait lentement.

Le pic, désigné comme lieu de halte, à l'avant-garde, paraissait peu éloigné, et cependant la nuit commençait à venir lorsque le gros de l'armée l'atteignit.

On trouve encore, dans les régions montagneuses de l'Écosse, de vastes solitudes ; et l'augmentation formidable du chiffre des populations peut faire penser ce qu'il devait en être il y a des siècles.

L'homme ne s'éloignait pas des régions où la facilité des communications le rapprochait des autres hommes.

Aussi les battues effectuées par les éclaireurs de l'avant-garde avaient-elles été inutiles.

Si, le matin, les chaleureuses exhortations de Walter d'Avenel avaient détruit les germes de défection près d'éclater, l'écrasement de ses guerriers fut visible lorsqu'ils apprirent que l'on n'avait pas découvert âme qui vive.

Après tout, que leur importait ? Maintenant ils étaient résignés.

Ils iraient là où leur chef les mènerait ; ils marcheraient aussi longtemps qu'ils auraient de force, et tomberaient ensuite, enveloppés dans leur plaid comme dans un suaire, pour y mourir.

La marche reprit donc au jour, résignée et morne.

Walter d'Avenel allait en tête, son regard enfiévré fixé sur le sol et son seul guide.

Les vivres diminuaient de plus en plus.

Il fallut abattre un à un les bœufs qui traînaient les chariots.

C'était la ressource suprême.

Comme de siéges épaves, les chars étaient abandonnés, marquant le passage de l'armée.

Si les ennemis venaient à se lancer à leur poursuite dans ces montagnes, ils n'auraient pas de peine à retrouver leurs traces.

On n'avait plus qu'avec une lenteur extrême, les hommes étant fatigués, abattus par l'inquiétude et les privations.

Aussi était-on loin de se rapprocher du but. Et les provisions commençaient à manquer.

Quelques couples de bœufs maigres et épuisés tiraient seuls les derniers chariots.

Walter d'Avenel dut réduire les rations.

Ce fut le dernier coup.

Ah ! le duc d'Artwel aurait eu beau jeu à cette heure, s'il était présenté et avaient barré la route à ces fantômes de guerriers, au lieu d'aller se briser contre les murs de la tour d'Avenel.

Comme si la nature, comme si tout se liguaît contre le chevalier de la reine, contre le défenseur de l'infortuné Marie Stuart, les montagnes entassées, abruptes, escarpées redoublaient les difficultés de la marche.

On aurait dit un mur hérissé, dressé devant eux.

Un rempart placé là par une divinité hostile afin de les empêcher de passer... Un certain nombre des chevaux avaient succombé et leur chair exsangue avait assouvi la faim des soldats qui s'étaient précipités dessus.

Les autres servaient aux transports des malades, des blessés, car quelques hommes avaient roulé dans les précipices.

Le chevalier d'Avenel allait à pied, sans se plaindre, donnant l'exemple à ceux dont il était le chef.

Une résignation fataliste courbait tous les fronts.

La petite armée, se traînant lamentablement, avait campé dans un bas-fond au pied d'une suite de montagnes dont elle n'avait pas eu la force de tenter l'ascension, quoique la nuit ne fut pas encore venue.

Au jour, Walter d'Avenel, laissant ses compagnons se reposer, gravit les flancs de cette montagne, suivi de deux ou trois fidèles qui voulurent quand même l'accompagner.

Ceux d'en bas les regardèrent tristement s'éloigner.

Walter marchait en tête, songeur, méditatif, ne se contenant que par sa force de volonté.

Il disparut aux yeux des guerriers restés dans le camp.

Puis ils le revirent sur les rochers escarpés, montant, montant toujours. Des nuages, lourds de pluie, cachèrent la cime du mont ; il ne s'arrêta pas, et de nouveau l'on crut de l'apercevoir.

Puis le vent se leva du haut du firmament et balaça les nuées.

Et l'on distingua de nouveau Walter d'Avenel, comme grand, transfiguré dans le bleu.

Il continuait à gravir : sa silhouette se détachait, saisissante, entre le blanc des rocs, l'azur du ciel.

Il touchait à la crête des monts, il la foulait...

Tout à coup, il s'arrêta...

Un éblouissement passa dans ses yeux ; son bras eut un mouvement brusque que ses compagnons devinèrent plutôt qu'ils ne l'aperçurent ; sa main tendue vers l'horizon dans un geste éivré :

— La plaine ! s'écria-t-il. L'humanité ! la vie !

Les quelques fidèles qui le suivaient à distance se précipitèrent en avant, ayant entendu sa voix sans comprendre, craignant que l'ennemi n'eût frappé la vue de leur chef, l'ennemi venant mettre le comble à leurs maux.

Mais l'extase les cloua immobiles.

C'était sous eux l'irradiation de la plaine noyée des rayons naissants du soleil... Des villages plaquaient leurs groupes de chaumières de loin en loin sur les croupes des vallons fertiles... Oai, c'était l'humanité, c'était la vie, ainsi que voulait de le chanter leur chef !

Leur saisissement, leur ravissement né de cette découverte inespérée fit place à l'enthousiasme... Et leurs mains agrippèrent leurs toques avec frénésie, pour saluer la délivrance.

Les soldats aperçurent du camp ces signes insolites.

— L'ennemi !... prononcèrent-ils, résignés d'avance à la mort.

Mais il n'y avait pas à s'y tromper : les signes qu'ils apercevaient étaient des signes de joie.

— Edimbourg ! lança une voix.

Edimbourg, c'est-à-dire le but, le terme de ce voyage.

— Edimbourg !... Edimbourg !...

Aussitôt mille voix répètent ce cri.

Une frénésie, un délire, une ivresse soudaine s'empara de tous ces hommes au visage creusé, aux forces taries, à l'âme éteinte.

Tous sont debout ! En un instant, sous un ordre, le camp est levé, les bagages qui restent encore sont chargés !

Et d'un même mouvement, spontané, saisis par un unanime instinct, les guerriers reprennent leurs rangs et, d'un pas ardent, enfiévré, insensible à la fatigue vaivernante, commencent leur ascension.

Les obstacles disparaissent à présent devant eux.

Ce n'est plus la file traînante, la troupe exténuée des jours précédents : c'est une véritable vague humaine.

Les premiers rangs atteinrent bientôt la cime des montagnes.

Ce sont alors des cris de délire et d'ivresse : des hommes pleurent, d'autres agitent leurs armes.

Les derniers rangs se hâtent pour prendre part à cette grande joie.

Les défaillances des jours précédents sont oubliées.

Les guerriers entourent Walter d'Avenel et lui font une ovation.

L'époux de celle qui, — au temps de sa riante enfance, — portait le nom gracieux de Marie de Melrose, le chevalier de Marie Stuart, contemple tour à tour ses guerriers et la succession des plaines au-dessous de lui.

Il tire son épée, en étend la lame qui flamboie sous le soleil.

— Pour la reine, pour l'Ecosse libre ! s'écrie-t-il.

— Pour la reine, pour l'Ecosse, pour Avenel ! répondent ses soldats. Et vive notre bonne Dame Blanche !

Et il redescend à leur tête l'autre versant, se dirigeant vers ces plaines où l'attend l'inconnu.

## LXXX — LES MESSAGERS DE WALTER D'AVENEL

Le chevalier d'Avenel et sa petite armée avaient atteint dans la journée un village de bûcherons.

La rébellion n'avait pas encore gagné ces pays reculés.

L'or corrupteur de l'étranger et la parole gangrenée du mensonge avaient été jugés inutiles ou impuissants auprès de ces rudes et franches natures.

Walter n'eut pas de peine à y recruter des messagers dévoués.

Le chef du village lui présenta deux hommes jeunes et hardis dont il déclara répondre.

Fidèle à ses habitudes de prudence, le chef des clans d'Avenel et de Melrose expédia immédiatement l'un d'eux.

Quelques heures après, l'autre, par une direction différente.

De la sorte, si les ennemis tenaient la campagne et interceptaient un de ses messages, l'autre arriverait.

Sa petite armée, très éprouvée, avait besoin de repos.

Durant les quelques jours qu'elle resterait là à se refaire, ses messages auraient le temps de parvenir jusqu'à la reine et de lui rapporter ses ordres.

Ainsi que l'avait dit le chef du village, c'étaient deux hommes aussi fidèles que résolus.

Malgré les émissaires de lord Rosberg et de ses complices, malgré leurs bandes qui battaient la campagne, ils n'avaient pas tardé d'arriver à Edimbourg, où ils se retrouvèrent.

— Un message du chevalier d'Avenel pour notre reine, avaient-ils dit en se présentant ensemble à la porte du palais royal.

Et ils déposèrent, aux pieds de l'infortunée souveraine, le dépôt dont ils étaient chargés.

Marie Stuart brisa le sceau des deux missives : ainsi qu'elle s'y était attendue, elles étaient identiques.

Et un sourire vint sur ses lèvres, — ses lèvres que les poètes épris d'elle appelaient une fleur épanouie.

Le pli qui lui était adressé en renfermait un autre pour la solitaire châtelaine de Claymore.

— Ils s'aiment, pensa-t-elle avec une lente mélancolie.

Marie Stuart eut vite parcouru le message de Walter d'Avenel.

— Brave et fidèle guerrier ! prononça-t-elle en apprenant le chemin qu'il avait pris afin de lui amener une troupe intacte.

Dans sa joie, généreuse et simple comme elle l'était d'instinct, elle tendit ses deux mains aux courageux et dévoués messagers restés à genoux devant elle.

Eperdus de tant d'honneur, ces hommes du peuple eurent à peine les effluves du rude palage de leur barbe.

Leur souveraine les traitait à l'égal des gentilhommes.

Et ils se sentaient exhaussés à la hauteur des plus nobles sacrifices.

Ces clans généreux, les spontanés mouvements du cœur de cette reine qui fut si souvent femme dans l'acception douce et sympathique du mot, expliquent les dévouements sublimes qu'elle rencontra.

Mélan ! ils ne font que trop expliquer aussi les haines implacables attachées à sa perte par l'envie, l'orgueil, la jalousie blessée.

Marie Stuart interrogea les messagers.

Elle apprit d'eux les difficultés qu'ils avaient eu à surmonter pour arriver jusqu'à la capitale sans être porteurs de sauf conduits de la part des seigneurs confédérés.

Décus dans les espérances qu'ils avaient conçues d'attendre Walter d'Avenel dans leurs défilés fortifiés et d'y avertir son armée, les rebelles allaient profiter du repos nécessaire à ses guerriers pour réunir des troupes et essayer de lui barrer la route.

— Il faut que les fidèles highlanders de Walter d'Avenel viennent montrer leurs vaillantes cohortes dans Edimbourg, murmura-t-elle à mi-voix.

Cette récompense leur était bien due, jugeait-elle.

Ils iraient ensuite au camp Pleakwers qu'elle formait à deux lieues de là.

L'arrivée de ses partisans venus des régions les plus lointaines du royaume, des frontières de l'Angleterre même, et malgré mille obstacles, devait produire la plus profonde impression sur le peuple et susciterait certainement un vif élan d'enthousiasme et d'ardeur chez les indécis, chez ceux qui hésitaient encore.

Marie Stuart appela.

Un de ses gentilhommes se présenta aussitôt. La reine lui tendit le pli adressé à Marie d'Avenel.

— Comte, dit-elle, montez à cheval sans tarder et remettez vous-même ceci à la dame de Claymore, dont vous me rapporterez des nouvelles. Envoyez moi aussi de suite mon secrétaire.

Un instant après, tandis que le cavalier galopait vers le manoir où Marie d'Avenel et Ellen rêvaient et attendaient, elle dictait sa réponse au chevalier.

Elle lui annonçait l'envoi des renforts destinés à lui ouvrir la route, si c'était nécessaire.

— Un des officiers de ma cour porte à cette heure, à Marie d'Avenel, le message qui lui était destiné," disait-elle en terminant.

Mais la distance était grande entre Claymore et Edimbourg : les messagers se déclaraient prêts à se remettre en route, le temps pressait.

C'est pourquoi, sans attendre le retour du gentilhomme porteur de la tendre missive de Walter à Marie, la reine fit repartir séparément les deux envoyés, par des issues dérobées.

Se rendant alors dans une salle voisine de celle de ses gardes et où se trouvaient un assez grand nombre de dignitaires, de dames de sa cour, de chefs de clans, parmi lesquels il y avait aussi plus d'un espion de ses ennemis.

— Messieurs, annonça-t-elle à voix haute, une heureuse nouvelle. Je vous avais appris que le chevalier d'Avenel et de Melrose, ce sujet fidèle, allait armer ses vassaux pour la défense et l'honneur de sa souveraine. En bien ! un message de lui nous fait connaître que, malgré les complots de nos ennemis, il est à peine à deux jours de marche d'Edimbourg.

Et la reine promena son fier regard autour d'elle, afin de scruter sur les visages l'effet de ses paroles et de découvrir les traîtres.

Quelques paupières s'étaient baissées amenant, sur ses lèvres, un hautain et douloureux sourire.

Des acclamations saluèrent ces paroles de Marie Stuart.

— Messieurs, reprit-elle en fixant particulièrement ceux des seigneurs dont le trouble avait décelé la félonie, j'ai l'intention d'envoyer un certain nombre des miens souhaiter la bienvenue à ces braves. Que ceux à qui cette chevauchée pourrait convenir se fassent connaître avant demain à notre maréchal. Et que ceux-là aient la conscience nette ou bien que leur repentir soit sincère, car l'heure de l'indulgence et de la faiblesse est passée.

Une émotion visible pesa un instant sur l'assemblée.

Marie Stuart cessait d'être seulement gracieuse et bonne : elle regardait désormais ses ennemis en face.

Un vieil officier, serviteur incorruptible des Stuarts, s'approcha d'elle.

— Majesté, dit-il en s'inclinant, merci pour vos féaux, ceux qui n'ont jamais oublié ce qu'ils doivent à la patrie, de leurs permettre de tirer enfin l'épée. De partout, des dévouements ne demandent qu'à s'affirmer, j'ai même reçu la demande d'un jeune cavalier élevé au pays de France.

— Au pays de France ? dit Marie Stuart en portant la main à son cœur en pensant au pays aimé, où elle avait été reine aussi, reine durant un temps très court de joies et de ris, terminé, hélas ! dans le deuil.

— Oui, Majesté, un adolescent presque encore, venu par delà les mers avec son suivant, afin de vous offrir ses services. Et cependant il est tout juste assez âgé pour servir dans vos pages.

Et craignant que ces dernières paroles ne vinssent à nuire à celui dont il présentait la requête.

— Mais son regard est fier et résolu déjà, et son serviteur affirme qu'il manie vaillamment l'épée.

— Vous prenez bien chaudement son parti, capitaine : c'est donc qu'il en est digne, car si tous vous ressemblaient dans le royaume, l'Écosse serait grande et forte.

Le vieux soldat s'inclina en rougissant.

— Mais votre protégé vient de France, dites-vous, nous offrir de verser son sang pour le trône des Stuarts, eh bien ! je le verrai, amenez-le !

Et elle sortit, une rêverie mélancolique dans les yeux, au souvenir du gentil "pays de France" qu'elle avait chanté en des vers inoubliables, inoubliés, ce pays qu'elle aimait toujours, et qu'elle ne devait plus revoir condamné par le sort à périr sous la hache de sa cruelle ennemie, Elisabeth d'Angleterre.

## LXXXI. — UN NOBLE VISITEUR

Nous avons vu, à des pages précédentes, Julien et son brave compagnon, Jock l'ancien pirate, débarquer à Edimbourg.

Le pupille d'Henri de Mercourt, l'élève de Jean Dacier et ne l'infortuné et l'héroïque Martial, s'était, on s'en souvient, dirigé ensuite vers le palais de la reine.

Escorté du matelot dont la taille énorme le dominait, il s'était présenté au corps de la garde située à l'entrée principale et, avec une noble assurance, avait demandé à parler à l'officier qui commandait le poste.

Celui-ci était sorti, avait écouté la requête du jeune homme qui lui demandait d'être enrôlé parmi les soldats de la reine.

C'était le vicil officier que nous venons de voir adresser la parole à Marie Stuart.

La requête de l'adolescent l'avait frappée, son visage imberbe, ses traits juvéniles malgré sa taille presque formée déjà, la langue écossaise qu'il parlait avec une absolue pureté, malgré le léger accent étranger qu'il avait contracté durant ses longues années passées en Bretagne avait attiré son attention.

Guerrier blanchi dans les combats, il avait eu peur pour l'enfant.

Mais l'aspect de Jock, de l'énorme colosse paraissant veiller sur l'adolescent avec un regard attendri, l'avait impressionné et un peu rassuré.

Et il avait promis au jeune postulant de songer à lui.

Il venait de tenir parole, et son intercession avait même dépassé les espérances conçues par Julien.

Le fils du chevalier d'Avenel était allé se loger dans une auberge du port à l'enseigne de l'*Ancre d'Espérance*.

Jock, chez qui l'odeur du goudron et les relents de marée étaient pleins d'un inconscient attrait, l'avait remarquée dès leur débarquement.

Et il en avait donné lui-même l'adresse à l'officier, quand celui-ci eut demandé à Julien où il le trouverait pour lui faire savoir si sa demande serait agréée, vu son extrême jeunesse.

Son extrême jeunesse ? Le vieux gentilhomme avait eu un sourire presque paternel, en voyant comment Julien s'était redressé à ces mots.

Et il se souvenait de cette fierté native révélant l'homme de race, en se rendant à cette heure à l'*Ancre d'Espérance*.

Jock était sur la porte de l'auberge.

Il regardait d'un œil de critique un trois-mâts aux formes sveltes, se demandant qu'il n'aurait cependant pas tenu deux heures devant le *Porwart*, le navire de l'ancien maître pirate auquel le reportaient des souvenirs si tristes.

— Le capitaine Harrys était un bandit sans excuse, murmura-t-il, remémorant les belles et sanglantes courses d'autrefois, mais c'était tout de même un rude marin.

A ce moment, une main se posa sur sa large épaule.

L'ancien pirate se retourna brusquement, se figurant, en bon matelot superstitieux, que c'était son ancien capitaine à qui il était en train de songer.

Mais il se trouva face à face avec un officier des gardes de la reine.

Il reconnut aussitôt le capitaine à qui s'était adressé Julien.

— Votre jeune maître est-il chez lui ? questionna ce dernier.

Son maître ? Jock ne songea pas à s'étonner. L'affection qu'il portait à Julien tenait en effet de ces aveugles dévouements qu'ont souvent les vieux serviteurs pour les enfants qu'ils ont vus grandir.

— Il est, dans sa chambre, occupé à polir religieusement la lame de son épée, messire capitaine, répondit-il.

Et, sur la prière du gentilhomme, il le conduisit auprès de Julien.

Une vive rougeur monta aux pommettes de l'ancien pauvre petit mousse, en voyant un tel visiteur dans le modeste taudis qu'il partageait avec le matelot.

Celui-ci du reste, aurait couché à terre, en travers de la porte, plutôt que de le laisser seul, loin de sa protection.

Le trouble du jeune homme augmenta encore lorsqu'il apprit que la reine demandait à le voir.

(À suivre.)

## LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le suit, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

VALENCIA — (Suite)

TRIO

First system of musical notation, featuring a single treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a dynamic marking of *ff* (fortissimo).

Second system of musical notation, featuring a grand staff (treble and bass clefs) with a key signature of one sharp (F#). It includes dynamic markings of *f* (forte) and *p* (piano).

Third system of musical notation, featuring a grand staff (treble and bass clefs) with a key signature of one sharp (F#). It includes dynamic markings of *f* (forte) and *p* (piano).

Fourth system of musical notation, featuring a grand staff (treble and bass clefs) with a key signature of one sharp (F#). It includes dynamic markings of *p* (piano) and first/second endings labeled *1<sup>a</sup>* and *2<sup>a</sup>*.

First system of musical notation, featuring a vocal line and a piano accompaniment. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 2/4. The piano part begins with a *p* (piano) dynamic marking.

Second system of musical notation, including first and second endings for both the vocal and piano parts. The piano part includes dynamic markings of *f* (forte) and *p* (piano).

Third system of musical notation, continuing the vocal and piano lines. The piano part features a *V* (Vibrato) marking.

Fourth system of musical notation, concluding the piece. The piano part includes a *ff* (fortissimo) dynamic marking and a *V* (Vibrato) marking.